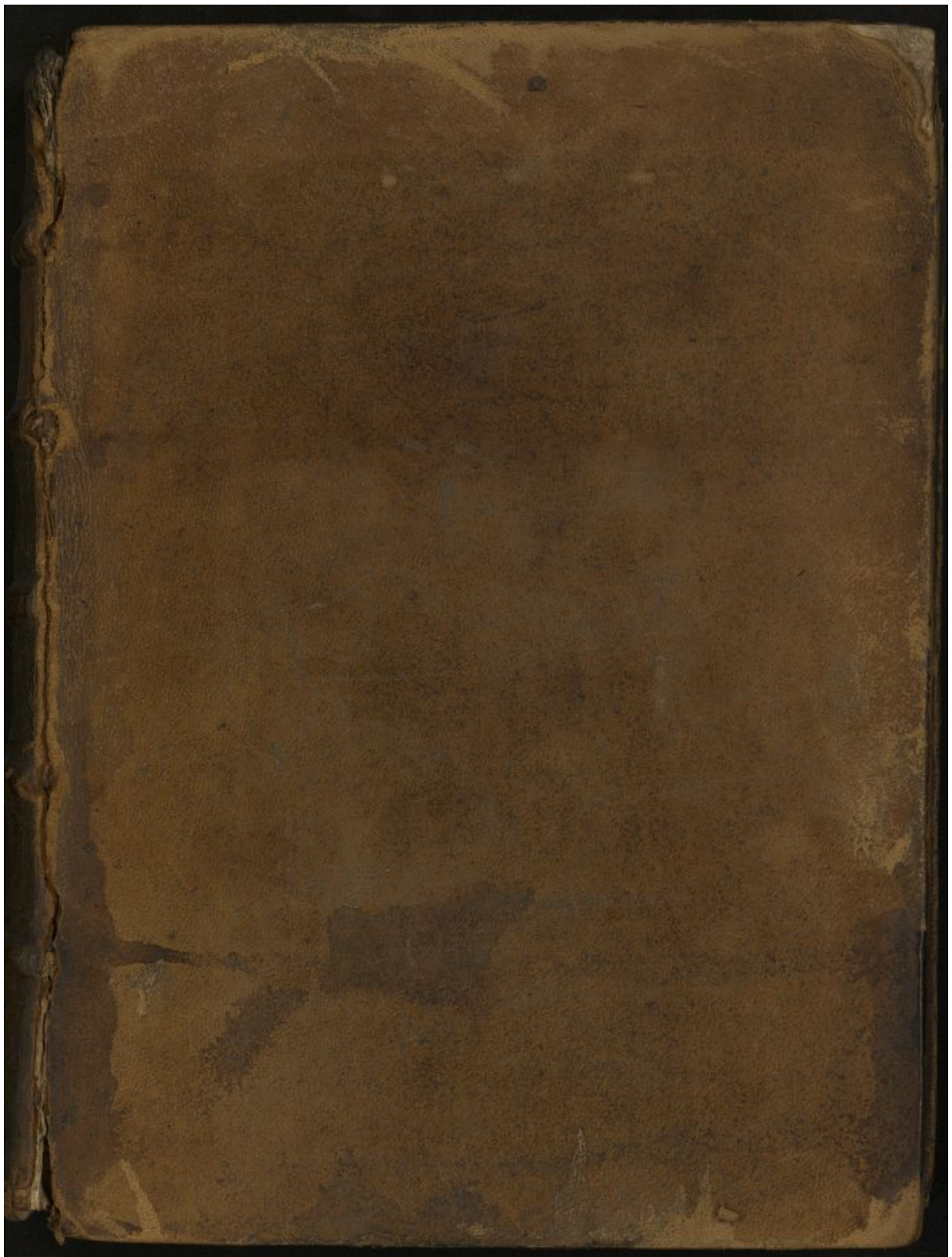


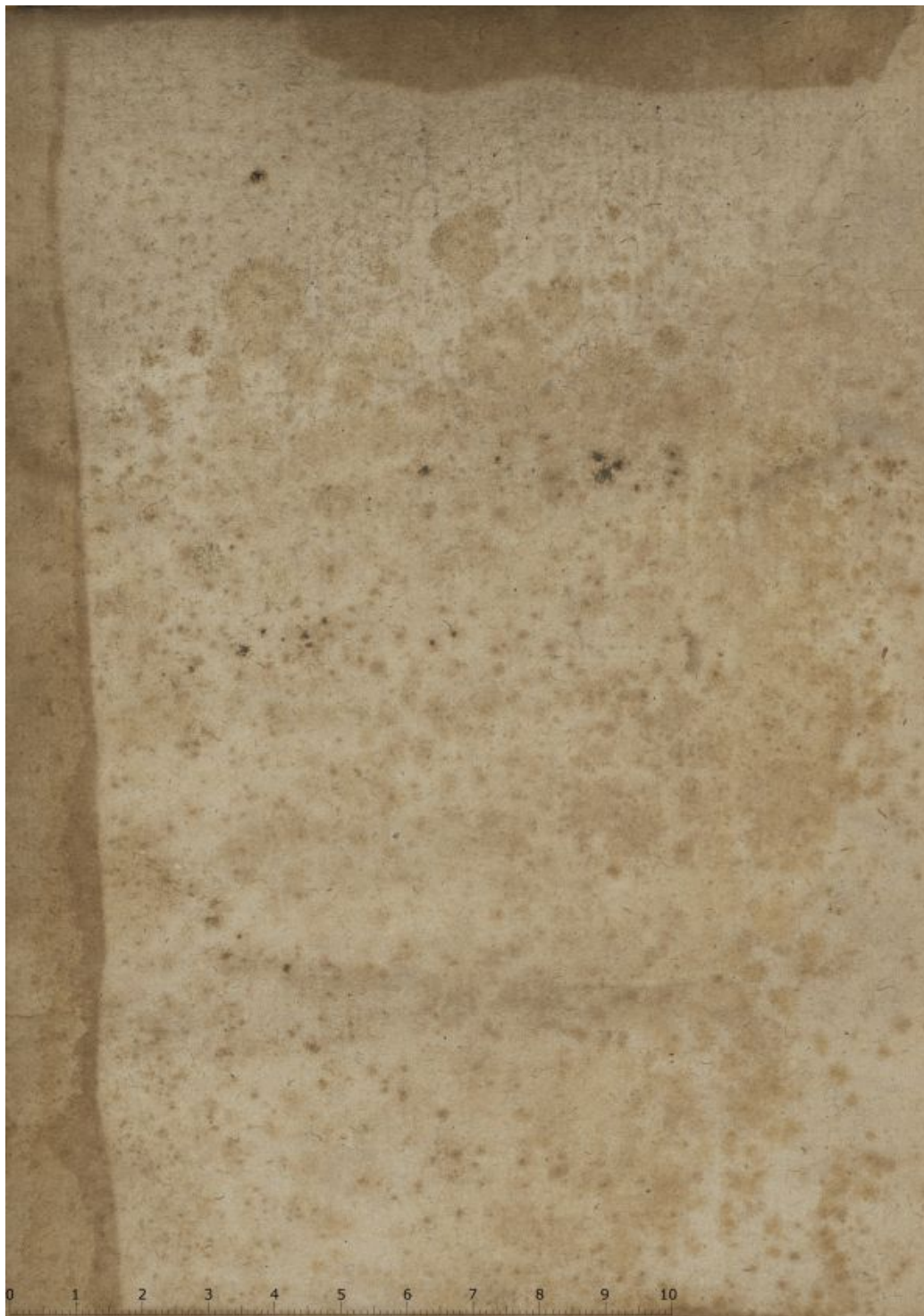
Bibliothèque numérique

medic@

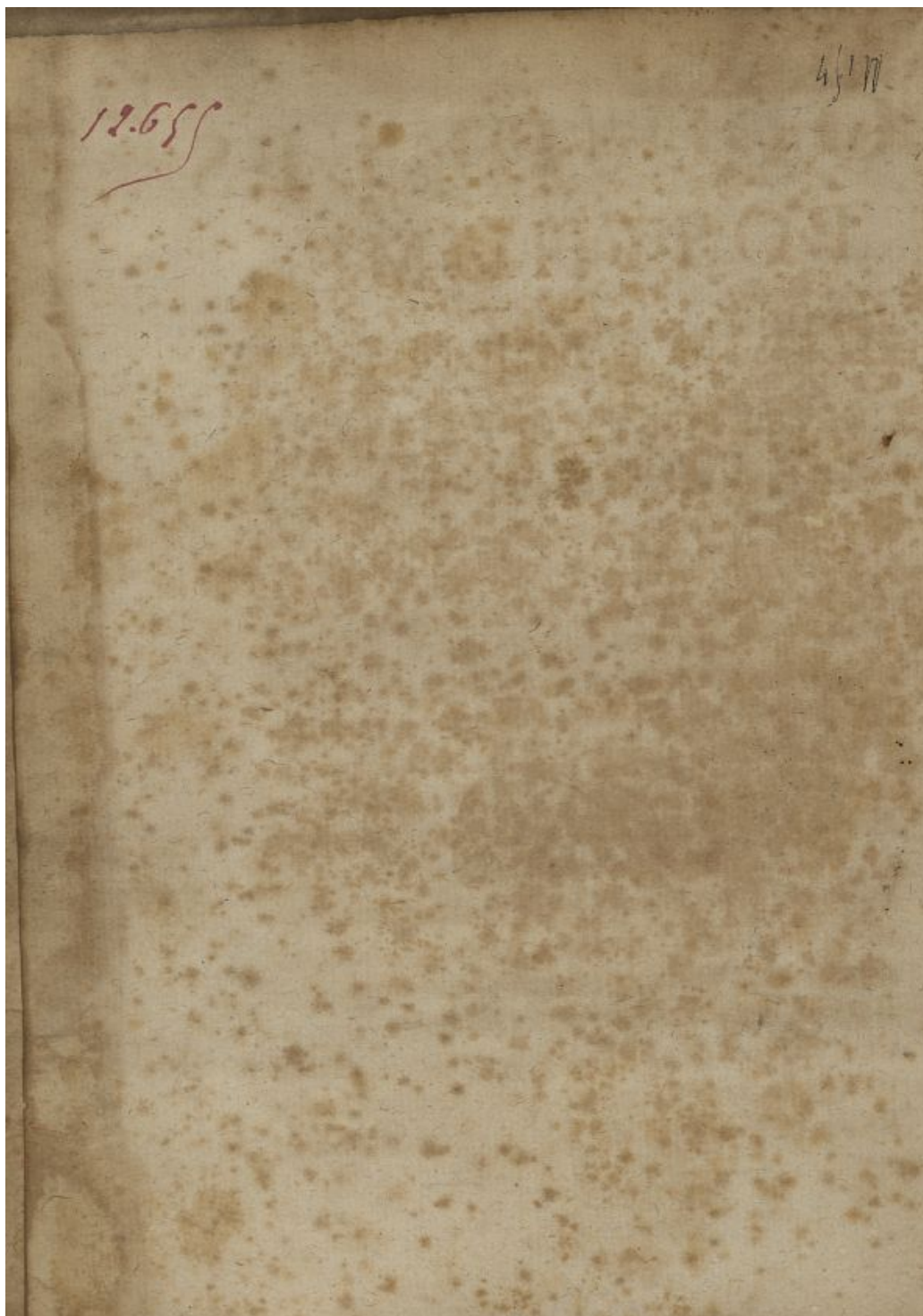
**Menjot, Antoine. Opuscules
posthumes...contenant des discours
& des lettres sur sivers sujets, tant de
physique & de médecine,...**

*A Amsterdam, chez Henri Desbordes, 1697.
Cote : 6738*









OPUSCULES POSTHUMES

DE M^r. MENJOT

CONSEILLER ET MEDECIN
Ordinaire du Roy à Paris.

CONTENANT DES DISCOURS
& des Lettres sur divers sujets, tant de Physique
& de Medecine, que de Religion.

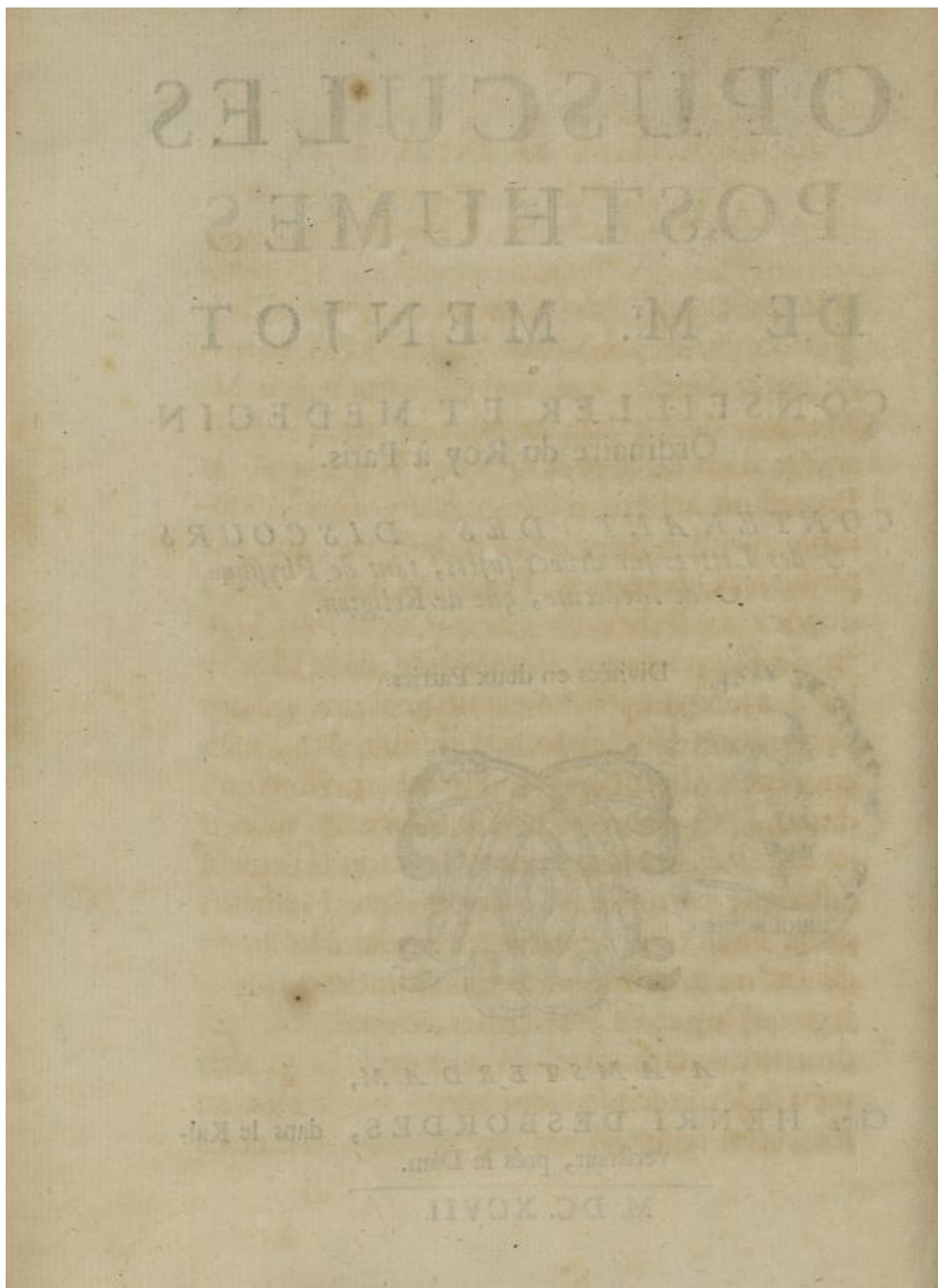
Divisées en deux Parties.



A AMSTERDAM,

Chez HENRI DESBORDES, dans le Kal-
verstraat, près le Dam.

M. DC. XCVII.



LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

IL n'y a guère de gens de quelque distinction parmi les Savans & les beaux esprits de notre Siecle, qui n'ayent connu feu M. Menjot, soit par la reputation qu'il s'étoit acquise dans la Medecine dont il a exercé la Profession à Paris d'une maniere fort honorable, pendant tout le cours de sa vie; soit par plusieurs Ouvrages & Traitez en Latin qu'il a donnez au Public en divers temps, sous le titre de *Dissertationes Pathologicae*, dans lesquelles il a fait paroître non seulement une grande penetration dans les secrets de son Art, mais en general beaucoup de litterature & d'érudition. Quoy qu'il ne fût Medecin que de la Faculté de Montpellier, il s'étoit tellement distingué parmi ses Confreres, que Messieurs de la Faculté de Paris luy faisoient l'honneur de l'admettre dans leurs Consultations, privilege qui luy étoit particulier, & qu'ils n'accordoient à aucun autre. Il étoit également estimé à la Ville & à la Cour, où il a toujours eu d'étroites liaisons avec les premiers Medecins

† ij

LE LIBRAIRE

du Roy , au rang & à la dignité desquels il auroit pû lui-même parvenir, si sa Religion , qu'il favoit parfaitement , & dans laquelle il étoit ferme, n'y eût été un obstacle invincible. Il s'est contenté de l'honneur qu'il a eu d'être l'un des Medecins Ordinaires de Sa Majesté, dont il avoit des Lettres expédiées avec éloge. Ennemi déclaré de la servitude , & preferant la liberté à tous les autres biens , il avoit renoncé au Mariage & a toujours vécu dans le Celibat. Sa Physionomie étoit heureuse & spirituelle , son humeur gaye , & son air riant. La vivacité de son esprit , qui dans l'entretien le rendoit si agreable , brille par tout dans ses Ecrits. On y voit un genie plein de feu , & des traits si vifs , quelque matiere qu'il traite , qu'il n'en est aucune où sa plume ne divertisse le Lecteur en l'instruisant. Le grand âge où il étoit parvenu n'avoit point affoibli cette vivacité qui lui étoit si naturelle. On la reconnoît encore dans ses dernieres productions. Il avoit mis à part plusieurs Manuscrits originaux , qu'il avoit revûs & corrigez luy-même de sa main , & qu'il a eu la precaution d'envoyer de son vivant en Hollande pour y être imprimez un an , ou 18. mois après sa mort , par les soins d'un ami, à qui il les avoit adressez & qui me les a mis en main à

A U L E C T E U R.

cet effet. On en a composé ce petit volume, auquel, suivant l'intention de l'Auteur, on a donné le titre d'*Opuscles Posthumes, &c.* Il est divisé en deux parties. La premiere contient des Discours & des Lettres sur des sujets de Physique & de Medecine, où l'on peut voir, comme dans ses precedens Ouvrages, son savoir, le brillant de son esprit, & de plus, le commerce qu'il avoit avec les gens de lettres, les beaux esprits & plusieurs personnes de qualité de l'un & de l'autre Sexe. On y peut remarquer aussi l'estime qu'on faisoit de sa personne, de ses lumieres, & en general de son merite. La seconde contient divers Ecrits sur les matieres de Religion, où l'Auteur ne paroît pas moins savant que sur les autres qui ont exercé sa plume. On y voit ses veritables sentimens, & de la force qu'il combat ceux de la Communion Romaine, il est aisé de juger qu'il les condamnoit, & qu'il est mort dans la Religion Protestante où il étoit né, & dont il avoit toujours fait profession ouverte, jusqu'à la persecution de 1685. Alors le malheur des temps l'obligea, comme beaucoup d'autres, à renfermer dans son cœur le precieux tresor de la foy & de la vraye connoissance de Dieu, auquel il a remis son ame paisiblement au bout

† iij

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

d'une des plus longues carrieres de la vie,
n'ayant fait aucun acte en mourant, qui ait pû
faire soubçonner du changement dans ses sen-
timens, & de l'alteration en sa foy, qu'il a con-
servée pure & en son entier jusqu'à la fin.





TABLE

DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

D iscours du Delire en general.	Page 1
Discours de la Voix & de la Parole.	15
Nouveau Systeme d'un Medecin celebre touchant l'Epilepsie, contenu dans la Lettre par luy é- crite à un de ses amis.	30
Refutation de ce nouveau Systeme.	39
Défense de ce nouveau Systeme par son Auteur.	44
Replique à la Défense du nouveau Systeme.	60
Traité de la Generation du Lait.	72
Quelques Remarques sur un Livret intitulé, Es- sais Anatomiques, par N.... Docteur en Medecine.	86
Lettre à Madamc la Marechale de Schomberg.	93
Lettre à Monseigneur le Marechal de Schom-	

T A B L E

berg.	95
<i>Lettre de Madame la Marechale de Schomberg à M. Menjot, du 17. Juillet 1686. écrite de Lisbonne.</i>	
<i>Réponse à la Lettre de Madame la Marechale de Schomberg.</i>	97
<i>Lettre à Madame N..... touchant Madame l'Abbesse de N....</i>	100
<i>Lettre à une Dame à la Haye.</i>	103
<i>Lettre à un de ses amis sur la medecine & sur les Medecins modernes.</i>	107
<i>Lettre à M. Puerari sur les opinions en general de M. Descartes.</i>	115
<i>Lettre au même sur quelques opinions particu- res de M. Descartes.</i>	118
<i>Lettre à M. Gombaud.</i>	124
<i>Lettre à M. Emery Docteur en Medecine à Bor- deaux.</i>	126
<i>Lettre à M. de Lorme Medecin ordinaire du Roy.</i>	127
<i>Lettre latine à M. Bobereau Docteur en Mede- cine.</i>	130
<i>Lettre à une Demoiselle d'esprit & d'érudition.</i>	134
<i>Lettre à M. Bazin sur un Panegirique du Roy en latin.</i>	136
<i>Lettre à M. l'Abbé Huet, nommé par Sa Maje-</i>	

DES MATIERES.

<i>sté à l'Evêché d'Avranché, sur sa censure de la Philosophie Cartesienne.</i>	139
<i>Lettre à Madame....</i>	147
<i>Lettre à un de ses amis où il est parlé des Mede- cins Alkalistes.</i>	149
<i>Lettre à M. Bachot sur l'usage d'une plume pour se piquer journellement les narines & la lucette.</i>	152
<i>Lettre à un de ses amis concernant la Physique de M. Descartes.</i>	154
<i>Quelques observations sur la vie de Marc-Au- rele Antonin nouvellement imprimée.</i>	165
<i>Lettre à Madame la Marquise de S. Agnan.</i>	174
<i>Lettre de M. le Curé de S. Michel à S. Denis, à M. Menjot sur sa maladie.</i>	176
<i>Réponse de M. Menjot.</i>	179

S E C O N D E P A R T I E.

D <i>iscours concernant les moyens de discerner les veritez de la Religion.</i>	181
<i>Lettre à Madame la Marquise de Sablé tou- chant le premier Livre de Messieurs de Port- Royal sur l'Eucharistie.</i>	187
<i>Autre Lettre à Madame la Marquise de Sa-</i>	

††

T A B L E

blé, en luy envoyant la Réponse de M. Claude.	194
Lettre à Madame.... sur le Livre de Monsieur l'Abbé de la Trappe.	200
Lettre à M. l'Abbé Huvet à Rome.	202
Lettre à M. le Blanc de Beaulieu à Sedan, touchant ses Theses de Theologie.	207
Lettre à M. du Moulin Docteur en Medecine à Londres, sur son projet de desunir les Princes Catholiques Romains d'avec le Pape.	210
Autre Lettre au même.	218
Lettre à Monsieur P....	221
Discours sur la Grace universelle, & sur la Grace mediate.	226
Systeme de la Doctrine de la Grace mediate.	237
Diffictez sur ce Systeme de la Grace mediate.	241
Discours sur l'élection des Pasteurs.	248
Deux manieres de s'expliquer sur les paroles Sacramentales, Ceci est mon corps.	269
Consideration sur l'action de S. Pierre qui coupa l'oreille à Malchus.	272
Addition à la consideration preecedente.	276
Brièves Remarques sur la Preface de M. de Meaux mise à la tête de son Explication de l'Apocalypse.	279
Lettre à Monsieur N... Systeme de l'Eglise tiré	

DES MATIERES.

<i>du Symbole des Apôtres.</i>	284
<i>Autre Lettre au même sur le même sujet.</i>	288
<i>Lettre à Monseigneur l'Evêque d'Avranche sur son Livre intitulé, Alnetanæ quæstiones de Concordiâ rationis & Fidei.</i>	293
<i>Extrait d'une Lettre latine de Casaubon au Jésuite Ducé. Et de deux autres du même Casaubon à Grotius, sur la réunion des Catholiques & des Protestans.</i>	295
<i>Réponse de Monseigneur l'Evêque d'Avranche.</i>	299
<i>Remarques sur la premiere partie d'un Livre intitulé, Réflexions sur les differens de la Religion. I^e. Remarque, 303. II^e. Remarque, 309. III^e. Remarque, 311. IV^e. Remarque, 312. V^e. Remarque, 316. VI^e. Remarque, 321. VII^e. Remarque, 326. VIII^e. Remarque, 331. IX^e. Remarque, 333. X^e. Remarque, 338. XI^e. Remarque, 341. XII^e. Remarque, 343.</i>	
<i>Remarques sur la seconde partie des Réflexions sur les differens de Religion.</i>	356
<i>I. Remarque sur l'élection des fidèles & de l'Eglise.</i>	358
<i>II. Remarque, touchant la Grace d'entendre le sens de l'Ecriture accordée aux Elûs & déniée aux Reprouvez.</i>	363

TABLE DES MATIERES.

III. Remarque sur le texte de S. Matthieu chapitre dernier verset 19 & 20.	368
IV. Remarque, sur un texte de S. Matthieu chapitre 18, verset 15, & suivans.	370
V. Remarque, sur un texte de la premiere à Timothée chapitre 3, verset 14, & 15.	371
VI. Remarque, sur un texte de l'Epître à Tite, chapitre 3, verset 10.	373
VII. Remarque sur un texte de S. Matthieu, chapitre 16, verset 18.	374
VIII. Remarque, sur les sept mille hommes cachez en Israël, qui n'avoient pas fléchi les genoux devant Bahal.	375
IX. Remarque, sur l'exemple de ceux de Bérée.	380
X. Remarque, sur l'étendue & le grand nombre que l'Auteur reconnoît comme les caracteres naturels de la vraie Eglise.	382
Plusieurs Remarques sur quelques matieres contenues dans la Section 18, & dernière du Livre des Réflexions.	388
Discours sur la maniere de réunir à l'Eglise Romaine les Protestans de France.	399
Formulaire d'abjuration pour les Pretendus Reformez qui voudront embrasser la Religion Romaine, &c.	417

OPUSCULES

I

OPUSCULES
POSTHUMES
DE M^r. MENJOT.

C O N T E N A N T

Des Discours & Lettres sur plusieurs fujets,
tant de Phyfique & de Medecine, que
de Religion.

P R E M I E R E P A R T I E,

Qui traite de la Phyfique & de la Medecine.

D I S C O U R S D U D E L I R E E N
general.



Ly a dans l'homme trois facul-
tez principales, l'imagination,
l'entendement, & la memoire:
L'imagination fait l'office de
Juge subalterne, l'entendement
prononce en dernier ressort, & la memoire est

A

comme le greffe où les choses sont enregistrees, pour y avoir recours au besoin. La premiere & la derniere de ces facultez sont communes aux hommes & aux bêtes, la seconde est propre à l'homme, & constituë sa difference spécifique. L'entendement, autrement la raison, s'abrutit dans la démence, mais il se corrompt, & comme parlent les Medecins, se déprave dans le delire.

Ayant à traiter du delire, il se presente d'abord une difficulté considerable, sçavoir comment la raison peut être blessée, puisqu'elle est d'elle-même invulnérable, & qu'étant hors de prise à toutes les causes naturelles, l'ignorance fait toute son imperfection. Car dans les delires, la plus noble fonction de l'ame humaine est à la verité détraquée, mais la faculté raisonnable, non plus que la substance de l'ame, n'y reçoit aucune atteinte; tout de même qu'on ne dira jamais d'un excellent joueur de luth, qu'il ignore son métier, sous ombre qu'il touche un luth qui n'est pas bien d'accord. A ce sujet Hipocrate tout Payen qu'il étoit, remarque fort bien que l'esprit dépend du corps pour ses operations, & que le corps peut être changé par le regime de vivre, mais que la nature invisible de l'ame n'est susceptible d'au-

cune alteration.

Cette doctrine quoy que tres-veritable, & digne de ce grand homme, ne resout pourtant pas pleinement la question: Car si l'entendement, comme nous en devons être persuadez, est une faculté spirituelle, & par consequent inorganique, il reste de sçavoir comment son action est depravée par l'indisposition du cerveau.

Difons donc que la raison n'est blessée que par accident, & par le defect de l'objet qui lui est présenté; Car il faut supposer avec Aristote, que naturellement l'entendement est comme un papier blanc, sur lequel il n'y a rien d'écrit, & que pour agir, il est obligé de contempler les especes de l'imagination que nous appellerons, avec l'Ecole, des fantômes. Or ces images sont materielles, comme étant sorties des objets corporels, & entrées par les sens externes dans l'imagination; par consequent elles ne sont pas capables de contribuer immédiatement à l'action de l'esprit, & ne lui peuvent servir que comme de modeles, sur lesquels l'entendement qui est spirituel, se forme des especes proportionnées à sa nature, c'est à dire immaterielles, que l'Ecole nomme intelligibles, par le moyen desquelles il exerce ses fonctions.

A ij

Il est donc de nécessité que les especes intelligibles suivent la condition des fantômes, & que les copies soient vicieuses, qui sont tirées sur de mauvais originaux, tout de même qu'un sage Capitaine ne peut donner de bons ordres, s'il reçoit de faux avis; Ainsi la raison est seduite par l'imagination qui lui fournit des especes erronées, de sorte que l'on peut comparer les éclipses de la raison, non à celles de la Lune qui sont effectives, mais bien à celles du Soleil qui ne sont qu'apparentes; car c'est la Terre proprement & non le Soleil qui est éclipsé.

Il y en a qui nient que l'entendement se forge des especes intelligibles, mais qui prétendent que comme les Anges connoissent les objets corporels, en épurant, & par maniere de dire, en spiritualisant les images qui en sortent; aussi l'entendement humain par sa lumiere naturelle purifie les fantômes des qualitez terrestres de la matiere dont ils ont pris leur origine, en sorte que de sensibles qu'ils étoient ils deviennent intelligibles.

Il n'est pas nécessaire pour nôtre sujet d'examiner laquelle est la plus probable de ces deux opinions, puisqu'il s'ensuit également de l'une & de l'autre, que l'entendement

n'est jamais depravé de luy-même, mais seulement par la maladie precedente, & s'il faut ainsi dire, par la contagion de l'imagination.

Quelques-uns avoient bien avec Aristote, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait auparavant été dans les sens, & qu'ainsi l'entendement ne scauroit se passer du ministere de l'imagination pour la premiere apprehension des objets, mais qu'après avoir emprunté d'elle ses fantômes, il peut ensuite agir sans son entremise.

Cette opinion est refutée par l'experience, qui nous montre clairement que tant que l'ame est enfermée dans la prison du corps, il y a une dépendance mutuelle de l'entendement & de l'imagination, de maniere que l'un n'agit jamais sans l'autre, encore même que l'entendement contemple des objets qui sont hors de la portée de l'imagination. Par exemple, si l'entendement pense à quelque objet universel, l'imagination considerera le même objet comme particulier, celui-cy ayant donné à l'entendement le moyen de concevoir l'universalité, puisque l'idée d'une chose universelle est abstraite de plusieurs choses singulieres connues auparavant par les sens: Ainsi l'esprit ne se représentera jamais un Ange, que l'imagination ne se le figure

A iij

comme corporel. De la liaison mutuelle de ces deux facultez, nous inferons que les abus de l'imagination passent inevitablement à l'entendement; & d'autre part que l'entendement ne peut errer si l'imagination n'a été trompée la premiere, de maniere que nôtre esprit, quoy qu'immateriel & immortel, participe necessairement aux infirmittez du corps auquel il est attaché.

Ælius.

On nous opposera peut-être l'histoire, recitée par un ancien Medecin Grec, d'un Philosophe mordu d'un chien enragé, lequel par la force de son raisonnement, surmonta l'erreur de son imagination qui lui faisoit craindre l'eau, de laquelle ayant bû nonobstant sa peur, il fut aussi-tôt guéri. A quoy nous répondons que l'imagination, & la raison de ce Philosophe étoient toutes deux dépravées, mais si legerement, que par le moyen d'autres especes saines & fideles, reservées dans la memoire, elles ont reconnu & corrigé leur faute: Il se peut faire aussi que le delire n'étoit pas continu, & que dans les bons intervalles, le malade se soit resolu de boire.

Selon ces principes, il est évident que les Arabes, & leurs Sectateurs ont tort de loger l'entendement dans la region moyene du cerveau, l'imagination dans la partie anterieure,

& la memoire dans la posterieure ; Car de là il s'ensuivroit que l'entendement dépend de l'organe pour sa fonction. De plus, si l'entendement doit regarder les fantômes comme veut Aristote, il est manifeste qu'il faut assigner une même demeure à l'imagination & à l'entendement.

Pour comprendre mieux encore la nature du delire, faisons ici deux observations. La premiere, que l'esprit humain ayant trois operations, la simple apprehension, la composition, & le discours ou le raisonnement, il luy arrive souvent de se tromper dans la simple apprehension des objets, sans que la composition & le discours soient en quelque façon alterez. Ainsi Galien fait mention d'un certain Theophile qui croyoit faussement que des Musiciens chantoient jour & nuit dans sa chambre, mais qui raisonnoit juste en voulant qu'on les congédiât. Quelquefois aussi la composition seule est alienée, comme dans ces mélancholiques qui se persuadent d'être Rois. Mais je n'ay jamais remarqué, dans le discours, qui est la troisiéme operation de l'esprit, aucune dépravation. Par exemple, un fou s'imaginant d'être Roy, & entreprenant de commander aux autres, raisonne ainsi en luy-même : Un Roy a droit de commander ; Je suis

Roy ; Donc j'ay droit de commander. La fausseté de cette conclusion vient de la fausseté de la deuxième proposition, mais au fonds la conclusion est bien tirée & ne peche nullement dans la forme : Que si le raisonnement, qui est l'operation de l'entendement la plus relevée, n'est pas capable d'être perverti, il s'ensuit, pour le dire en passant, que cette faculté est au dessus de la matiere, & par conséquent immortelle.

Secondement il faut exactement distinguer les veritables delires provenans de maladies, & les égaremens d'esprit qui viennent des passions excitées dans l'appetit sensitif, qui est la partie inferieure de l'ame. Ainsi la peur, la colere, la joye, & l'amour renversent la raison, sans toutefois qu'il y ait du delire parce que le cerveau n'est pas malade, & que la raison n'est emportée que par la violence d'un objet qui est hors d'elle ; Car dans tous les delires c'est la raison dépravée qui pousse l'appetit aux excès, & la colere furieuse des maniaques provient de la corruption de leur raison, au lieu que dans les passions, l'appetit entraîne avec soy la raison. C'est pourquoy les esprits les mieux faits ne sauroient éviter le delire, puisque la disposition du cerveau n'est pas soumise à leur puissance, & qu'il n'ap-

n'appartient qu'à la Medecine de la guerir, lorsqu'elle est dépravée; mais l'homme sage est toujours le maître de ses passions, & c'est le devoir de la morale de les reprimer. De là vient aussi que le fous ignorent qu'ils font mal, & partant qu'il ne sont pas punissables par les loix, soit divines, soit humaines; vû qu'au contraire ceux dont l'esprit est transporté par des passions effrenées, sentent leur faute encore qu'ils n'y fassent pas toujours réflexion, & ne sont nullement excusables.

Ces choses ainsi posées, il est aisé de définir le delire, en disant que c'est *une dépravation considerable de l'entendement, causée par l'erreur de l'imagination*. La premiere partie de cette définition, savoir, *une dépravation considerable de l'entendement*, exclut du delire les legeres extravagances des étourdis, & de ceux que nous appelons fantasques. L'autre partie, savoir, *causée par l'erreur de l'imagination*, distingue le vray & legitime delire, du naufrage de la raison par l'orage des passions.

Les causes donc qui dépravent l'imagination, sont les mêmes que celles qui corrompent l'entendement. Ces causes-là sont les maladies de l'organe destiné à l'imagination.

B

Or cet organe est double, le cerveau, & les esprits animaux qu'il contient.

L'intemperie du cerveau est ou froide, ou chaude, & de même que le froid est l'ennemi de la vie, aussi détruit-il les actions sans les dépraver. C'est pourquoy il hébete & stupefie l'esprit comme dans les idiots, mais il ne sauroit provoquer le delire. Cet effet est réservé à l'activité d'une chaleur excessive; & sur cela Aristote a remarqué, que les hommes sont plus prudents dans les Pays chauds, que dans les Pays froids; parceque dans les Pays froids, la chaleur se concentre dans le cerveau, & devient immodérée, & nous voyons par la même raison, que les malades rêvent plus de nuit que de jour. Hypocrate enseigne que l'ame sage est composée également de feu & d'eau, & que si l'eau domine par trop, les hommes tombent en démence; si le feu prevaut de beaucoup, il cause des delires.

Les esprits animaux étant les vehicules des images, s'ils sont agitez de divers mouvemens déreglez, comme la surface d'une eau dans laquelle on jetteroit plusieurs pierres, il faut de nécessité que ces images se brouillent & se confondent, & que les unes

se separent, qui devroient être jointes, pendant que d'autres se joignent, qui devroient être séparées. De maniere que dans cette confusion de fantômes l'imagination ne conçoit que des monstres, tout de même que le visage paroît difforme lorsque l'on se regarde dans de l'eau qui n'est pas calme. Que si de plus les vapeurs qui brouillent les esprits animaux sont fort épaisses, elles font paroître à l'imagination les objets plus grands qu'ils ne sont, comme il arrive à la vûe lorsqu'il fait brouillard. En un mot les delires ressemblent parfaitement aux songes, & on a dit fort à propos, que les delires étoient les songes des veillans, & que les songes étoient les delires des dormans.

Or dans ce mélange confus, &, par maniere de dire, ce cahos de fantômes, les uns se presentent à l'imagination plutôt que les autres, soit par hazard, soit qu'il y ait des especes plus vigoureuses & qui representent plus vivement les objets, comme celles qui ont frapé plus fortement & plus souvent la fantaisie, ou bien qui sont plus recentes; & c'est pour cette même raison que les pensées du jour reviennent dans les songes de la nuit, & qu'au contraire, comme on songe rarement

des odeurs, aussi n'en rêve-t'on que rarement, parce que l'odorat étant foible en l'homme, à cause de l'humidité de son cerveau, aussi les images des odeurs qui s'y impriment sont superficielles & déliées. Lucien rapporte, que le Comedien Archelaüs representa dans la Ville d'Abdere, durant les chaleurs de l'Eté, l'Andromede d'Euripide avec grand applaudissement des Spectateurs, & qu'en même temps il y eut une fièvre chaude épidémique, accompagnée de delire, dans lequel tous les malades recitoient gravement les vers de cette excellente Tragedie.

Quelqu'un demandera par quel moyen ces especes dérangées sont tout d'un coup remises en leur lieu naturel, aussi-tôt que la cause du delire cesse. Il faut savoir qu'il y a deux sortes d'images de chaque objet, l'une mobile & residente dans les esprits animaux, laquelle obeît de necessité à leur mouvement; l'autre immobile, qui est gravée dans la substance du cerveau, & de laquelle est issuë l'image mobile, qui a son siege dans les esprits. Cela supposé, nous disons que les images mobiles des esprits, qui avoient été déplacées durant le delire, sont en un moment rangées, chacune dans leur ordre, par

les especes fixes & immobiles imprimées dans le cerveau, lesquelles nonobstant le trouble des esprits animaux, gardent constamment leur rang & leur situation.

Le delire ne vient pas seulement de causes manifestes, mais quelquefois aussi de proprieté occultes. On lit dans Plutarque un exemple memorable des Soldats de Marc-Antoine, qui à leur retour de la guerre contre les Parthes, furent contraints par la disette de vivres, de se nourrir d'herbes & de racines inconnuës, entre lesquelles il s'en rencontra une qui les mit hors du sens, de maniere qu'ils travailloient incessamment à transporter des pierres d'un lieu en un autre, avec autant d'empressement que s'ils eussent été employez à quelque affaire de grande importance.

Il arrive par fois à ceux qui sont en delire, lorsqu'ils approchent de la mort, non seulement de retourner en leur bon sens, mais d'être sans comparaison plus éclairés qu'ils n'avoient été pendant leur vie, de maniere qu'ils discourent admirablement bien de toutes choses.

Quelques-uns ont voulu conclurre de là l'immortalité de l'ame, laquelle commençant

à se développer de[■] liens corporels , reprend sa force & sa liberté.

Mais il est dangereux de vouloir prouver une verité de la derniere consequence par de fausses raison[■]. Car pour ne pas dire que ce sentiment tient du Platonisme , il est certain qu'un tel événement est commun à l'esprit , & aux facultez corporelles , s'étant vû des sourds recouvrer l'ouye , & des aveugles la vûë peu de temps avant que d'expirer. Les Medecins observent tous les jours la même chose dans le pouls , & Hypocrate parle de quelques malades , qui paroissant se mieux porter meurent tout à coup. C'est pourquoy il nous avertit de nous défier des soulagemens qui surviennent sans raison.

Ce changement donc qui se fait d'une extremité à l'autre , c'est à dire du delire à la prudence , dans l'esprit des personnes mourantes , vient de trois causes ; la premiere , que la chaleur de la fièvre étant diminuée , il n'y a plus d'émotion dans les esprits animaux , & par consequent plus de desordre dans les especes de l'imagination. La seconde , que par la chaleur de la fièvre les vapeurs qui offusquoient l'esprit ont été dissipées , & le cerveau desséché ; Or l'ame la

plus sèche, dit Platon, est la plus prudente: Et enfin parce que la nature étant sur le point de succomber fait ses derniers efforts, de même qu'un flambeau redouble sa lumière lors qu'il est prêt de s'éteindre: Ainsi Jacob, & Moïse ont prophétisé proche de la mort, non pas que Dieu eût besoin de prendre ce temps-là pour les inspirer, mais parce que la nature, comme dit tres-bien Scaliger, étant *la puissance ordinaire de Dieu*, il se sert tant qu'il peut des causes secondes, puis ajoute, par sa puissance surnaturelle, ce qui manque à leur vertu. Ainsi parce que la Musique élève & ravit en quelque façon l'esprit, Elisée, & avant luy une troupe de Prophetes, se dispoient à la divination au son des Instrumens de Musique, & l'Ecriture Sainte est pleine de miracles commencez par les causes naturelles, & achevez par la Toute-Puissance de Dieu.

DISCOURS DE LA VOIX ET DE
la Parole.

LA Nature est une si merveilleuse œconome, qu'elle tire de tres-grands usages des choses qui d'ailleurs nous paroissent les plus viles. La salive, par exemple, que nous rejettons à toute heure, & qui nous sert par fois à témoigner du mépris, est néanmoins le vehicule des saveurs, & sans elle la langue n'auroit point de goût. Ce n'est pas aussi sans raison que l'on dit des friands, que l'eau leur vient à la bouche, comme si la salive alloit au devant des choses que leur appetit souhaite. De plus en arrosant la bouche & la gorge, elle contribue à mâcher, & à avaler les viandes, tant qu'enfin se coulant insensiblement dans l'estomach, elle aide encore à leur digestion, qu'Aristote appelle, une *élixation*, & les autres une *fermentation*, qui n'est presque qu'une dispute de mots. Mais le bon ménage de la Nature paroît surtout, dans le profit qu'elle fait faire de l'air impur dont le cœur se décharge par l'expiration. Qu'y a-t'il en apparence de plus inutile

utile que cet excrement ? Cependant il est employé adroitement à deux opérations admirables, savoir à la voix & à la parole.

Or voici l'artifice avec lequel cette ingénieuse ouvrière produit la voix. Les muscles ^a intercostaux, en serrant fortement la poitrine, poussent avec violence par les canaux du poulmon, dans le tronc de la ^b trachée artère où ils aboutissent, & ensuite au larynx qui en est comme la tête, cet air fuligineux que le cœur après son raffraichissement a renvoyé aux poulmons, tout de même qu'en pressant du bras une musette, on en chasse l'air dont elle est enflée. Cet air sortant avec force par une petite fente située au sommet du larynx, forme nécessairement un son, non seulement parce que le passage est étroit, mais aussi parce qu'étant sorti dehors, il heurte aussitôt contre un ^c cartilage fait en forme d'une feuille de lierre, qui couvre cette fente, de même que le vent fait du bruit dans un lieu ferré, & à la rencontre de quelque obstacle.

Mais d'autant que ce son est informe, ou du moins n'a qu'une seule & grossière figure, comme il se voit en ceux qui toussent & qui murmurent, le Sage Architecte de nôtre

a Ainsi nommez à cause de leur situation entre les côtes.
b Le vulgaire l'appelle le sifflet.

Les Anatomistes appellent cette fente, glotte, à cause de sa ressemblance à une petite lan-gue.
c On le nomme Epiglotte.

C

corps a muni le larynx de plusieurs petits muscles, par le moyen desquels cette fente étant diversement dilatée & resserree, l'air qui y passe est, par maniere de dire, tourné en plusieurs differentes figures, de même que les levres, selon l'ouverture & la forme que nous leur donnons, rendent un sifflement harmonieux. En effet, si l'eau de nos fontaines prend la figure des tuyaux qui la jettent en haut, combien plus l'air, sans comparaison plus subtil & plus liquide que l'eau, empruntera-t'il la forme des conduits par où il passe? C'est pourquoy Aristote a défini la voix, *un air figuré & poussé dehors*. Je souhaiterois que ce grand homme, pour rendre sa définition complete, y eût ajouté un mot, & eût dit, *un air resonant, figuré & poussé dehors*.

De là est venue une distinction de la voix, en grave & en aiguë; & comme celle-cy est pointuë & déliée, & qu'elle pique plus sensiblement le tambour de l'oreille, aussi est-elle beaucoup plus incommode à l'ouïe. De là vient encore que les voix ne s'entendent pas fort distinctement de loin, mais qu'elles se changent en un simple son, à cause que leur figure s'émousse & se perd par le chemin; tout

de même que les Tours quarrées paroissent rondes à ceux qui en sont éloignez.

Comme l'art est le finge de la Nature, aussi l'a-t'il en quelque façon copiée dans l'invention des orgues. Car celui qui fait jouer les soufflets, répond à la poitrine & à ses muscles qui pressent le poulmon; les soufflets imitent les poulmons; les tuyaux de l'orgue représentent les conduits des poulmons, & la trachée-artère où ils finissent; le reste de la machine ne ressemble pas mal au larynx, & à son petit orifice, & l'on peut dire que les doigts de l'Organiste font l'office des muscles qui ouvrent & ferment le larynx, selon l'intention de l'animal.

L'air étant devenu voix à la sortie du larynx, s'en va frapper la luette, que Galien compare à l'archet d'un instrument de Musique; de là il parvient à la voûte du palais, où il retentit comme dans la cavité d'un luth, enfin il est porté dans les narines pour y aquerir encore du resonement, & ainsi la voix aquiert sa dernière perfection.

Si donc le palais est trop caverneux, soit par une erreur de conformation, soit par l'érosion des os, comme il arrive souvent dans la maladie venerienne, la voix se perd dans un si grand

vuide, & devient creuse; & pareillement si les narines sont bouchées, ou par un polype, ou par quelqu'autre cause, la voix est sourde & obscure; comme au rebours ceux qui n'ouvrent pas assez la bouche, ou qui ont naturellement les trous du palais aux narines trop larges, ont le ton de voix désagréable, d'autant qu'elle a son issue presque entière par le nez.

Ainsi nous concluons que la voix se fait par le moyen de cinq sortes d'organes. Premièrement les muscles intercostaux sont les ministres du souffle, & par conséquent les premiers moteurs de la voix. Les poulmons qui sont les seconds organes, reçoivent l'air qui en est la matiere; & Aristote a tres-bien remarqué, que les animaux qui n'ont point de poulmon, n'ont point aussi de voix. Les troisièmes, comme la trachée-artère, conduisent l'air. Les quatrièmes le figurent, savoir le larynx avec ses muscles, qu'on peut comparer au flageolet d'un oïseleur. Les cinquièmes & les dernières qui perfectionnent la voix, sont la luvette, le palais, & les narines. Ces choses ainsi posées, il n'est pas malaisé de découvrir les principales causes de la perte de la voix.

Premièrement les muscles intercostaux re-

revant des vertebres du dos les nerfs qui leur portent l'esprit animal necessaire à leur mouvement, s'ils sont privez de cette influence, par la resolution de ces nerfs-là, il ne se fait plus de soufflement, & ainsi le larynx ne sauroit plus former la voix manque de matiere, laquelle, comme nous disions, n'est pas simplement l'air, mais un air qui fort avec impetuosité. Galien à ce sujet, rapporte l'exemple d'un enfant qui perdit la voix pour être tombé sur le dos.

Secondement la voix se perd ou par l'elevation des vapeurs du bas ventre, qui compriment les parties de la poitrine & ôtent la liberté des conduits, ou par la chute precipitée d'un catherre, qui s'opposant à l'air poussé au dehors, en interrompt le cours, à peu près de la même maniere que la pluye abbat le vent.

En troisieme lieu le larynx étant bouché dans la squenancie, il ne se peut faire de voix.

Finalement les muscles du larynx tenant leur faculté motrice de certains nerfs de la sixieme conjugaison, appelez recurrens, si ces nerfs tombent en paralysie, de maniere que l'esprit animal ne puisse passer, il faut

de nécessité que ces muscles-là demeurent sans action, & qu'ainsi la voix soit détruite, non par le défaut de la matiere ou des conduits, mais d'autant que l'air ne reçoit plus de figure au larynx. On lit dans Galien, l'histoire d'un Chirurgien ignorant ; ou mal adroit, qui en extirpant les écrouelles à un enfant, luy ôta la voix pour avoir blessé les nerfs recurrens.

Outre la privation & l'affoiblissement, la voix souffre de plus une dépravation par l'inégalité des lieux par où elle passe. Car afin de l'adoucir, la nature prevoyante a enduit la membrane interieure de la trachée-artere d'une humeur visqueuse, qui la rend unie ; Si donc cette membrane perd son égalité naturelle, la voix devient âpre & rude, à peu près comme le son d'une lime frotée contre le fer.

Ce son âpre, qui nous semble unique & continu, est toutefois composé de quantité de petits sons distinguez entr'eux, par la division de l'air en plusieurs particules, selon chaque petite partie du corps contre lequel il se brise.

C'est pourquoy il est beaucoup plus fâcheux à l'ouïe, qu'un plus grand son non

entrecoupé, tout de même que la peau est plus sensible aux piqueures d'une ortie, qu'à une légère contusion.

Or il ne faut pas s'étonner si l'oreille se trompe en jugeant que tant de petits sons n'en font qu'un seul; car les sens ne sont juges certains que des objets mediocres & proportionnez. Par exemple, si on mêle ensemble exactement une poudre blanche & une noire, elle paroîtra grise à nos yeux, quoy que les deux couleurs contraires ne soient nullement confonduës, mais seulement voisines par l'atouchement de chaque atome de poudre.

Les enfans, aussi bien que les femmes, ont une voix douce à cause de leur humidité qui polit davantage les parois de la trachée-artère; mais à l'âge de puberté, la chaleur naturelle commençant à reluire, & à consumer les humiditez, la trachée-artère, & par conséquent la voix devient plus rude, ce que les Musiciens appellent *muer*, & cela d'autant plus, que, selon l'observation d'Hypocrate, il y a une correspondance tres-particulière de la poitrine & de la voix, avec la semence & les parties genitales.

Ce changement étant naturel & attaché à un certain âge, parlons de l'inégalité de la

voix qui procede de maladie , & qui arrive en tout temps. Celle-cy est de deux especes ; car ou la voix est basse , ou elle est claire : La premiere se nomme *enrouement* , à cause , peut-être , de sa ressemblance à une rouë mal graissée : La seconde nous l'appellerons *voix aigre* , faute d'un nom propre. Dans l'enrouement il faut considerer deux choses , la bassesse , & la rudesse de la voix. La bassesse est causée par la trop grande humidité des organes , lesquels même peuvent être si excessivement humectez , qu'ils ne rendront point du tout de son ; auquel cas il s'ensuivra au lieu d'enrouement , une parfaite privation de la voix. La rudesse vient de la relaxation & des plis de la tunique interieure de la trachée-artere , de même que la peau se ride lorsqu'elle est trop mouillée. Ainsi l'huile qui de soy a la vertu d'adoucir , gâte la voix & la rend âpre , en fronçant cette membrane par son extrême humectation.

La voix aigre semblable au cri des Gruës , des Oyes , & des Aigles est claire , & âpre toute ensemble. Sa clarté vient de la secheresse de l'organe , car les corps secs sont plus resonans ; son âpreté provient ou de l'excoriation de la trachée-artere , comme dans la
phtisie,

phtisie, ou d'une chaleur extraordinairement ardente: Ainsi nous remarquons que la peau & la langue deviennent inégales, jusqu'à se fendre par l'activité d'une chaleur desséchante; Et c'est pour cette raison que dans les fièvres chaudes, la voix claire, & âpre est souvent le presage des convulsions & de la mort.

Après avoir discoursu de la voix, disons quelque chose de la parole. Celle-là est commune aux hommes & aux bêtes, celle-cy est propre à l'homme. Il est vray qu'on enseigne à parler à quelques oiseaux qui ont la langue platte comme l'homme, ou peut-être qui ont dans la langue quelque autre disposition particuliere qui nous est inconnue. Mais quoy qu'il en soit, le langage des Perroquets & des Pies n'est pas significatif, au lieu que la parole humaine est la messagere & l'interprete des pensées. Et c'est à bon droit que chez les Grecs, un même mot signifie & parole & raison, & un autre dérivé de celui-cy, se prend indifferemment pour muet & pour déraisonnable.

Logos.
Alogos.

C'est aussi pour cette consideration qu'un ancien Poëte Grec décrivant l'origine de Pandore, raconte que Jupiter commanda à Vul-

Hesiodo

D

cain de broyer de la terre & de l'eau , & puis d'y mettre la parole , comme la partie essentielle de l'homme , & s'il faut ainsi dire , son appanage. Il est vray que l'Aneffe de Balaam a parlé , mais miraculeusement , la langue de cet animal , nonobstant son inhabileté , étant remuée & fléchie par la Toute-Puissance de Dieu , de la maniere requise pour prononcer des paroles articulées , sans le concours de son imagination , & sans aucune connoissance des choses qu'elle proferoit.

La voix est naturelle à l'homme aussi bien qu'aux bêtes , car les enfans commencent la vie par des cris inarticulez : Mais la parole vient de l'imitation , & si Dieu après avoir créé Adam , ne luy eût point infus avec les autres dons , celui de parler , quoy qu'il ne luy manquât aucune partie necessaire à l'articulation , il fût demeuré muet toute sa vie , & sa posterité après luy. Cette verité se prouve clairement par deux exemples ; le premier est celui des enfans exposez , & nourris par des bêtes dans les deserts , lesquels ne parlent point jusqu'à ce qu'étant entrez dans le commerce des hommes , ils soient instruits à parler : L'autre exemple est celui des sourds naturels , qui ne manquent jamais

d'être muets , d'autant que la parole étant l'objet de l'ouye , ce sens est le seul par lequel ils sont capables d'apprendre l'art du langage.

Voyons maintenant comment se forme cette parole. La langue recevant la voix née dans le larynx , & par ses divers mouvemens la faisant réfléchir contre le palais , que Lucrece appelle élégamment *le Temple de la langue* , elle se rompt en plusieurs petites pieces , que nous nommons des syllabes. Cette fraction de la voix est aidée par les rugositez naturelles du palais , qui en font une reverberation inégale , puis la langue rejoint à l'instant en mille manieres ces syllabes separées , & cette conjonction s'appelle articulation , par metaphore , des jointures des os. D'où vient qu'Aristote a défini le parler , *l'articulation de la voix par le miniftre de la langue* , en sorte qu'étant distincte , elle peut être réduite par écrit. De même donc qu'un discours est composé de periodes , & les periodes de mots , aussi les mots sont construits de syllabes liées ensemble. Et Aristote en un autre endroit , compare le langage à plusieurs pierres precieuses bien taillées , puis artistement arrangées ensemble & mises en

œuvre. Or cette division de la voix en petites portions, appellées syllabes, dépend des consonnes que la langue entremêle parmi les voyelles. Car tout de même, dit Aristote, que les voyelles viennent du larynx, aussi les consonnes sont les productions de la langue, à laquelle il associe aussi les lèvres comme ayant part à cette action; c'est pourquoy en une infinité de lieux de la Bible, la parole est attribuée aux lèvres, ainsi au Ps. 62. *mes lèvres te loueront*, & aux Proverbes de Salomon, ch. 12. *les lèvres mensongères*, & au premier verset du ch. 12. de la Genèse, *Terra erat unius labii: Toute la terre parloit le même langage*.

Enfin les dents, principalement les antérieures, que les Medecins appellent incisives, ne sont pas oisives icy, mais contribuent quelque chose à cet ouvrage admirable. Premièrement elles arrêtent la voix, laquelle autrement s'échaperoit trop promptement hors de la bouche: De plus elles reçoivent le coup & l'élancement de la langue, & affermissent son mouvement. C'est pourquoy les enfans ne commencent à parler que lors que les premières dents leur ont percé, non seulement parce que la langue jusqu'alors a

été trop humide, & partant peu agile, & mal propre à tant de différentes inflexions; mais aussi à cause que les dents qui manquent aux enfans les premiers mois de leur vie, ne leur facilitent pas le parler.

Finissons ce discours par une observation qui s'ensuit de tout ce que nous avons dit cy-dessus; savoir, que la voix formée dans le larynx étant la matiere de la parole, qui s'articule ensuite par la langue dans la concavité du palais, il est impossible que celle-là se perde, sans causer la perte de l'autre, & qu'au contraire la voix survit tres-souvent à la parole.



NOUVEAU SYSTEME D'UN
*Medecin celebre touchant l'Epilepsie, contenu
dans la Lettre par luy écrite à un de ses
amis.*

VOus m'avez fait un extrême plaisir de m'apprendre que Monsieur Menjot a donné au public une troisième partie de ses Differtations Pathologiques, parce qu'ayant les deux autres je serai bien aise d'y joindre celle-là, & de voir sur tout, comment luy qui écrit si agreablement & si doctement de toutes choses, se démêle de l'Epilepsie, dont la nature est si cachée aux plus Savans.

Pour moy qui n'ay pas, comme vous pouvez penser, la vanité de croire que j'aye sur cette maladie des vûes qu'un autre n'ait pas, je ne say pas si je me dois hasarder de vous en dire ma pensée: Toutefois à cause que vous me témoignez le desirer, je le ferai tout simplement, pour vous faire voir de quelle soumission d'esprit je suis à votre égard.

Je remarque donc en premier lieu, que l'Epilepsie est une maladie du Systeme des

nerfs ; car il est évident que sa cause prochaine n'est ny dans le sang, ny dans les parties sanguines, mais uniquement dans les nerveuses, & qu'il n'y a d'autre difference entre l'Epilepsie Idiopathique, & la Simpathique, qu'en ce que la cause de la premiere est dans le voisinage de la source des nerfs, où elle porte plus promptement le desordre, & que celle de l'autre en est plus ou moins éloignée.

Secondement, je considere que cette maladie a ses retours, & qu'elle a par consequent sa miniere, qui à la façon des fermens, a la vertu de se grossir, & d'où elle tire de tems en tems la vertu de ses paroxismes.

En troisiéme lieu je conjecture que cette miniere est tres-petite en volume, puisqu'elle reside par fois dans le bout d'un doigt sans y faire de tumeur, ny de douleur ; mais tres-grande en vertu, puisqu'elle est capable d'exciter de si grands orages.

Enfin je remarque que ces effets sont principalement de porter le desordre aux esprits animaux jusques dans leur source, & d'exciter ensuite dans tous ou plusieurs membres, des mouvemens violens & irreguliers. De maniere que pour bien comprendre la cause

de ces mouvemens forcez & déreglez , je pense qu'il est necessaire de savoir comment se font les volontaires & les reguliers.

Lorsque les esprits animaux sont distribuez également dans tous les membres , & que leur cours est doux & naturel , cela fait le mouvement que l'on appelle tonique , ou plutôt il ne se fait aucun mouvement particulier; mais lorsque la volonté les pousse en quelques muscles plus abondamment qu'en quelques autres , cela fait que ces muscles qui se remplissent d'esprits , deviennent plus gros & conséquemment plus courts ; d'où il arrive que les membres auxquels les muscles sont attachez , sont tirez vers quelque côté , & cela fait tous les divers mouvemens que nous voyons.

C'est donc l'esprit animal qui est la cause de tout mouvement , savoir du naturel , lorsqu'il est distribué avec ordre & mesure , & du violent , lorsqu'il est poussé tumultuairement. Il ne reste donc plus à savoir , sinon ce qui pousse ainsi impetueusement l'esprit dans l'Epilepsie ; car il n'est pas probable , comme semble l'enseigner Helmont , qu'il se puisse de luy-même irriter au point , qu'il entre de son propre mouvement dans cet-

re

te espece de fureur.

A voir de quelle maniere commence l'insulte Epileptique, il est visible que la matiere se rarefie, & prend feu quasi tout d'un coup, ce qui me fait juger qu'elle est à peu près de la nature de la poudre, sinon de la commune, du moins de celle qu'on appelle fulminante, qui se fait avec le nitre, le souffre, & le sel de tartre, laquelle fait son effet non pas avec du feu comme l'autre, mais en l'exposant à un certain degré de chaleur, comme l'on fait l'or fulminant; car en supposant que cette matiere composée de ces trois differentes substances vienne à être agitée, par quelque cause que ce soit, dans quelqu'une des branches des nerfs, il est d'une suite necessaire qu'en se rarefiant, elle est poussée le long des tuyaux jusqu'à l'origine des esprits, auxquels il n'est pas possible qu'elle ne donne la chasse, c'est à dire qu'elle ne les pousse violemment & irregulierement dans les membres où ils font tous ces prodigieux & terribles mouvemens, lesquels durent jusques à ce que cette matiere spasmodique vienne à être dissipée, ou à perdre ses qualitez ennemies, c'est à dire à changer de grosseur, de figure & de mouvement, ce qui suffit pour redonner le

E

calme aux esprits. Et l'on ne peut pas dis-
convenir que cette matiere ne soit d'une na-
ture nitrosulphurée, parce que les esprits,
dont elle est comme la fuye, le sont. Mais
afin de pouvoir bien rendre raison de tous ces
phenomenes, il faut aussi y associer un sel fixe
alkalisé, qui soit parfaitement mêlé aux deux
autres substances; parce que par un sembla-
ble mélange, on conçoit assez comment toute
cette matiere venant à être fortement agitée,
les particules nitreuses & sulphurées, qui de
leur nature sont assez volatiles, tendent au-
tant qu'elles peuvent à s'échaper, à même
temps que celles du sel fixe, auxquelles les
autres sont étroitement associées, s'efforcent
tout au contraire de les retenir: Mais parce
que l'agitation des deux premieres substan-
ces, devient enfin si forte que le sel fixe n'est
plus capable de les arrêter, cela fait que le
tout s'envole avec violence, & qu'ayant des
mouvemens, des grosseurs & des figures dif-
ferentes de celles des esprits animaux avec
lesquels cette matiere se mêle, ils en sont
facilement dispersez.

Outre ces trois differentes substances, dont
je conjecture que la matiere Epileptique est
composée, il faut sans doute y joindre, pour

faire la miniere , une matiere purement terrestre , qui demeure après la detonation comme une tête morte , ou dans l'endroit où elle s'est formée , ou dans les environs , afin qu'elle y serve comme de matrice pour s'imprégner de nouveau des mêmes particules nitreuses , salines & sulphurées qui produisent en leur temps les mêmes effets. Et il est aisé de concevoir que toutes ces diverses substances se peuvent trouver mêlées avec des esprits animaux dans les temperamens brûlez , comme sont les Epileptiques , parce que les esprits n'étans naturellement que la fleur du sang , qui dans cette conjoncture ne peut manquer d'être chargé , tant de souphre impur , que de toutes especes de sels , qui ne sont aussi jamais sans quelque mélange de terre volatilisée , il faut de necessité que les esprits qui en sont tirez , en participent : De maniere que toutes les fois que ces divers atomes de matiere minerale viennent à s'engager ou dans l'origine , ou dans les branches des nerfs , ils y doivent produire une espece de crasse , qui sert de miniere à l'Epilepsie.

Et l'on n'aura pas de peine à comprendre qu'elle s'y puisse en effet former sans y faire

E ij

d'obstruction sensible , parce qu'elle ne s'y amasse que peu à peu , & que cependant les esprits animaux s'y conservent toujours leur passage libre , jusques à ce qu'enfin la mesure vienne , comme l'on dit , à se combler , & que les esprits qui trouvent de la peine à passer parmi les pores de cette matiere grossie , fassent effort pour s'ouvrir le passage , étant évident qu'ils doivent faire à peu près ce que fait le vent quand il est resserré entre des portes , c'est à dire y souffler avec plus d'impetuosité que de coûtume , ce qui suffit pour rarefier le plus subtil de cette miniere , & pour produire enfin l'insulte Epileptique.

Je conjecture que cela se fait à peu près de cette sorte , parce que je voy que tout ce qui agite extraordinairement les esprits animaux , comme font la joye , la peur , le vin , le commerce des femmes , &c. réveille l'Epilepsie , ce qui ne peut arriver qu'à cause que ce sont les esprits agitez qui mettent le feu aux poudres.

Sur cette hypothese l'on peut facilement donner raison pourquoy les Epilepsies nocturnes , ou les Incubes Epileptiques ne se réveillent que la nuit ; car ne se faisant pendant le sommeil ny mouvement volontaire , ny aucun

usage des sens, & les esprits n'étans par conséquent plus employez à leurs organes, il en doit necessairement couler davantage dans les nerfs qui vont aux parties nourricieres, qui n'ont apparemment point de valvules comme les autres, mais qui pour le besoin qu'ont ces parties de jouir sans interruption du commerce des esprits, demeurent toujours ouverts; de façon que si la miniere Epileptique se trouve dans quelqu'une des branches de ces lassis de nerfs qui sont dans l'abdomen, ou dans quelque scion du nerf recurrent, comme elle est toujours dans les Epilepsies nocturnes, il est certain que le feu y doit prendre plutôt la nuit que le jour, parce que c'est le temps que les esprits iront avec plus d'affluence.

On peut encore par là donner plus plausiblement la raison, pourquoy l'Epilepsie est d'une guerison si difficile; car soit que l'on regarde le lieu de sa miniere, qui est la moëlle des nerfs, où les remedes ne vont que tres-difficilement, soit que l'on considere la nature de cette miniere, on voit assez la difficulté qu'il y a de l'ôter.

Enfin par cette hypothese on comprend encore plus sensiblement, ce me semble,

E üj

comment les mélancoliques, c'est à dire les brûlez, deviennent facilement Epileptiques, parce que ces gens-là ont le sang composé de parties plus solides & plus embarrassantes, qu'ils l'ont chargé de plus, de toutes sortes de sels, & de plus de souphre impur que les autres, & par conséquent plus propre à former cette fuye que j'ay dit composer les petites minieres Epileptiques.

Voila, Monsieur, l'idée en gros que j'ay de cette maladie: Vous y trouverez, sans doute, bien des choses à redire, aussi ne vous la donnay-je pas pour être entièrement rectifiée, mais seulement comme une conjecture qui a besoin d'un plus grand examen. Vous me ferez toujours un fort grand plaisir, non pas de la faire voir à Monsieur Menjot, comme vous me le mandez, parce qu'il n'y a pas de plaisir d'exposer ses rêveries à toutes sortes de personnes, sur tout à celles qui ont l'esprit delicat comme l'a M. Menjot, mais de m'en dire vous-même votre sentiment.

*REFUTATION DE CE NOUVEAU
Systeme.*

Cette opinion touchant l'Epilepsie est assurément fort ingenieuse , & part d'un esprit net & éclairé ; elle ne differe guere du sentiment de Monsieur Willis, dont j'ay parlé dans le dernier volume de mes Dissertations Pathologiques , ainsi je ne repeterai pas ce que j'en ay écrit ; j'ajouterais seulement icy quelques réflexions particulieres.

Tout le monde convient que l'esprit animal est absolument necessaire pour le mouvement volontaire des muscles , mais aussi l'experience nous montre évidemment qu'une forte & subite irritation des parties nerveuses, suffit pour exciter dans les muscles des contractions involontaires & violentes, ou du moins, selon quelques-uns, il ne faut pour cela qu'une matiere vaporeuse, qui se distribue tout d'un coup dans les muscles, & les enfle comme un voile, ou un balon, sans que l'intervention des esprits animaux y soit requise.

L'Auteur compose la matiere Epileptique

de quatre Elemens, sçavoir de souphre, de nitre, de sel fixe alkalisé, & de substance terrestre, & pretend que la matiere nitrosulphurée est comme la fuye des esprits. Cette pensée est hardie & pleine d'invention, elle ne manque que de bonnes raisons pour se faire approuver: On pourroit ce me semble, enrichir ce mélange d'une dose d'or dissous dans l'eau regale & précipité, afin d'en rendre plus fulminant le mixte qui en resulteroit. Cette fuye des esprits animaux est difficile à comprendre; car ils sont sans comparaison plus subtils que l'esprit ætheré du vin le mieux rectifié, & toutefois celuy-cy n'amasse point de fuye; Comment donc ceux-là en amassent-ils?

On veut qu'après l'accès Epileptique, & la dissipation du nitre, du souphre & du sel alkalisé, il reste la substance terrestre de ce composé, laquelle étant impregnée petit à petit, & comme animée de nouvelles particules sulphurées & salines, soit la cause du retour des paroxismes. Je m'étonne qu'on ait oublié d'alleguer pour preuve, l'exemple de la terre damnée des Chimistes, laquelle si on l'expose à l'air, s'imbibe avec le temps d'un salpêtre qui luy rend sa première

re

re fécondité. Mais comment la matiere Epileptique ainfi preparée , venant à prendre feu , n'enflâme-t'elle pas en même temps ces esprits animaux avec lesquels elle se mêle , puisque leur nature est sulphurée , & par conséquent pour le moins autant inflammable que le plus excellent esprit de vin ? Et cela supposé , d'où vient que l'extinction , s'il faut ainfi dire , de cet éclair , ne fait pas envoler tous les esprits animaux aussi bien que la matiere Epileptique ?

On loge dans l'origine des nerfs , ou dans quelqu'une de leurs branches , cette substance terrestre qui demeure après l'accès , sans que le sentiment des parties en soit aucunement affoibli , non pas même leur mouvement , encore qu'il demande une plus grande affluence d'esprits ; cependant il est inconcevable que cette substance terrestre, quelque déliée qu'elle soit , & en quelque petite quantité qu'on se l'imagine , ne bouche par son opacité quelques-uns des pores étroits & invisibles des nerfs , qui doivent donner passage aux esprits. Que si les esprits par l'impetuosité de leur mouvement surmontent la résistance de ces corpuscules terrestres , ce ne peut être qu'en les entraînant avec soy , de

F

même que la poussière est emportée par le vent , en sorte que les nerfs devroient être nettoyez de cette espece de crasse.

On rend raison de ce que les temperamens brûlez sont exposez à l'Epilepsie , parce qu'ils abondent en matieres salines & sulphurées : Mais que dira-t'on des enfans qui y sont beaucoup plus sujets , quoy que tellement éloignez d'une constitution aduste , que ceux qui par curiosité ont goûté de leurs excremens , n'y ont presque point apperçu d'amertume ; Et ce qui est de remarquable , l'âge de puberté dans laquelle les humeurs commencent à se saler , est néanmoins la guérison ordinaire de l'Epilepsie des enfans ?

A l'égard des Incubes ils n'ont d'eux-mêmes rien de convulsif , encore qu'il ait plû à Avicenne , & après luy à plusieurs Modernes , d'appeler l'Incube une petite Epilepsie ; car il est constant que cette suffocation nocturne participe plus de l'apoplexie que du mal caduc. De plus le sommeil étant causé par l'interception des esprits animaux dans le cerveau qui en est la source , toutes les parties du corps , tant les sensitives que les mobiles , en sont également privées , & je ne voy pas que les parties nourricieres pendant le

sommeil, doivent avoir le privilege d'en recevoir une plus grande quantité que durant les veilles, ny même qu'ils en ayent besoin, les esprits animaux ne contribuans rien du tout aux coctions des alimens.

Enfin lorsque la fracture du talon, ou qu'une piqueure, quoy qu'imperceptible, de quelque tendon & principalement des nerfs, ou que la moindre goutte soit de sanie, soit de serosité extrêmement acre, qui blesse l'origine des nerfs, produisent inopinément des convulsions generales de tout le corps, où est alors cette matiere spasmodique mêlée si artistement de principes choisis à plaisir?



DE FENSE DE CE NOUVEAU
Système par son Auteur.

JE suis tres-obligé à l'Auteur des Réflexions, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, sur l'opinion que j'ay de l'Epilepsie : mais si elle n'est qu'ingenieuse, comme il dit, ce n'est pas assez pour me la faire embrasser; il faudroit aussi qu'elle fût veritable, ou du moins qu'elle eût plus de probabilité que celle qui est reçûe dans l'Ecole.

J'avois crû trouver à peu près cette probabilité dans le Systeme que je m'étois proposé, mais il me fait comprendre par des objections solides qu'il luy oppose, que je puis m'être trompé; toutefois à cause qu'elles ne me semblent pas entierement convaincantes, je ne laisserai pas de vous mettre icy ce que je m'imagine qu'on pourroit répondre en faveur de mon opinion.

L'Auteur convient que l'esprit animal est absolument necessaire pour le mouvement volontaire des muscles, mais aussi il dit que l'experience montre assez, qu'une forte & subite irritation des parties, suffit pour ex-

citer dans les muscles des contractions violentes & involontaires : ce que j'avouë avec luy. Mais il ne prouvera pas pour cela, que ces contractions violentes ne se fassent pas immédiatement par les esprits irritez ; parce qu'il est visible, tout au contraire, que cette forte irritation des parties nerveuses dont il parle, doit nécessairement changer le cours des esprits, soit en ébranlant quelques filets de ces nerfs, qui ouvrent par ce moyen dans le cerveau où ils aboutissent, certains pores par lesquels les esprits sont déterminez à couler d'une certaine maniere, soit en se faisant, dans l'endroit même de ces nerfs où se fait cette forte irritation, quelque solution de continuité imperceptible par laquelle les esprits s'épanchent, ce qui suffit pour causer de l'irregularité dans leur mouvement. Et il ne sert de rien de dire, qu'il ne faut qu'une matiere vaporeuse qui se distribuë tout d'un coup dans les muscles, & les enfle comme un balon ou comme un voile, sans que l'intervention des esprits animaux y soit requise. Car s'il est vray qu'on n'ait jamais vû arriver de convulsion dans les parties véritablement paralitiques, c'est une preuve tout à fait claire qu'il est impossible qu'elle se fasse

sans l'intervention des esprits animaux ; tout ce que peut faire cette matiere vaporeuse , c'est de pousser tumultuairement les esprits , mais ce sont toujours les esprits poussez qui font ces mouvemens violens. En effet c'est une maxime qui me semble être reçue incontestablement dans la Medecine , que les actions malades dépendent des mêmes facultez que les saines ; Car si c'est avec une bonne jambe que je marche bien , c'est aussi , sans contradiction , avec une mauvaise jambe que je marche mal : Tout de même si c'est avec un certain cours réglé des esprits animaux , que je fais certains mouvemens réguliers , c'est aussi sans doute avec un autre cours irregulier des mêmes esprits , que je fais certains mouvemens irreguliers.

Je compose la matiere Epileptique de quatre Elemens , savoir de souphre , de nitre , de sel fixe alkalisé , & de substance terrestre ; & je pretens que cette matiere nitrosulphurée est comme la fuye des esprits. L'Auteur des Réflexions trouve cette pensée hardie & pleine d'invention , & dit plaisamment , qu'elle ne manque que de bonnes raisons pour se faire approuver ; cependant il est étonnant qu'il n'en apporte luy aucune pour la détrui-

re, que la difficulté qu'il y a que les esprits animaux puissent faire quelque fuye dans les nerfs, puisque l'esprit ætheré du vin le mieux rectifié, qui n'est pas à beaucoup près si subtil que l'esprit animal, n'en amasse point. Mais est-il bien sûr que l'esprit ætheré de vin n'amasse jamais de fuye, & oseroit-il bien assurer d'en pouvoir rectifier pendant longues années dans un vaisseau de cristall ou de quelqu'autre matiere que ce soit, sans qu'il vint enfin à s'en former ? La matiere qui compose le corps du Soleil est sans doute incomparablement plus subtile que ne sont les esprits animaux, toutefois on ne doute plus qu'il ne s'en forme des taches, parce que l'on fait que la matiere si subtile qu'elle puisse être, peut en perdant de son mouvement, & demeurant de cette maniere en repos l'une auprès de l'autre, devenir matiere grossiere : Or si cela se peut & se fait en effet dans la matiere la plus subtile de l'Univers, pourquoy cela ne se fera-t'il point dans la matiere subtile de l'animal ? Mais il ne s'agit pas icy d'esprits animaux purs & rectifiez, & j'entens seulement parler de ceux qui se tirent d'un sang mélancolique & brûlé, qui ne sont jamais si purs. Pour concevoir cela, il faut

penſer que l'eſprit animal n'eſt proprement que la fleur du ſang qui ſe rareſie dans le cœur, & qu'il ne ſe fait pas dans la tête, mais ſ'y ſépare ſeulement par le moyen du filtre de la propre ſubſtance du cerveau ; de maniere que ſi le plus ſubtil d'un ſang brûlé, ne laiſſe pas d'avoir des particules aſſez groſſieres, ſi ces filtres ſont trop ouverts, ſi le ſang qui aborde le cerveau y eſt pouſſé ſi impetueuſement qu'il puiſſe forcer les filieres par leſquelles il doit paſſer : je ne voy pas qu'il ſoit trop difficile de comprendre que les particules les plus groſſieres, ou d'une figure irreguliere, comme ſont les ſalines, les ſouphreuſes, & les terreſtres puiſſent s'engager dans la propre ſubſtance du cerveau, ou bien s'arrêter, en chemin faiſant, entre les petits filets de quelques nerfs pour y faire ces petites minieres Epileptiques que j'ay imaginées. Et je trouve tout au contraire, tres-difficile de concevoir que ces petites parties longues comme ſont les ſalines, ou branchuës comme ſont les ſouphreuſes, ou d'autres figures irregulieres comme ſont les terreſtres, puiſſent aller bien loin ſans perdre de leur mouvement, & ſans s'arrêter enfin quelque part. On appellera cette craſſe, tartre, ou ſuye,

luy, ou comme l'on voudra, pourvû que l'on la conçoive de la nature que je la conçois, parce que cela suffit pour produire l'effet que j'en tire, sans qu'il soit besoin pour rendre ce mélange plus fulminant, de l'enrichir d'une dose d'or dissous dans l'eau regale & précipité, comme raille agréablement l'Auteur, parce que cet or y seroit inutile, & que les artistes savent que ce sont seulement les differens sels qui font cette explosion.

Je conçois qu'après l'accès épileptique & la dissipation du nitre, du souphre, & du sel alkalisé il reste la tête morte de ce composé, laquelle se chargeant peu à peu de nouvelles particules sulphurées & salines, est cause du retour des paroxysmes. Et l'Auteur des Réflexions me fait appercevoir que j'ay oublié d'alleguer pour preuve l'exemple de la terre damnée des Chimistes, laquelle étant exposée à l'air, s'imbibe avec le temps d'un esprit salin qui luy rend sa premiere fécondité. Mais ne suffit-il pas de luy en avoir inspiré la pensée, & cela même n'est-il pas une preuve certaine que la mienne est assez juste, puisqu'il en fait si aisément l'application.

Mais comment la matiere Epileptique ainsi

G

préparée, poursuit-il, venant à prendre feu n'enflâme-t'elle les esprits animaux avec lesquels elle se mêle, puisque leur nature est sulphurée, & par conséquent aussi inflammable que le plus excellent esprit de vin ?

L'esprit animal, comme j'ay déjà dit, n'est que la fleur du sang, qui est un mixte composé de plusieurs différentes substances. Dans la plûpart des hommes il est nitrosulphuré, mais dans les temperamens brûlez comme sont les Epileptiques, il est toujours beaucoup plus salin que sulphureux; encore bien souvent, comme dans les scorbutiques, cet esprit salin est-il de la nature des acides qui résistent à l'inflammation. Mais sans parler de tout cela, peut-on s'imaginer que le feu qui prend à la matiere Epileptique, soit un véritable feu de cuisine qui fasse précisément le même effet? C'est une matiere tres-agitée, qui agite conséquemment les esprits avec lesquels elle se trouve mêlée; que si son agitation est si forte qu'elle les puisse entierement dissiper, les malades meurent dans le paroxysme, & lors on n'a plus de sujet de s'étonner que la matiere Epileptique enflammée ne fasse pas envoler tous les esprits, parce qu'ils s'envolent en effet, & que le mala-

de en meurt.

On s'étonne que je loge cette miniere Epileptique dans l'origine, ou dans quelque'une des branches des nerfs sans que le sentiment des parties en soit aucunement affoibli, non pas même leur mouvement qui demande une plus grande affluence d'esprits. Mais on ne s'étonne point dans la Philosophie de ce que la matiere terrestre dont le cristal est composé, n'empêche pas qu'il ne soit transparent. C'est, me dira-t'on, parce que les parties opaques du cristal sont rangées d'une maniere qu'elles n'empêchent pas la lumiere de passer en tout sens. C'est aussi, répondray-je, que cette matiere Epileptique est rangée dans les nerfs d'une certaine maniere que les esprits animaux y peuvent conserver leur passage. Toutefois il n'est pas toujours vray qu'elle n'empêche jamais le sentiment, parce qu'il est certain que les malades sentent assez souvent une stupeur assez considerable dans la partie d'où la vapeur Epileptique a coûtume de s'élever.

Mais si les esprits, dit-on, par l'impetuositè de leur mouvement surmontent la résistance des corpuscules terrestres, ce ne peut être qu'en les entraînant avec soy, de même

G ij

que la poussiere est emportée par le vent, en sorte que les nerfs devroient être nettoyez de cette espee de crasse. Tout cela est vray si cette matiere Epileptique agitée, peut en suivant le torrent des esprits continuer aussi facilement son agitation, qu'en remontant à la source des nerfs : Mais parce qu'on suppose que cette matiere agitée se rarefie considerablement, & qu'il est visible qu'étant ainsi rarefiée, elle peut plus facilement continuer son mouvement du côté du cerveau où les nerfs vont toujours en se grossissant, que du côté de leurs bouts où ils vont toujours en se diminuant, il est évident qu'elle doit se réfléchir contre le cours des esprits, comme la poussiere qui est enlevée par un vent impetueux qui donne entre des portes, se réfléchit contre le vent même quand elle trouve quelque corps solide qui l'empêche de suivre son cours.

J'ay pretendu rendre raison de ce que les temperamens brûlez sont exposez à l'Epilepsie, parce qu'ils abondent en matiere salines & sulphureuses; Et on m'objecte fort à propos, que les enfans quoy que très-éloignez d'une constitution adulte, y sont pourtant les plus sujets, & que l'âge même de puber-

té dans laquelle les humeurs commencent à se saler, est la guerison ordinaire de l'Epilepsie des enfans.

Il est certain qu'en general les enfans sont moins brûlez que les adustes, mais on ne doit pas pour cela conclurre que quelques enfans ne le soient pas considerablement. Ils sont sujets aux éresipelles, au scorbut, aux gangrenes, aux mortifications, dans toutes lesquelles maladies on ne peut pas dire que le sang ne soit pas brûlé, puis qu'en quelques-unes il l'est à ce point, que les sels en deviennent caustiques & rongeurs.

Mais cependant, dites-vous, l'âge de puberté qui devrait augmenter leur mal comme il augmente leur chaleur, les guerit. Cela vient de ce que les enfans qui sont naturellement d'un sang trop chaud, ont une chaleur centrale plus forte dans cet âge tendre, que lorsqu'ils sont dans un âge plus avancé, par la raison que l'humidité excrementueuse dont ils abondent, occupe les pores de la peau du corps, & en empêche ainsi la transpiration, ce qui produit un certain feu de reverbere clos, qui calcine en quelque maniere le sang; au lieu que lors qu'ils sont devenus plus grands, & que leur

chaleur en se dilatant a dû enfin vaincre l'humidité de la peau , les humeurs se radou-
cissent ; joint à cela que la semence qui com-
mence à se former dans les testicules , & qui
de là rayonne & se réfléchit dans tout le reste
du corps , communique au sang un certain
ferment tres-propre à le spiritualiser , ce qui
change & perfectionne le temperament , &
conséquemment guerit les maladies qui en
dépendoient. Toutefois si quelques enfans
Epileptiques guerissent de ce mal lorsqu'ils
deviennent adultes , il est certain qu'il y en
a en revange quelques autres qui n'étant point
Epileptiques dans leur enfance , le devien-
nent précisément dans l'âge de puberté.

A l'égard des Incubes j'avoué que lorsque
ce sont de vrais Incubes ils n'ont rien de
convulsif ; aussi ne l'ay-je pas dit , car j'ay
parlé seulement des Incubes Epileptiques ,
qui sont de veritables Epilepsies nocturnes ,
ayant remarqué dans la pratique qu'il y a
quelques Epilepsies qui n'insultent jamais les
malades que de nuit , encore faut-il qu'ils
soient dans le sommeil : Et parce que ces
Epilepsies tiennent de l'Incube par les fan-
tômes & la suffocation qu'elles causes , & de
l'Epilepsie aussi par ses convulsions periodi-

ques, j'ay crû que je pouvois leur donner ce nom après quelques Auteurs.

Le sommeil se fait veritablement par l'interception des esprits animaux dans le cerveau, qui en est la source ; mais cette interception n'est jamais parfaite, & par consequent il n'est pas absolument vray que toutes les parties du corps, tant les sensitives que les mobiles en soient également privées; car sans parler des parties nourricieres qui font icy le principal sujet de la question, n'est-il pas vray que le cœur & les muscles de la poitrine reçoivent des esprits animaux en tout temps ? Mais puisqu'il s'agit icy particulièrement des parties nourricieres qu'on ne croit pas pouvoir recevoir une plus grande abondance d'esprits pendant le sommeil que pendant la veille, il me semble que cela se démontre de soy assez manifestement, si l'on convient, comme on ne peut pas sans doute se dispenser de faire, que l'expulsion des alimens dissous dans l'estomach, & le mouvement peristaltique des intestins ne se peuvent faire que par le ministere des esprits animaux. Car il suit de là, ce me semble, que puisque ces parties travaillent en tout temps, elles doivent aussi en tout temps re-

cevoir des esprits animaux , & par consequent que l'emboucheure de leurs nerfs ne se ferme jamais. Mais si ces nerfs ne sont jamais fermez , & qu'il soit seur que ceux qui sont destinez aux sensations le soient , du moins en partie , il est visible que s'il n'y a qu'une seule source des esprits , il en doit couler davantage dans les nerfs des parties nourricieres , lorsqu'il en va moins aux nerfs moteurs & sensitifs. Or on ne peut pas disconvenir qu'il n'en coule moins dans les nerfs moteurs & sensitifs dans le sommeil que dans la veille , parce que le sommeil ne vient qu'à cause que les cordes de la machine sont détendues , c'est à dire à cause que les nerfs qui servent aux sensations & aux mouvemens volontaires sont lâchez , & ils ne sont tels que parce que les esprits ne les enflent plus : d'où je conclus qu'il en coule moins en ce temps-là ; ce que je croy arriver à cause que durant les veilles les esprits se dissipent dans le travail , & que n'étant plus en assez grande abondance pour tenir les parois des ventricules du cerueau tendues , elles viennent enfin par le poids de sa propre substance , à se rider , & à boucher ainsi en partie les trous par lesquels les esprits ont coûtume de couler

ler

ier dans la plupart des nerfs, dans lesquels la volonté peut pousser plus ou moins d'esprits animaux, & qui par conséquent peuvent avoir quelques valvules, qui s'ouvrent plus ou moins suivant le cours lent ou rapide des esprits qui se présentent pour y entrer; & qu'il y en a d'autres où la volonté n'en peut pas pousser davantage, ou parce que ces nerfs n'ont pas de valvules, ou parce qu'ils ne prennent pas leur origine du cerveau comme les autres, mais du cervelet. Toutefois on ne doit pas penser pour cela qu'ils ne soient pas capables de recevoir plus d'esprits une fois qu'autre; car encore qu'on suppose que leurs ouvertures soient à peu près toujours égales, ils peuvent pourtant y couler avec plus de rapidité dans un temps que dans l'autre, & cela suffit pour croire qu'il en coule davantage en ce temps-là. Or je soutiens que cela doit arriver, par la seule disposition de la machine de l'homme, dans les nerfs des parties nourricières pendant le sommeil, & par conséquent que c'est dans ce temps-là que le cours des esprits doit agiter les particules de la matière Epileptique, si la manière se rencontre dans ces nerfs-là.

Enfin lorsque la fracture du talon, ou qu'u-

H

ne piqueure, quoy qu'imperceptible, de quelque tendon & principalement des nerfs, ou que la moindre goutte soit de sanie, soit de serosité extrêmement acre qui blesse l'origine des nerfs, produisent inopinément des convulsions generales, on demande où est alors cette matiere spasmodique mêlée si artificement de principes faits à plaisir.

Je répons que pour faire des convulsions generales, qui ne soient que des convulsions, il n'est pas toujours besoin de cette matiere spasmodique, parce qu'elles peuvent en effet être causées par toutes les choses que rapporte l'Auteur des Réflexions; mais qu'il y a bien loin de ces convulsions generales à l'Epilepsie. Car pour faire l'Epilepsie il est nécessaire que les esprits animaux soient dispersés dans leur propre source, & de là poussez tumultuairement dans les membres, que le malade soit sans connoissance & sans sentiment, au lieu que dans les convulsions ordinaires cela n'est pas toujours nécessaire. De maniere que tout ce qui peut piquer les membranes du cerveau ou les nerfs qui en dépendent, peut en déreglant le cours des esprits, porter du déreglement dans le mouvement des muscles, mais ne peut pas pour cela produi-

re l'Epilepsie, du moins la periodique, qui est la veritable & celle dont la cause est recherchée avec tant d'efforts d'esprit de tous les Medecins.

A l'égard du reproche qui m'est fait d'avoir composé une matiere spasmodique à plaisir, je supplie icy serieusement l'Auteur des Réflexions, de m'en enseigner quelqu'autre qui puisse s'accommoder plus juste à tous les phenomenes de l'Epilepsie, aux principes constitutans du sang, & à la droite raison; avec protestation que si elle s'ajuste mieux à toutes ces choses que la mienne, je suivrai avec joye son sentiment, & j'ajouterais à l'estime tres-particuliere que j'ay déjà pour luy, par la connoissance que j'ay de son merite & de sa capacité, une parfaite reconnoissance pour m'avoir enseigné une chose qu'on ne doit pas moins estimer que la cause du débordement du Nil.



REPLIQUE A LA DEFENSE
du nouveau Systeme.

P Uisque vous souhaitez, Monsieur, que je replique à la Défense que vous m'avez communiquée, je tâcherai de m'en acquiter le plus brièvement qu'il me sera possible.

Il me semble que le hoquet prouve manifestement que quelques parties de nôtre corps peuvent dans les urgentes necessitez s'agiter d'elles-mêmes sans le secours des esprits animaux. Cela étant, je ne voy pas pourquoy la Nature si sage & si prevoyante, n'auroit pas accordé au cerveau & à ses branches nerveuses, cette même vertu de s'élançer contre les insultes des causes étrangères, comme en effet l'éternuement n'est rien autre chose qu'un ébranlement du cerveau analogue aux secousses de l'estomach dans le hoquet. Il est bien vray qu'un membre paralytique est incapable de cette agitation, mais ce n'est pas proprement faute d'esprits animaux, c'est plutôt qu'étant perclus de sentiment il ne peut plus être irrité, & que ses fibres étant amollis, ou, comme parle Hypocrate, ses chairs étant ef-

feminées, il est hors d'état de faire aucun effort, de même qu'un estomach lienterique & entierement relâché est incapable de concussions singultueuses.

J'avouë que les actions malades dépendent des mêmes facultez que les saines, & si c'est avec une bonne jambe qu'une personne marche bien, que c'est aussi avec une mauvaise jambe qu'elle marche mal, mais de ce raisonnement on n'en sauroit inferer autre chose sinon que les mouvemens reglez d'un homme sain d'esprit, procedent d'un même principe que les mouvemens déreglez d'un phrenetique, parce que l'un & l'autre de ces deux mouvemens sont volontaires & animaux, & ne different pas en espece; ainsi un même estomach digere tantôt bien & tantôt mal. Or il s'agit dans la convulsion d'un mouvement expulsif, lequel est involontaire & purement naturel, & d'un autre genre que le mouvement arbitraire & naturel, encore que ces deux sortes de mouvemens se rencontrent dans les mêmes parties.

L'Auteur de la Défense s'efforce de prouver que les esprits animaux laissent après eux de la suye dans les nerfs, par l'exemple des taches du Soleil composé d'une matiere incom-

parablement plus déliée & plus rapide , laquelle en perdant son mouvement devient matiere grossiere. Cette raison venuë d'un Pays si éloigné & si inconnu est assez étrange ; car la doctrine Cartesienne concernant le corps du Soleil & l'encroûtement de sa matiere subtile, est assurément une des plus temeraires imaginations qui fût jamais : aussi les Naturalistes libres & qui ne sont point enrôlez ny par complaisance , ny par raisons politiques dans le parti Cartesien s'en sont-ils présentement détrompez , pour suivre là-dessus les conjectures judicieuses de l'incomparable Monsieur Gassendi. Pour mon particulier on ne permettra de mettre cette décision si absolue touchant le Soleil & ses taches , au rang de l'opinion d'un Auteur anonyme , lequel écrivant depuis peu de l'influence des Astres par les Principes de Monsieur Descartes , assure positivement que les pleuresies, les dysenteries, les petites veroles, & les rougeoles assez ordinaires dans les jours caniculaires, proviennent d'une certaine matiere Astrale, que la Canicule lance dans nos corps en ligne tangeante.

Il est beaucoup plus probable que les esprits animaux s'engendrent dans le cerveau

par une nouvelle mixtion du sang arteriel qui y aborde, que non pas qu'ils s'y separent seulement du sang arteriel par la filtration. Car selon ce dernier sentiment, il seroit difficile d'expliquer pourquoy cet esprit prend la route des nerfs, au lieu de s'en retourner au cœur en continuant la circulation commencée & de laquelle il ne paroît pas qu'il soit détourné par aucun obstacle, puisqu'aussi bien le sang venal qui s'en reva du cerveau au cœur est animé de beaucoup d'esprits. Ajoûtez à cela que l'esprit animal se separeroit aussi bien du sang arteriel en passant au travers des porosités des chairs par la circulation, qu'en étant filtrée par la substance spongieuse du cerveau, ce qui seroit absurde à imaginer. On tâchera sans doute à sauver cette difficulté par les différentes figures des pores des chairs & du cerveau, c'est à dire qu'on devinera hardiment une chose incertaine, pour défendre une opinion des plus douteuses & de laquelle on se peut aisément passer.

J'avois objecté que la matiere nitrosulphurée venant à prendre feu dans les accès Epileptiques, elle devoit en même temps enflâmer & faire envoler avec elle tous les esprits

animaux, comme étant de leur nature très-inflâmables. On répond deux choses à cette objection; Premièrement que dans les mélancholiques brûlez, l'esprit animal est plus salin que souphreux, & même que dans les scorbutiques il devient acide & résiste par consequent à l'inflâmabilité. Secondement qu'il ne faut pas concevoir cette inflammation de la matiere nitrosulphurée comme un véritable feu de cuisine, & qui fasse précisément les mêmes effets. La première réponse est insoutenable, car si l'esprit animal devenoit acide, il piqueroit incessamment les nerfs, l'acidité étant leur plus capitale ennemie, en sorte que dans les scorbut il s'éleveroit, s'il faut ainsi dire, des tempêtes perpetuelles de convulsions. Que si les esprits animaux ne sont pas acides, mais seulement plus nitreux que souphreux, tant s'en faut que ce nitre mêlé avec le souphre en diminue l'inflâmabilité, qu'au contraire elle la favorise comme il se voit dans la poudre à canon.

La seconde réponse ne s'ajuste pas trop bien avec les principes Cartesiens, qui supposent que le feu n'est autre chose qu'une matiere tres-agitée; mais qu'importe que cette matiere nitrosulphurée soit un véritable éclair

clair ou non, tant y a qu'il est inconcevable que le même mouvement ne soit pas communiqué aux esprits animaux avec lesquels cette matiere est mêlée, & qu'ils n'en soient point emportez & dissipés.

L'exemple de la transparence du cristal renverse l'opinion de l'Auteur, bien loin de l'appuyer ; car si des corpuscules terrestres & opaques bouchoient quelques-uns des pores du cristal, comme on veut qu'ils bouchent quelques-uns des pores des nerfs, il est indubitable que la transparence du cristal en seroit diminuée. Et par la même raison il s'ensuit que pour peu que les nerfs soient bouchés par une semblable matiere, il y passe aussi moins d'esprits, & qu'ainsi le sentiment des lieux où s'insèrent ces nerfs-là, doit être nécessairement affoibli durant le temps de l'intermission des paroxysmes, néanmoins cela n'arrive pas, car la stupeur de la partie d'où s'élève quelquefois la vapeur Epileptique, survient tout d'un coup & au moment seulement que l'accès va commencer.

L'Auteur dit que cette matiere terrestre qui opile quelques pores des nerfs, au lieu d'être entraînée par le cours des esprits, retourne plutôt vers le cerveau, comme la pous-

fiere poussée par le vent, se réfléchit contre le vent même à la rencontre d'un corps solide : Mais où est je vous prie le corps solide dans les nerfs qui fasse rebrousser ces corpuscules terrestres emportez par le torrent des esprits ? Et s'il s'en trouvoit quelqu'un, les esprits eux-mêmes rejalliroient-ils pas aussi bien que les corpuscules terrestres ? Il ne sert de rien d'alleguer que les nerfs vont toujours en se rétrécissant, car il ne laisse pas d'y rester assez de passage tant pour les esprits, que pour une matiere aussi subtile que celle qui compose le corps du Soleil, joint que les nerfs ne s'étrécissent qu'en se divisant en plusieurs rameaux, & qu'ainsi à tout prendre les chemins demeurent à peu près égaux.

Je n'ay jamais nié que les enfans n'ayent quelquefois un sang piquant & aduste, & l'Auteur prouve fort bien cette verité par les érempelles dont ils ne sont pas exempts ; mais pour les scorbut, je ne say si les enfans en sont malades autrement que par contagion.

A l'égard des gangrenes & des mortifications, ce sont plutôt des productions de la pourriture que de l'adustion. Il est vray aussi que les convulsions sympathiques sont assez frequentes aux enfans par le moyen d'une va-

peur acre portée au cerveau, soit des intestins remplis de vers, soit de l'estomach dans lequel le lait se gâte & se change en une espece de vers gris. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit, la question est de l'Epilepsie idiopathique fort familiere aux enfans, laquelle ne peut proceder d'un sang brûlé puisqu'il est tres-rare dans l'enfance, mais provient visiblement d'une trop grande humidité de cerveau, que l'âge consume enfin petit à petit; c'est pourquoy les enfans qui ont la tête grosse sont les plus sujets aux convulsions, & l'on a de coutume de leur appliquer un cautere à la nuque du col pour guerir ou pour prevenir ce mal.

Quelques Modernes après avoir éteint le pretendu feu élémentaire logé par les Peripateticiens sous le globe de la Lune, comme l'esprit humain passe la plûpart du temps d'une extremité à l'autre, il leur a plû d'allumer un pareil feu dans le centre de la Terre, & ils se sont imaginez que les montagnes qui vomissent des flâmes, servent de soupiraux à ce feu chimerique. Mais je n'avois jamais ouy dire qu'il y eût naturellement dans les entrailles des enfans, un feu central & de reverbere qui leur calcine le sang, & que ce feu

soit causé par un défaut de transpiration. Car tout au rebours la chaleur des enfans est si douce, que tant qu'ils ne vivent que de lait elle est impuissante à former des vers dans les intestins, quelque crudité qu'il y ait d'ailleurs, & leur transpiration est si copieuse, que tous les Medecins tombent d'accord, qu'à la verité leurs forces naturelles sont grandes comme étant proches de la source de la vie, *sed cum infirmitatis metu*, ainsi que s'en explique Galien, à cause qu'ils ont les pores de la peau fort ouverts & la transpiration extremement abondante. J'ay aussi de la peine à comprendre comment dans l'âge de puberté la semence qui commence à rayoner des testicules dans tout le reste du corps, peut communiquer au sang un ferment qui le tempere, puisqu'au contraire le propre du ferment est de mettre les humeurs en mouvement & par conséquent de les échauffer.

Les Incubes se terminent quelquefois en Epilepsies & en sont les precursseurs. En ce sens l'Auteur a eu raison de parler d'Incubes Epileptiques; mais s'il a entendu des Incubes mêlez d'Epilepsie, je pose en fait que cette implication est impossible: La raison est que l'Epilepsie cause une ruine entiere de l'ima-

gination, laquelle n'est pas abolie dans l'Incube, mais seulement dépravée par la fausse perception d'un poids, & souvent d'un Geant ou d'un Demon qui semble opprimer la poitrine.

Je n'ay jamais pretendu que le sommeil fût une amission entiere, mais seulement une considerable remission de la faculté animale, puisque les objets sensibles s'ils sont excessifs, ne laissent pas alors de se faire sentir, quoy qu'obscurément, & que les dormans remuent leurs membres de côté & d'autre, mais sur tout parce que la respiration n'est point interrompue par le sommeil, j'ay seulement affirmé que les parties nourricieres ne recevoient point davantage d'esprits animaux pendant le sommeil que pendant les veilles, & qu'au fonds elles n'en avoient pas besoin d'autant qu'ils ne servent de rien aux coctions, & c'est un pur paradoxe de croire que l'expulsion des alimens dissous dans l'estomach, & le mouvement peristaltique des intestins dépendent des esprits animaux, puisque tout mouvement animal doit être volontaire & s'exercer par le ministère des muscles, & que les susdits mouvemens de l'estomach & des intestins n'ont ny l'une ny l'autre de ces deux

conditions. Mais quand le mouvement peristaltique des intestins se feroit par l'intervention des esprits animaux, si la Nature qui ne fait rien en vain envoie pendant le sommeil une plus grande quantité de ces esprits aux intestins que durant les veilles, il faut que ce soit à dessein d'augmenter leur mouvement. Or ny la raison, ny l'expérience ne nous montre pas que le mouvement peristaltique des intestins soit plus fort dans ceux qui dorment, que dans ceux qui veillent, & partant les intestins ne reçoivent pas durant le sommeil une plus grande abondance d'esprits. Je dis de plus que l'augmentation du mouvement peristaltique seroit plus nécessaire durant les veilles, parce que c'est le temps auquel le ventre se décharge de ses excréments, au lieu que le sommeil arrête toutes les évacuations à la réserve de la sueur.

J'avois écrit que la fracture du talon, une piqueure presque imperceptible des tendons ou des nerfs, & que la moindre goutte soit de sanie, soit de serosité extrêmement mordicante qui blesse l'origine des nerfs, pouvoient sans la prétendue matiere spasmodique causer des convulsions. L'Auteur répond que ces sortes de convulsions-là ne sont pas Epileptiques; &

moy je soutiens qu'elles le sont veritablement pourvû qu'elles soient generales & avec perte de la connoissance, comme il arrive tres-souvent dans les cas susdits. Et il ne sert à rien d'objecter que ces convulsions-là ne sont pas periodiques, car elles le sont quelquefois, & même il n'est pas de l'essence de l'Epilepsie d'être periodique, puisque souvent l'Epilepsie n'attaque un homme qu'une seule fois en toute sa vie, & que Cesar n'en a été travaillé que deux fois, & fort loin à loin; Personne aussi n'ignore que plusieurs venins, & entr'autres celui de la vipere, n'excitent des convulsions Epileptiques qui n'ont point de circuits à l'avenir.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'on ne puisse répondre de façon ou d'autre à tout ce discours; Car à quoy l'homme ne répond-il pas lorsqu'il est entêté de ses fantaisies? Pour moy j'agis avec une entiere liberté Philosophique, sans aucune prevention ny pour les Anciens, ny pour les Modernes. Je soumets non seulement le tout à vôtre censure, mais même à celle de l'Auteur, que je reconnois de plus en plus pour un homme d'érudition & de bon sens.

T R A I T E

D E L A G E N E R A T I O N

D U L A I C T.

GAlien veut que les Medecins ayent pour la verité, *une manie amoureuse qui aille jusqu'à l'enthousiasme* ; Suivant cette regle nous traiterons brièvement de la matiere du laiët, & nous examinerons sans prevention si c'est le sang, comme l'enseignent les Anciens, ou bien si c'est le chyle, selon le sentiment de quelques Modernes.

Le sang menstrual coulant lentement, & non pas en ruisselant comme il fait dans les saignées, & étant bû pour la plus grande partie par les linges dont les femmes s'envelopent durant le temps de leur flux, il est impossible de le recevoir dans un vaisseau pour juger de son abondance.

Liv. 1.
des ma-
ladies
des
femmes

Hypocrate neanmoins estime que les purgations des femmes, pendant deux ou trois jours qu'elles ont accoutumé de paroître, vont à deux *cotyles Attiques*, c'est à dire à dix-huit

huit onces comme les uns l'interpretent, ou à vingt-quatre onces, & même jusqu'à trente-deux onces selon que d'autres l'expliquent, car on n'est pas d'accord sur les poids non plus que sur les mesures des Anciens.

Ce que dit Hipocrate doit être entendu des femmes de son Pays, car d'ailleurs la quantité des menstres varie, non seulement selon les diverses constitutions des femmes & selon leurs différentes manieres de vivre, mais aussi selon les regions où elles habitent. Ainsi le même Hipocrate observe qu'aux lieux où les eaux sont dures & cruës, les femmes ont moins de fleurs & moins de lait. Dans notre Climat, qui est temperé & moins chaud que celui de la Grece, & où par conséquent la perspiration des corps n'est pas si copieuse, le flux des femmes, & sur tout de nos Parisiennes, qui sont sedentaires & qui mangent beaucoup, est plus abondant & de plus longue durée que celui des femmes Greques; de maniere que la quantité de lait que rendent nos nourrices répond à peu près à celle du sang qu'elles vuidoient periodiquement chaque mois.

Liv. des
airs, des
lieux, &
des eaux.

Cette proportion des ordinaires & du lait des femmes ainsi établie, je ne voy pas qu'il

K

y ait lieu de rejeter l'opinion des Anciens touchant la matiere du lait, lesquels assurent unanimement que c'est le sang porté aux mammelles, où il est cuit & blanchi; que s'il se trouve quelques nourrices qui aient leurs mois, il est certain que cela arrive rarement, & qu'il faut que ces nourrices-là soient extraordinairement sanguines, ou du moins que leur enfant ne soit pas suffisamment nourri.

On objecte premierement que le sang étant plus chaud que le lait, il n'est pas croyable qu'il puisse être changé en lait par la foible chaleur des mammelles. Je répond, que la seule chaleur ne contribue pas à ce changement, mais qu'il se fait principalement par une vertu singuliere des mammelles, comme le chyle dans l'estomach & la semence dans les testicules. Je dis de plus, que le cœur qui est proche des mammelles leur envoie de sa chaleur, de même que dans la chyfication le foye & les autres viscères voisins font part de la leur au ventricule, lequel de foy est une partie froide, spermatique & membraneuse. Joint qu'il y a des coctions où la matiere perd de sa chaleur par la dissipation de quelques particules chaudes qu'elle

contenoit, bien loin d'y aquerir une nouvelle chaleur. Ainsi dans la troisieme coction le sang se convertit en la substance des os, des cartilages & des autres parties solides, qui sont sans comparaison moins chaudes que le sang dont elles sont nourries. Au déclin des fièvres chaudes la bile cuite par la chaleur naturelle du febricitant, n'est pas si ardente qu'elle étoit dans l'accroissement & dans la vigueur de la fièvre: La matiere du phlegmon s'attiedit aussi-tôt que par la coction elle est changée en pus. Et les fruits verds quittent leur amertume & par consequent leur chaleur, à mesure qu'ils s'adoucissent par la maturité.

Secondement on objecte que pour faire cette coction de sang en laiët, il seroit necessaire d'une cavité manifeste dans les mammelles, comme elle est requise dans l'estomach pour la chyification. Je répons, que de même qu'entre les receptacles des excremens il s'en trouve qui ont des cavitez manifestes, savoir la vessie du fiel & celle de l'urine, & d'autres qui n'en ont pas, par exemple, le pancreas composé d'une substance spongieuse qui luy tient lieu de cavité, lequel par un canal lymphatique, découvert depuis peu par Wir-

fungus, se décharge dans le duodenum des ferofitez dont il a été imbibé. Aussi des deux viscères employez par la Nature aux deux premières coctions, l'estomach a une cavité confiderable, & le foye en est privé d'autant que les venules innombrables dont celuy-cy est parfémé, luy fervent de capacité sensible. Car je suppose icy, contre certains innovateurs, qu'il n'est pas imaginable que le foye de la grandeur & de la structure dont il est, ne fasse que l'office d'un crible pour sequestrer par la filtration quelques gouttes de bile, mais qu'au contraire, nonobstant les veines lactées & le canal thoracique nouvellement découverts par Affellius & par Pequet, il ne laisse pas de recevoir par les veines mesaraïques une grande quantité de chyle pour le convertir en sang. Et il est évident que la circulation trouvée par Fra-Paolo, & démontrée par Harvæus, confirme cette verité; car les veines du mesentère, selon ce système, ne portant rien aux intestins, mais rapportant le sang des intestins dans le foye, on n'est plus obligé de recourir à ces deux mouvemens opposez & si difficiles à comprendre de deux liqueurs dans un même vaisseau, savoir du sang vers les intestins, & du chyle

vers le foye en même temps. Or pour appliquer cecy au sujet dont est question, je soutiens que la nature fongeuse des glandes mamillaires suffit pour la reception & pour la retention du sang, jusqu'à ce qu'il soit converti en lait, sans qu'il soit besoin pour cela d'aucune cavité sensible, non plus que dans les testicules des animaux pour l'élaboration de la semence.

En troisième lieu on dit, que toute coction est necessairement suivie d'un residu d'excremens, dont il ne paroît nulle trace après que la generation du lait est achevée. J'avoue que cette hypothese est veritable à l'égard de la mutation des alimens en chyle, & du chyle en sang: Mais je maintiens aussi que le sang transporté aux mammelles pour leur fournir la matiere du lait, étant tres-pur, il s'y engendre si peu d'excremens & si deliez, qu'ils sont facilement dissipez par l'insensible transpiration. Or ce changement du sang en lait sans congestion d'excremens, a ce privilege-là de commun avec la troisième coction dont les superfluitez ne tombent pareillement que peu ou point sous les sens. De plus, puisque selon les principes de la circulation les seules arteres portent le sang

aux mammelles, & que les veines le rapportent, pourquoy celles-cy avec le reflux du sang ne pourront-elles pas entraîner les excremens des mammelles, si tant est qu'il y en reste après la confection du lait?

Mais, ajoûte-t'on, d'où vient que le lait des nourrices, s'il est produit d'un sang si pur, engendre toutefois des excremens dans le corps des enfans lorsqu'il y est changé en chyle, & puis en sang pour leur nourriture? La réponse à cette difficulté est aisée. Le lait, quoy que produit dans les mammelles d'un sang tres-pur, y acquiert cependant par la coction & par un nouvel arrangement des principes qui le forment, plusieurs particules heterogenes, lesquelles en doivent être separées lorsque la chylose & l'hæmatose s'en fait puis après dans l'estomach & dans le foye des enfans. Cela ne peut être contesté si l'on considere que les enfans dans le ventre de leur mere accumulent de la bile, encore que le sang qui les y nourrit soit *tres-doux*, comme l'enseigne Hipocrate. Nous pouvons aussi retorquer cet argument contre ceux même qui le proposent; Car le chyle qu'ils assurent si hautement aller aux mammelles, est auparavant épuré des excremens grossiers du

Γλυκύπιν-
ξις.

ventre, & cependant il ne laisse pas de s'amasser dans les intestins des petits enfans qui vivent purement de laiët, des matieres appelées communement fœcales.

En dernier lieu ils objectent, que si les femelles des animaux après avoir donné leur laiët ne prennent de nouvelle nourriture, elles n'en donnent plus, quoy qu'elles ayent beaucoup de sang. Cette difficulté se résout par la même raison pourquoy les corps plethoriques ne sont point exempts de la faim, & pourquoy ceux qui sont morts faute de manger ne laissent pas d'avoir encore du sang de reste dans les vaisseaux: Je réponds donc que la masse entière du sang n'est pas capable de nourrir, & qu'aussi-tôt que les diverses particules d'iceluy convenables à la nutrition de chacune des parties du corps sont consumées, il se rencontre tout ensemble & de l'inanition & de la repletion; de l'inanition, par le défaut des portions du sang propre pour nourrir; & de la repletion, à cause du sang superflu, lequel est inhabile à la nutrition; en sorte qu'il est de toute nécessité pour la conservation de la vie, de renouveler le sang par l'usage continuel des alimens. Disons la même chose du laiët; il ne se crée,

fois quelque peu de l'odeur & de la saveur des alimens, & des remedes pris par la bouche, ce qui ne seroit pas concevable s'ils recevoient trois insignes mutations de suite, savoir en chyle, en sang, & en laiët. Je réponds qu'il se rencontre des alimens & des remedes dont les qualitez sont assez tenaces pour y être conservées, quoy que tres-affoiblies, durant quelque espace de temps, non-obstant les diverses alterations qui leur surviennent; les diuretiques ne vont-ils pas aux reins, les mouches cantharides à la vessie, les cardiaques au cœur, les cephaliques au cerveau, & ainsi des autres remedes? Ne fait-on pas qu'en Espagne, & même en nôtre Languedoc, la chair des moutons sent le serpolet, le thim & les autres herbes fines qui leur servent de nourriture.

Finalement ils pretendent qu'il ne seroit pas possible que les mammelles des nourrices pussent se remplir de laiët peu après avoir mangé, s'il étoit necessaire que les alimens se changeassent en chyle, le chyle en sang, & le sang en laiët, à cause du long-temps qu'il faudroit pour faire toutes ces mutations successives; & de là ils concluent que le chyle est porté droit aux mamelles pour y être

L

la matiere prochainé du laiët. Mais ils ne prennent pas garde que leur opinion est détruite par ce même raisonnement, puisqu'il faut au moins quatre heures à l'estomach pour fabriquer le chyle. Il est donc beaucoup plus apparent que le ventricule rempli d'alimens comprime les vaisseaux voisins, & que par ce moyen le sang regorge plus abondamment vers les mammelles; de même que le laiët vient aux femmes environ le milieu de leur grossesse, par la pesanteur de l'enfant qui pressant les vaisseaux fait monter le sang en haut.

Je ne puis omettre une raison en faveur des Anciens, qui me semble convainquante. Les femmes ont du laiët, & même assez copieusement, trois ou quatre jours après leurs couches. Ce laiët ne peut pas provenir du chyle, qui bien loin d'abonder manque plutôt aux nouvelles accouchées, à cause de leur diete non moins severe que si elles avoient une fièvre continuë; il faut donc absolument que ce laiët soit engendré de la partie la plus pure du sang retenu tout le temps de la grossesse, pendant que l'autre partie impure & corrompue de ce même sang, se perd par les purgations puerperiales. C'est pourquoy

aussi ce sang destiné à la generation du lait, étant transporté aux mammelles, & mis en mouvement, ne manque presque jamais d'allumer une fièvre synoque simple & non pourrie, nommée vulgairement *fièvre de lait*. Que si les femmes ne veulent pas allaiter leur enfant, alors elles se couvrent exactement le sein, & ne luy donnent aucun air, afin d'empêcher l'écoulement du lait par les mammelles, & de luy faire reprendre, comme par une repercuſſion, le chemin qu'avoit auparavant tenu le sang dont il a été produit, & ainsi renvoyer le lait à la matrice pour être évacué par les parties naturelles, comme l'expérience nous l'apprend tous les jours. Or ſelon la doctrine des Modernes il faudroit que ce lait, qu'ils obſtinent n'être que du chyle, ne trouvant pas ſon iſſuë par les mammelles, au lieu de rebrouſſer vers la matrice, prit ſon cours vers le cœur en circulant par les veines, afin d'y être ſanguifié de la même maniere que l'autre partie du chyle, laquelle ſans toucher aux mammelles aborde des inteſtins au cœur par les routes nouvellement découvertes, & y reçoit la forme du ſang.

Enfin ce qui embarrasſe merveilleuſement

L ij

Messieurs les Novateurs , c'est de voir que l'abondance & la plenitude sanguine des vaisseaux des mammelles ne sont pas les moindres marques de la bonté d'une nourrice , au lieu qu'il ne s'apperçoit aucun conduit chylifere qui aille aux mammelles.

Un Medecin d'érudition & d'esprit pour sortir d'affaire s'est avisé d'un expedient. Il conjecture que le chyle entré dans le cœur lors de la diastole, n'y sejourne qu'un moment, mais qu'il en sort à la systole suivante , avant qu'il ait le loisir d'y être changé en sang; de maniere que le chyle reçu à chaque pulsation , & goutte à goutte dans le tronc de l'aorte , est à l'instant porté aux mammelles par les rameaux particuliers des arteres qui y aboutissent ; & que par le moyen de la transcolation au travers des pores des glandes mamillaires , il y est séparé du sang arteriel qui avoit été son vehicule , & y prend le nom de lait.

Il se pourroit faire plusieurs réflexions sur ce paradoxe , mais je me contenterai de remarquer que le chyle mêlé avec le sang, & transmis avec luy petit à petit dans la grande artere par la contraction du ventricule gauche du cœur , comme on le presuppose , doit de toute necessité suivre le cours du sang arteriel , & partant

être distribué indifferemment à toutes les parties du corps arrosées par les arteres, en sorte qu'à peine la cinquantième portion du chyle iroit aux mammelles, & par conséquent ne seroit pas capable de fournir à la quantité de lait que rendent journellement nos nourrices. Car on ne peut raisonnablement affirmer que le chyle de luy-même, & par une inclination naturelle se détermine à aller aux mammelles plutôt qu'ailleurs, ou qu'il y soit violemment attiré contre le mouvement rapide que le cœur par sa systole luy imprime, aussi bien qu'au sang arteriel, en les poussant tous deux également, & pêle-mêle, dans l'aorte & ensuite par les branches des arteres dans toutes les parties du corps.

De là nous inferons que la pensée de cet Auteur est plus ingenieuse que probable, aussi ne la debite-t'il qu'avec beaucoup de modestie & de retenue, comme c'est la coutume des plus sinceres & des plus éclairez Philosophes.

QUELQUES
REMARQUES

SUR UN LIVRET INTITULÉ.

ESSAIS ANATOMIQUES, PAR
N... Docteur en Medecine.

J'ay parcouru, Monsieur, le petit Livre anonyme que vous m'avez communiqué, voicy ce que j'en pense, sauf à vous à me redresser.

L'Auteur est un Anatomiste adroit & exact, mais il faut avoüer que sa creance touchant l'Acide & l'Alkali, quoy qu'à present fort commune parmi les Medecins, *minorum gentium*, est bouruë, destituée de solidité & formellement opposée non seulement à la theorie, mais aussi à la pratique de la veritable Medecine. C'est domnage que cet Auteur, qui d'ailleurs ne manque pas d'esprit, se soit embarqué mal à propos dans une si pitoyable secte.

Pour dire en détail mon avis de quelques

1^o.

Il me semble qu'il devoit expliquer d'a-
bord la nature de cette matiere *Ætherée*,
dont les particules se joignant ensemble for-
ment les cinq genres de molecules qu'il pose
pour seconds élemens des corps mixtes, sa-
voir *les Acides, les Alkalis, les Souphres, les*
Phlegmes, & la Terre.

Discours
1. sect. 1.

Il devoit, dis-je, déclarer nettement si
par cette matiere *Ætherée*, il entendoit les
atomes de Democrite, ou les trois principes
de Descartes vers lesquels il paroît pencher,
ou du moins sa matiere subtile dépositaire du
mouvement, qu'il établit comme son pre-
mier Element; ou bien s'il a en tête quel-
que nouveau système, car nous vivons dans
un Siecle auquel la plupart des Naturalistes
ambitionnent à tors ou à travers la qualité
d'Heretiarques.

2^o.

Il assure que *plus un corps est dur & moins il*
a de pores, ou que plus un corps est dur & plus
ses pores sont petits. Cependant le liege &
la pierre ponce qui sont durs, ont des pores
& plus nombreux & plus grands que l'eau
qui est liquide. En effet la dureté des corps

1b. sect. 2.

ne dépend nullement de leurs pores , mais de la liaison étroite des principes dont leurs parties integrantes , comme on parle dans les Ecoles , sont composées , quel que soit l'état de leurs pores , grands ou petits , en plus grande ou moindre quantité.

3°.

Ib. sect. 3 Il écrit que les Alkali se peuvent convertir en verre par la force du feu , par où il paroît ignorer la nature de la vitrification , étant constant que le verre n'est rien autre chose qu'une terre pure & simple , qui de friable & opaque qu'elle étoit , devient dure & transparente par la fusion qui s'en fait moyennant une double chaleur , l'une actuelle d'un feu tres-vehement , & l'autre potentielle d'un sel fixe & caustique , lequel ne séjourne pourtant pas dans la terre vitrifiée , mais qui en est séparée après la vitrification achevée , & qui alors prend le nom de *Sel de verre* , les Chimistes disent que la vitrification est la dernière operation de la *Nature*.

4°.

Ib. sect. 9 En bonne Chymie il n'y a point de terre volatile , comme le pretend l'Auteur , toute terre est naturellement tres-fixe , & si elle s'élève

s'éleve quelquefois par la violence de la chaleur, ce n'est que par accident, lorsqu'il luy arrive d'être volatilisée par la mixtion d'autres corps volatils qui sont en plus grand nombre qu'elle, & dont elle est forcée de suivre le mouvement. Mais il est certain qu'une terre homogene & exempte de tous autres corpuscules, à laquelle les Chimistes donnent le nom de terre damnée, ne peut jamais être portée en haut, non pas même par un feu de reverbere.

5.

Il suppose que le ventre des muscles n'est Disc. 5. construit que de fibres tendineux, de veines, d'arteres, & de nerfs. Ne compte-t'il pour rien la substance des chairs vulgairement dites musculieuses, qui remplissent les interstices de ces fibres, de ces veines, de ces arteres, & de ces nerfs? de même que la chair perenchymateuse du foye occupe les intervalles des petits vaisseaux innombrables qui s'entrelassent dans ce viscere.

6.

Il veut que les muscles ne soient Ibid. rouges que par la rougeur du sang enfermé dans les veines & dans les arteres, de même qu'un verre semble rouge par le vin qu'il contient.

M

Neanmoins il est manifeste que les veines pleines de sang paroissent noirâtres, & non pas rouges, & que pour les arteres elles ne sont point du tout diaphanes. Mais accordons à l'Auteur ce qu'il demande, les venu- les & les arterioles ne se touchant pas im- mediatement dans le ventre des muscles, mais y ayant, par son propre aveu, des fibres tendineux & des nerfs interposez, il est évi- dent que plusieurs parties du ventre des mu- cles ne devroient pas être rouges.

7.

Disc. 7.

L'Auteur affirme qu'une portion confide- rable de la lymphe provient des nerfs, d'au- tant que les esprits animaux qui y passent, sont, à ce qu'il dit, composez de souphre volatil & de phlegme, ce qu'il tâche de prou- ver parce qu'en coupant transversalement un nerf, il en découle de l'eau. Mais si cette experience est veritable, il faut de toute ne- cessité que cela arrive par voye de fluxion, qu'excite la section douloureuse du nerf. Car les esprits animaux étant la quintessence du sang, & étant élevez par la Nature au plus haut degré de ténuité & d'activité, il n'est pas imaginable que le phlegme, non plus que la terre, qui sont des Elemens grossiers &

passifs, entre en façon quelconque dans leur composition. C'est pourquoy les plus excellens Chymistes, comme Quercetan, les comparent à de l'esprit de vin tellement épuré & déphlegmé par des rectifications plusieurs fois réitérées, qu'en le versant de haut en bas, il s'exhale en chemin sans que la moindre goutte en tombe par terre.

8.

N'est-ce pas se moquer ouvertement des ^{Ibid.} Lecteurs, que d'entreprendre de leur persuader que la lymphe, & non pas le sang, soit la matiere de la nutrition des parties, & par là réduire la condition des animaux à celle des plantes, auxquelles l'eau sert d'aliment.

9.

Ce que l'Auteur dit icy des effets qui arrivent dans les intestins par le mélange de la bile sortant du meat-cholidoque, du suc pancréatique déposé par le canal lymphatique de *Virfungus*, & du chyle envoyé de l'estomach, n'est pas moins imaginaire que l'opinion de *Triumviratu humorum Sylvius*, Professeur en Medecine à Leyden. Du vivant de ce fantasque Innovateur plusieurs Philiatres, & principalement ceux du Nord, s'en retournoient

Disc. 13.

M ij

de Hollande chez eux imbus de sa doctrine chimérique, & inintelligible tant au Docteur qu'aux Disciples, qui ne laissoient pourtant pas d'être ravis de se voir metamorphosez en Medecins du premier ordre dans l'espace de peu de mois. Graces au Ciel, ce galimatias Sylvien a été enterré avec son Auteur, & il y a lieu d'esperer que l'heresie Alkaliene aura quelque jour le même sort. Cependant sans négliger les belles découvertes modernes, tenons-nous à l'orthodoxie, *nec circum feramur omni ventô Doctrinæ.*



LETTRE A MADAME LA
Marechale de Schomberg.

ON ne peut être plus pénétré que je le suis des bontez extrêmes dont vous m'honorez: Je n'ay pas la temerité en ce rencontre, non plus qu'en matiere de Religion, de m'imaginer que ce soit l'effet de mon merite, mais plutôt celuy de vôtre pure grace, que je souhaiterois passionnement pouvoir rendre efficace. Mais en vérité, Madame, il y a des raisons d'importance touchant mes affaires domestiques, qui ne me permettent pas d'accepter l'avantage que vous me faites l'honneur de me proposer, & il ne plaît pas à la Providence que les choses soient de long-temps disposées d'une autre maniere. Cependant, Madame, je puis vous protester tres-fincèrement qu'il n'y a ny éloignement de demeure, ny attache de famille, & si j'ose me servir de termes consacrez, ny Ange, ny Principauté, ny Puissance, &c. capable dans toutes les occasions de retarder un moment le service que j'ay voüé à Monseign^r le Marechal & à vous, & qu'un tel sentiment sera le dernier mourant en mon cœur. Je suis avec un profond respect.

M iij

L E T T R E

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL
de Schomberg.

P uisque'il vous a plû de confirmer les offres obligantes que je reçois presentement de Madame, il est juste, Monseigneur, que je vous en rende mes tres-humbles actions de graces; il faudroit que je fusse le plus ingrat de tous les hommes si tant d'honnêtetez n'en gravoient dans mon cœur une reconnoissance éternelle. Sur ce que vous m'ordonnez de ne pas encore m'engager pour un logement, je vous diray, Monseigneur, qu'il y a environ trois semaines que j'en signay le Bail à M. des Marchais, rue de Clery mon ancien quartier. Mais que je sois près, ou loin de vous, Monseigneur, c'est la même chose à l'égard de mon zele pour vôtre service, & j'ose me flatter que vous me croirez toujours.

L E T T R E

*DE MADAME LA MARECHALE**de Schomberg à Monsieur Menjot, du 17.
Juillet 1686. écrite de Lisbonne.*

JE suis assurée que vous sentez de la joye de nous savoir heureusement arrivez ; pour que j'en eusse une entiere il faudroit que vous y fussiez , & ce souhait est fort interessé. Si on étoit bien malade icy il n'y a aucun secours à y chercher , les Medecins réduisent toute leur science dans la saignée ; ce n'est pas un remede de grand usage pour Monsieur de Schomberg & pour moy. Priez Dieu , mon pauvre Monsieur , pour luy & pour moy , & de bon cœur nous prions Dieu pour vous. Nous avons reçu vos Lettres avec joye , & il faut esperer comme vous dites , que nous aurons encore celle de nous revoir, quoy qu'il n'y ait guere d'apparence , car on ne vient point en Portugal pour en partir si-tôt : C'est un méchant hôte pour des Protestans. L'Inquisition a un peu feuilleté nos Livres , & retenu une Bible qui étoit

cottée de la main de Monsieur Daillé. L'air est excellent icy ; depuis le 10. de May que nous y sommes, nous n'avons eu que sept jours de chaud en deux fois, & toujours de l'air le soir. J'aurois eu envie de me baigner, mais les gens du Pays disent que les bains y sont peu soulageans : Je crois que cela vient de ce qu'on s'y baigne dans l'eau de fontaine, ou dans l'eau de certaines petites Rivieres qui viennent des Montagnes ; car pour le Tage comme la Mer y entre, on ne s'y peut baigner. Je lairay & ma santé, & moy à la Providence, & il arrivera de tout selon son bon plaisir, luy demandant sa miséricorde & sa paix pour nous, & pour tous ceux où je m'intéresse. Vous savez bien la part que vous y avez, & avec quelle tendresse & quelle estime Monsieur de Schomberg & moy sommes à vous.

Susanne d'Aumale.

RD-

R E P O N S E

A LA LETTRE DE MADAME
la Marechale de Schomberg.

L'Extrême affliction que m'a causé vôtre
depart de France, a été considerablement
diminuée par la nouvelle de vôtre heureuse
arrivée à Lisbonne, mais il s'en faut beau-
coup qu'elle en ait été guerie; Car je vous
assure, Madame, qu'il m'est impossible de
me consoler de cette privation douloureuse
de vous aller rendre mes devoirs accoutumez,
c'est pourquoy je vous supplie tres-humble-
ment d'agréez que mes Lettres tiennent en
quelque façon lieu de ma presence. Je vous
conseille donc, Madame, d'être sur vos gar-
des contre la Medecine sanguinaire de Por-
tugal. Il vous souviendra que Monseigneur
le Marechal a eu autrefois un commencement
d'hydropisie, que son estomach n'est pas des
mieux conditionnez, & que son tempera-
ment tient plus du phlegmatique & du se-
reux que du sanguin, de maniere qu'il doit
user moderement de la saignée. Et parce

N

que les humeurs atrabilaires qui dominent en vous, ont leur siege non dans les vaisseaux, mais dans la ratte qui en est la source, & dans le pancreas où ils regorgent, vous devez être plutôt avare que prodigue de votre sang, & preferer les purgations aux saignées. Munissez-vous sur tout contre la fraîcheur des nuits de votre climat, qui succedent aux excessives chaleurs des jours; car un changement subit d'une extremité à l'autre est tres-dangereux, principalement à vous qui avez les pores de la peau fort ouverts. Les demy-bains tiedes vous sont salutaires, non pas dans l'eau braque du Tage, mais dans l'eau douce des ruisseaux ou des fontaines, qu'on aura fait auparavant bouillir pour en corriger la froideur, & la dureté naturelle aux eaux du Pays. Au reste il n'y a rien à changer dans vos medecines, ny dans vos autres remedes ordinaires, non plus que dans votre regime de vivre. La visite de l'Inquisition chez vous m'a beaucoup surpris, ayant crû jusqu'icy que les personnes de votre rang étoient exemptes de ces sortes de recherches, sur tout après les obligations extrêmes que cette Couronne a à Monseigneur de Schomberg son Libérateur.

Je suis persuadé non seulement par la foy Evangelique, mais aussi par de frequentes experiences, des ressorts impenetrables de la Providence. Sur ce principe je ne desespere pas, quelque ancien de jours que je sois, que Dieu ne me fasse la grace d'avoir encore une fois l'honneur de vous voir avant que d'aller en paix à la mort. Accordez-moy pour cela, Madame, le secours de vos prieres, comme Monseigneur & vous, êtes le principal sujet des miennes. Au reste, Madame, je suis parfaitement reconnoissant de vôtre obligeant souvenir, vos faveurs ne tombent pas dans un cœur ingrat, quoy que sterile à l'égard des effets, & je serai toute ma vie, Madame, avec un profond respect.



L E T T R E

A MADAME N. TOUCHANT
Madame l'Abbesse de N.

L'Esprit & le cœur de vôtre Illustre Amie sont toujours les mêmes, il n'y a rien de plus sensé ny de mieux écrit que sa Lettre, & la tendresse qu'elle vous y fait paroître est une chose bien rare dans le siècle où nous vivons. Prenez pourtant bien garde de ne vous pas laisser charmer par des offres si obligeantes. La solitude devient insupportable avec le temps, à moins que de fois à autre elle ne soit mêlée des conversations du monde. L'esprit humain ne se satisfait qu'en goûtant alternativement des contraires, & la lumière même du Soleil nous deviendrait importune, si les tenebres de la nuit ne luy succedoient pas. Je vous remercie des bontez que cette charitable Abbesse a eues jusqu'icy, & promet avoir à l'avenir pour la nouvelle Professe que vous luy avez recommandée à ma prière. Il y a un Enigme dans sa Lettre sur lequel je n'ay rien à vous dire, parce que je ne l'ay pas : mais je vous

avoué que la comparaison qu'elle fait de certaines imaginations de Platon avec des Fées, me paroît plaisante & judicieuse. En effet les belles choses contenuës dans les œuvres de ce Philosophe, sont souvent parsemées de je ne sçay quelles visions creuses, qu'il avoit puisées des Pheniciens & des Egyptiens chez lesquels il avoit voyagé. A la verité elles ont été pour la plûpart adoptées par quelques Peres de l'Eglise, mais cette autorité ne les rend pas plus dignes de nôtre estime. Car ces bonnes gens étoient si fort attachez aux matieres de la Foy, qu'ils ne faisoient pas beaucoup de réflexion sur les choses de la Nature. Tertullien, par exemple, rend raison de ce que les enfans ne vivent pas lorsqu'ils sont nais au septième mois, d'autant que ce mois répond à nôtre Dimanche, & qu'il est dit qu'au jour du Seigneur on ne donnera ny ne prendra en mariage. Saint Hierôme a crû que le Soleil s'éteignoit tous les soirs dans la mer en se couchant, & que Dieu chaque matin en créoit un nouveau à l'Orient; il le prouve parce que les Habitans des Côtes Occidentales de l'Europe & de l'Afrique, au moment que le Soleil se cache sous l'Horison, entendoient un

N iij

X voici l'endroit
in Ecclesiastis
C. j. Sol & qui
propter ardentem
rotam oceano tinctor
per incognitas nobis
vias ad locum unde
exierat regreditur
Et magis il ne dir
point si Dieu en
creait un nouveau

at Epicuri propter Heraclitum quia hæc
opinio nempe arotas & dicitur
indici per hoc dicitur legem xalla arotas
propter & xalla arotas. Vidi Dion. Lucr.
in Epicuro. in Gassendi. in Epicuro. p. 786.

grand bruit pareil à celui d'un fer chaud plongé dans l'eau. Et Saint Augustin a nié les Antipodes, jusqu'à excommunier ceux qui les admettoient. On pourroit en alléguer plusieurs autres exemples, mais ce feroit vous ennuyer. Je finis donc en vous assurant que je suis, vôtre, &c.



L E T T R E

A UNE DAME A LA HAYE.

LA transplantation d'un arbre qui est dans le retour ne peut jamais réussir, quelque excellent qu'en soit le terroir. Au contraire un jeune arbre transplanté, s'il est bien cultivé, ne manque guères à prendre racine, ny même à fructifier. Je n'en veux que vous pour Juge, & selon toutes les apparences, l'expérience future vous confirmera de plus en plus cette verité. Le malin Monsieur Pavillon n'est pas de vôtre sentiment touchant le Climat où vous vous trouvez, il en a fait dans ses vers une raillerie plus agreable qu'obligante. Pour moy qui panche naturellement du côté des Dames, sur tout lorsqu'elles vous ressembtent, je consens de vous en croire plutôt que luy, sauf neanmoins certains cas chagrinans dont je vay m'expliquer. Les femmes à la verité n'y sont pas conversables; on peut pourtant s'en consoler par l'abondance & la complaisance des filles. L'air nebuleux & obscur qui s'y respire, ne vous a-

t'il jamais fait venir dans l'esprit, que peut-être vous pourriez bien vous être transportée dans un Royaume de tenebres ? J'apprehenderois que le feu de tourbes lequel, comme vous savez, trouble le tein du plus beau visage, ne ne me fit troubler la cervelle. A propos de tourbes, elles me font ressouvenir du plaisant mot de ce Pape, auquel on racontoit un jour que la terre de Hollande étoit combustible : Pourquoi donc, disoit-il, le Roy d'Espagne, sans tant de façon, ne brûle-t'il pas tout d'un coup cette retraite maudite de rebelles & d'heretiques ? Je tiens le Pays abondant en laiët, sans y ajouter en miel d'autant que cette drogue n'est pas à mon usage, si ce n'est dans l'occasion de certaines indispositions. Cependant il faut avouer qu'il y a un grand ragoût à se laver les pieds dans le beure, comme le témoigne le bon homme Job. Je doute si je ferois mes delices de vôtre pain de raisins de Corinthe, il y a un siecle qu'on ne les connoît plus à Paris, non pas même dans les ragoûts & dans les hachis. Pour le bon Poisson, aussi bien que pour les Sarcelles & les Pluviers, sans la crainte du scorbut, j'en ferois assez friand. Cette precaution n'obligeroit-elle pas les Servantes Hollandoises, lorsqu'elles
se

se louient , à stipuler dans leur marché , qu'elles n'en mangeront que deux fois la semaine? Mon goût auroit grande peine à s'accoutumer à votre biere faite avec l'eau de vos canaux. Le vin de Grave de luy-même déjà fort vapoureux , après avoir passé la Mer dans un tonneau souphré , m'accommoderoit d'autant moins , qu'il faudroit le boire pur , faute de bonne eau pour le corriger. Au reste il paroît que vous avez profondément oublié nos Tuilleries , qui nous charment toute l'année , puisque vous les mettez en parallele avec vos promenades Bataviques. Je vous suis extrêmement obligé de m'avoir instruit des moyens de faire valoir l'argent en vos quartiers , quoy que cela ne satisfasse que ma curiosité ; car je n'ay point de bien qu'un petit revenu d'immeubles , dont je ne me saurois défaire quand même je le voudrois. Sur la parole d'un grand & inestimable Prince , vous promettez comme fait Dieu dans sa Loy à ceux qui honorent pere & mere , une longue vie aux François qui se retireront en Hollande , plusieurs peuvent être touchez d'une si agreable promesse ; pour moy qui suis devenu une espece de Misantrope Evangelique , mon desir ne tend qu'à déloger , étant en-

O

nuyé du train de vie que menent les hommes du temps present. Mon seul remede cordial dans mes chagrins, est d'apprendre des nouvelles de nos parens & amis Refugiez, & principalement de celles de vôtre Amé & feal, & des vôtres particulieres. Je ne vous fais point le tableau de nos regrets sur vôtre éloignement, jugez-en par vôtre propre merite, & par l'estime infinie que vous doivent tous les honnêtes gens qui ont l'honneur de vous connoître, & moy sur tout qui suis plus particulièrement, Madame, vôtre, &c.



L E T T R E

A UN DE SES AMIS SUR LA
Medecine & sur les Medecins Modernes.

IL s'est fait depuis quelques années quantité de sages reglemens pour corriger une infinité d'abus, qui s'étoient introduits dans le public. La licence des Gens de guerre a été reprimée, quoy qu'ils soient les moins disciplinables de tous les hommes. Plusieurs nouvelles Ordonnances ont diminué la chicane de la Justice, ou pour parler plus juste, la chicane de l'injustice, dont pourtant il n'en reste encore que trop pour faire qu'un pauvre Client, par les longueurs & par les frais des procédures, demeure fort souvent ruiné, après le gain même de son procès.

Etres atteritur longô sufflamine litis.

Juven.
Sat. 8.

Mais à l'égard de la Medecine, Messieurs nos Magistrats paroissent avoir pour elle un si profond mépris, qu'ils la jugent indigne de leur application & de leurs soins. Cela

O ij

est causée qu'elle se trouve malheureusement exposée en proie au premier venu, & qu'elle s'est tellement gâtée par le mélange des Charlatans, que contre la destination de Dieu son Auteur, elle est devenue par accident la brigande & la meurtrière des malades. Je me sens donc obligé par une raison d'honneur, d'en abandonner aujourd'hui la Profession, & de renoncer à la qualité de Medecin, dont le caractère, graces au Ciel, n'est pas indelebile.

Je l'ay exercée cy-devant dans Paris, qui est ma Patrie, pendant près d'un demi Siècle, *Inter scabien tantam & contagio, lucri,* sans en tirer d'autre fruit que celui de me faire des amis. J'estime avoir confirmé par cette conduite la distinction judicieuse que fait Hippocrate dans son Epître à Crateva, d'un Medecin desinteressé, d'avec un Medecin mercenaire, & avoir imité Socrate qui enseignoit gratuitement sa Philosophie aux Atheniens ses Compatriotes.

Mais je suis las de passer plus long-temps pour Collegue d'une infinité de Docteurs sans doctrine, *Forgeurs de mensonges & Medecins de neant*, sortis pour la plupart de la lie du peuple. On ne rencontre autre chose

Hort. 1.
Epist. 12

Job 13.4

que ces affamez *Ægripetes gravissimâ infamiâ* Sene c. l.
6. de Be-
fic. c. 27.
opus quærentes, battant le pavé depuis le ma-
tin jusqu'au soir comme de misérables men-
dians, qui par mille intrigues basses & hon-
teuses, escroquent de la reputation & de
l'employ, *penetrant domos & captivas ducunt* S. Paul 2
ad Tim.
c. 3. v. 6.
mulierculas. Mais ce qui paroît incroyable
à ceux qui n'en font pas les témoins oculai-
res, des mareschaux, des Freres laïcs pres-
que de tous Ordres & de toutes couleurs,
des valets qui n'ont plus de maître, des Mu-
siciens, des Maîtres à danser, des Artisans,
& autres gens de même farine, ont aujour-
d'huy le front de s'ériger en Medecins, com-
me si des crocheteurs & des porteurs de chai-
se entreprenoient de s'asseoir sur les fleurs de
lys pour y juger en dernier ressort les procès
les plus importans & les plus embarras-
sez. Il n'y a pas jusqu'à des servantes fraîchement
sorties de condition, qui ne se mêlent de
traiter les malades, & qui ne debitent leurs
secrets spécifiques, leurs Elixirs, & telles sem-
blables fadaïses. Quelqu'un, peut-être, s'i-
maginera faire cesser ces plaintes, en disant
qu'il est juste de laisser à nos François la li-
berté de gagner leur vie. Mais posé le cas
que cette maxime soit recevable dans l'occa-

Ap. 7. 9. sion presente, & qu'elle soit compatible avec l'intérêt public, au moins la Ville de Paris, d'ailleurs si bien policée, ne devrait pas permettre que des triacleurs *de toute Tribu, de toute Langue, de tout Peuple, de toute Nation* vinssent jouer sur son theatre le rôle de Medecins, & en coupant la bourse à ses Habitans, berner tout ouvertement la badauderie Parisienne.

Virg. 10
Æneid.

Tros Rutulus-ve fuat. Nullô discrimine habetur.

Ces maîtres fourbes promettent impudemment de dissoudre les pierres des reins & de la vessie, de guerir les gouttes nouées & hereditaires, les phtisies inveterées, les hydropisies confirmées, les carcinomes formez, les folies habituelles, ou naturelles, & en faveur des Dames, de rendre la peau du visage qui a été profondement gravée par les pustules de la petite verole, aussi belle & aussi polie qu'elle étoit auparavant. Ils se vantent même de savoir blanchir les Mores, contre le texte de l'Ecriture, *An mutare potest Æthiops pellem suam.*

Deut. 13
23.

Cependant cette canaille ignorante com-

pose avec les malades à des sommes immenses, & tire d'eux par avance la plus grande partie du payement, qu'elle ne restituë jamais, soit que les malades perissent dès le lendemain qu'ils se sont mis entre leurs mains, soit que par hazard ils survivent empirez plutôt que soulagez. Ce qui est de plus étonnant, non seulement la simple Bourgeoisie, mais aussi plusieurs personnes de la premiere qualité, qui se piquent pour l'ordinaire de bel esprit, donnent idiotement dans le panneau de ces Imposteurs, qu'on peut appeller les écueils tout ensemble & les Pirates des malades, par où est verifié le dire de l'Illustre Gombault :

*Le peuple fut toujours un sot ,
Et bien des Grands sont populaires.*

C'est donc à bon droit que les peres de famille qui font quelque figure dans le monde, défendent à leurs enfans d'embrasser la Medecine, voyant que la profession en est aujourd'huy avilie à un tel point, qu'un homme de courage & de naissance a honte du titre de Medecin, & que le peuple,

Centum Medicos curto centusse licetur.

Perf.
Satyr. 5.

Ce n'est plus le temps auquel Pœtus dans sa Lettre à Artaxerxes rendoit témoignage à la Medecine d'être une *science bien-seante aux Dieux*, elle est devenuë en nos jours indécence aux honnêtes gens, & tellement déchûë de son ancienne splendeur, que si on avoit mis en balance le bien & le mal qui en revient au public, le mal l'emporteroit sans difficulté; de maniere qu'à l'exemple de Tiberie qui depuis l'âge de trente ans n'écouta plus les conseils des Medecins, il seroit plus expedient de commettre entierement la guérison des maladies à la sage conduite de la Nature, que de tolerer plus long-temps l'usage d'un Art, à tout prendre, plus nuisible que profitable, & que Caton le Censeur, pour des raisons moins considerables que celles qui se presentent aujourd'huy, fit autrefois bannir de Rome par un Arrêt du Senat; si ce n'est que les Puissances Superieures n'aimassent mieux par leur prudence & par leur autorité, *Oves ab hircis segregare*. Mais quoy ! la reformation d'un si pernicieux desordre est plus à desirer qu'à esperer; car la crainte de mourir fait qu'on se prend à tout indifferemment, comme il a été remarqué des faux Dieux du Paganisme, *In orbe Deos fecit timor*.
Ce.

S. Matt.
25. 32.

Cependant il arrive tres-frequeemment que les malades timides & imprudens se procurent la mort en pretendant l'éviter, & deviennent sans y penser les homicides d'eux-mêmes par leur mauvais discernement. Au reste, Monsieur, vous pouvez bien juger que tout ce discours ne touche ny de prés, ny de loin ce peu de veritables Medecins qui ont de l'érudition, & que les personnes équitables & éclairées doivent regarder, *velut reliquias quæ salva factæ sunt.* Je ne say si mes œuvres ont eu un succès assez heureux, dedans & dehors le Royaume, pour meriter une place parmi ces Medecins distinguez. Quoy qu'il en soit, Messieurs Van-Beuning & Borel Ambassadeurs de Hollande, me firent l'honneur il y a quelques années, de venir eux-mêmes chez moy m'offrir, de la part de Messieurs les Etats, une Chaire de Professeur en Medecine à Leyden, à telle condition que je souhaiterois, dont j'aurai pour leurs Hautes & Puissantes Seigneuries une reconnoissance éternelle. L'amour seul de ma Patrie s'opposa à cette transmigration, & je ne pûs jamais me résoudre à ne pas mourir comme j'avois l'avantage d'être né & d'avoir vécu jusqu'alors, sujet de Sa Majesté.

S. Paul
ad Rom.
12. 5.

Je finis, Monsieur, en vous avertissant que

P

nonobstant mon renoncement à la pratique de la Medecine, je n'ay pourtant pas dessein, quoy que je sois plus que septuagenaire, d'en abandonner l'étude, puisqu'il m'en restera d'autant plus de loisir pour publier de temps en temps de nouveaux Ouvrages, & les soumettre au jugement des Sçavans du siecle, & sur tout de cette petite poignée de Medecins Orthodoxes, qui se trouvent mêlez avec la populace Medicinale comme un peu de bon grain parmi force yvraye, ou comme les Elûs en ce monde parmi les Reprouvez. Je suis,

S. Matt.
13. 23.

*Cette Lettre a été imprimée à Paris en 1691.
par M. Bernier Medecin, dans son supplement au
Livre des Essais de Medecine.*



L E T T R E

A MONSIEUR PUERARI SUR LES
opinions en general de M. Descartes.

J'Ay reçu par les mains de Monsieur D... vos Theses *de Elementis*; elles m'ont diverti & instruit tout ensemble. Car vous y expliquez avec beaucoup d'élégance & de netteté les sentimens de Monsieur Descartes, lesquels sont aujourd'huy soutenus par les uns avec une grande passion, & attaquez par les autres avec une aversion extrême, y ayant peu de personnes qui sachent se contenir dans de justes bornes. Pour moy je les considere comme des jeux d'esprit, & je les mets au rang de ces choses ingenieuses, qui sont bien trouvées, si elles ne sont pas veritables. Feu M. Paschal appelloit la Philosophie Cartesienne, *le Roman de la Nature*, semblable à peu près à l'histoire de Dom Quichot, & néanmoins depuis ce temps-là Messieurs de Port-Royal ses Confreres se sont avisez de l'adopter. Autrefois il n'y avoit que des Pedans Peripateticiens zelateurs jurez de la Phy-

P ij

sique d'Aristote, quelque défectueuse qu'elle soit: mais aujourd'huy certains nouveaux partisans Cartesiens se sont élevez, qui défendent avec un entêtement invincible toutes les visions de leur Secte. Pour Monsieur Gassendy qui devoit passer pour le Chef des Philosophes modernes, peu de gens le connoissent, parce que ses Oeuvres sont trop amples, & que nous vivons dans un siècle de paresse, où l'on veut devenir savant tout d'un coup, & sans presque étudier. Toutefois personne ne peut nier que M. Descartes n'y ait pris le fondement, & par maniere de dire, la pierre angulaire de sa Physique, sçavoir que tous les Phenomenes de la Nature dépendent de certaines figures, & de certains mouvemens de petits corps imperceptibles. Comme anciennement chez les Juifs il falloit être âgé de trente ans pour lire le Cantique des Cantiques, aussi seroit-il à souhaiter qu'il fût défendu de lire les Livres de Monsieur Descartes avant que le jugement soit formé, pour pouvoir en prendre le bon, & en rejeter le mauvais. Car nous remarquons tous les jours que les jeunes gens aisez à se préoccuper, après avoir employé trois ou quatre mois à cette lecture, se persuadent

aussi-tôt d'être tres-habiles, negligent les anciens Auteurs, & croyent avoir vû la Nature toute nuë, ce qui les rend presomptueux à un tel point, que leur ignorance devient irremediable. S'il est vray que M. Descartes ait eu la pensée de faire un Systeme de Medecine fondé sur ses Principes, il est bien-heureux d'être mort avant l'exécution de ce dessein, car il auroit publié d'étranges chimeres, qui auroient donné atteinte à sa reputation, & qui pis est, qui auroient coûté la vie à plusieurs malades. Ainsi M. Rohault sur la fin de sa Physique, en parlant de la Medecine, a fait compassion à ceux du métier.

Mais laissons-là la Physique Cartesienne. Vous me parlez de certaines observations lesquelles vous avez dessein de communiquer aux curieux d'Allemagne; Que vous ont fait les François pour leur preferer les Allemans? Vous imaginez-vous que nôtre Nation ait moins de lumiere & de bon sens que les Habitans du Nord pour juger sainement des choses? Au reste, Monsieur, je suis ravi de l'honneur de vôtre connoissance, & je ne manquerai jamais dans toutes les occasions de la cultiver en vous témoignant que je suis, &c.

L E T T R E

AU MEME, SUR QUELQUES
opinions particulieres de M. Descartes.

J E vous suis infiniment obligé de la continuation de vôtre souvenir, & de la part que vous m'avez faite de vos dernieres Thefes. Monsieur Descartes ne s'est pas mieux entendu luy-même que vous le comprenez; & j'ose dire comme il est recité d'un Prophete, que *factus est in te duplex spiritus ejus*, encore qu'apparemment vous ne soyez persuadé de ses imaginations que de la bonne sorte, & en galant homme. Permettez-moy donc aussi de vous déclarer avec une liberté Philosophique ce que je pense de quelques-unes de ces nouveautez.

Ce seroit avoir une foy aveugle pour les sentimens de cet Auteur, que de croire tout de bon que le feu provient du troisiéme Element, lequel nageant dans le premier Element, savoir dans la matiere subtile dépositaire du mouvement, en est fortement ému & poussé au dehors avec violence, après tou-

refois que le second Element, qu'il appelle Globules, en a été chassé; jusqu'à-ce qu'enfin ce troisième Element s'exhale en fumée, & que le second Element ayant empêché la matiere subtile de se mettre en la place délaissée par le troisième Element, mais l'ayant occupée luy-même, il s'en ensuive l'extinction du feu. Ne diroit-on pas que Monsieur Descartes avec des yeux de Lynx, aidez de quelque Microscope inconnu au reste du genre humain, ait apperçû distinctement le manège qu'il fait faire à ses trois pretendus Elemens?

Je ne m'amuserai pas icy à combattre sa matiere subtile, laquelle il semble n'avoir forgée que pour opposer aux petits vuides d'Epicure défendus par Monsieur Gassendi, & de devenir par ce moyen Chef de parti, au lieu de se contenter d'être Disciple de ce Grand homme, qui est une qualité dont plusieurs Savans personages de nôtre Siecle se sentent honorer. Il me suffira de remarquer presentement, qu'il s'ensuit du raisonnement de Monsieur Descartes touchant le feu, que le Soleil doit non pas moins brûler que nôtre feu ordinaire, mais ne point brûler du tout, & même qu'on feroit fort fraîchement

dans son voisinage, d'autant qu'il ne contient en soy aucune portion du troisieme Element qui puisse être lancée en dehors, mais qu'il n'est composé que de matiere subtile, à moins que celle-cy par hazard ne s'encroûte, & ne perde son mouvement pour former les taches qui se remarquent quelquefois dans le Soleil.

Le comble de temerité est de croire que Monsieur Descartes a dévoilé la Nature par son Systeme, au lieu que jusqu'ici les Philosophes veritables & sinceres, ont confessé de bonne foy qu'ils ignoroient l'origine de plusieurs effets naturels. Car je vous prie, peut-on par les Principes Cartesiens expliquer pourquoy dans la rage, l'animal est tourmenté tout ensemble & d'une extrême soif, & d'une averfion épouvantable contre l'eau? Ou pourquoy l'Aspic par une morsure presque imperceptible, verse en un instant dans le corps humain, un poison, lequel en peu de minutes caille toute la masse du sang, d'où s'ensuit un assoupissement mortel; vû qu'au contraire cette matiere venimeuse ne pouvant être que tres-déliée, & par conséquent tres-agitée, devroit mettre le sang en mouvement plutôt que de le figer?

II

Il est donc vray que Monsieur Descartes & ses Sectateurs bien loin de nous découvrir les causes les plus secretes des Phenomenes de la Nature, en ont obscurci les plus manifestes.

Voicy, par exemple, comment un Cartesian décrit la faim & la soif des Animaux: *Quand le dissolvant, dit-il, qui est dans leur estomach ne trouve pas des viandes contre lesquelles il puisse agir, son action se tourne contre l'estomach même, & mouvant les petits fibres de ses nerfs plus fort que de coûtume, il ébranle le cerveau de la maniere qui est requise pour faire couler les esprits animaux dans tous les muscles qui peuvent servir à transporter le corps vers les viandes qui sont nécessaires à le nourrir. C'est dans l'action de ce dissolvant & dans le cours des esprits animaux qu'elle produit, que consiste la faim des animaux. Voicy comme il explique leur soif: Le dissolvant de l'estomach ne dissout les viandes qu'en les faisant fermenter, ainsi il faut de nécessité que si les exhalaisons qui s'élevont sans cesse de cette fermentation sont trop seches ou trop acres, les fibres du gosier soient plus resserrez qu'à l'ordinaire, & par consequent qu'elles ébranlent les nerfs qui y vont aboutir, de telle sorte qu'ils déterminent les esprits animaux*

Q

à couler dans les muscles qui peuvent transporter le corps pour aller chercher à boire. C'est dans cette action des nerfs, du gosier, & des esprits animaux qu'elle produit, que consiste proprement la soif des Bêtes.

Si ce ne sont pas là des extravagances à faire rire, ou plutôt à faire pitié, il n'en faut plus chercher dans le monde. C'est dommage que la Physique Cartesienne n'ait paru au siècle de Rabelais, car cet agreable railleur n'eût jamais manqué d'en faire, s'il faut ainsi dire, un bon plat à la posterité, luy qui a si plaisamment appelé *barbouillamenta Scoti*, la doctrine des Scotistes.

Comme j'allois finir cette réponse à vôtre Lettre, j'en ay reçu une autre dans laquelle vous me parlez de l'aneurisme de Madame la Comtesse d'Hona: On se moque de vouloir luy persuader que l'operation n'en est ny dangereuse, ny douloureuse, il suffit d'en esperer un bon succès si la malade est jeune & de bonne constitution.

A l'égard de l'eau styptique il y a longtemps qu'on en est desabusé à Paris, & la cabale de ceux qui en vantoient les merveilles, est presentement muette; ainsi ce seroit une duperie que de vous en envoyer, si tant est que les

Auteurs ayent encore le front de la debiter. Nous avons icy plusieurs Chirurgiens tres-adroits & tres-experimentez, qui assurement feroient pour la guerison de cette Dame toutes les choses dont l'Art est capable, mais pour vous parler franchement si l'aneurisme est petit, & qu'il n'augmente pas, j'estime qu'il est plus seur de perleverer dans l'usage des defenifs & des ligatures ordinaires, & cependant ne pas negliger les remedes generaux, & sur tout l'exacte regime de vivre. Je serois ravi, Monsieur, de pouvoir donner à vôtre illustre malade, des marques de mon zele & de mon respect, & à vous des preuves de la passion avec laquelle je suis.



L E T T R E

A MONSIEUR GOMBAUD.

VOtre Epigramme, Monsieur, me donne tout d'un coup ce que peu de personnes aquierent avec bien de la peine & du temps, & vous savez par vôtre propre experience à quel prix vous possédez l'immortalité que vous m'accordez si liberalement. Pour me gratifier vous abusez la Posterité, qui sur la déposition de vôtre jugement incapable de se tromper, ne concevra de moy rien de mediocre me voyant en parallele avec vous. Le Chef de nôtre Art qui fut le favori d'Apollon pour les choses de la Medecine, comme vous l'êtes pour celles de la Poësie & de l'Eloquence, obtint autrefois des honneurs Divins de la premiere Ville de Grece pour en avoir chassé la plus contagieuse & la plus grande des maladies : Et aujourd'huy le moindre de ses Disciples sans l'avoir merité, voit son nom consacré par le plus bel esprit de nôtre Siecle, dont les Ecrits sont moins perissables que le bronze &

le marbre de l'Antiquité. Ainsi vous abrez-
gez le chemin de l'éternité, il ne faut plus
de vertu extraordinaire, ny de labeurs peni-
bles pour se défendre contre l'oubli, il suffit
d'être de vos amis pour avoir place auprès
de vous en la memoire de nos neveux. Il ne
me manque plus qu'une plume comme la vô-
tre, afin de vous rendre une reconnoissance
aussi durable que vos faveurs, & de publier
l'excès de vos bontez au delà même de ma vie.
Je suis.



L E T T R E

A MONSIEUR EMERY DOCTEUR EN
Medecine à Bordeaux.

LA jalousie que vous me témoignez par votre Lettre est si obligeante, que je serois fâché de vous en guerir. Ce n'est pas que l'amitié que j'ay vouée à Mr. votre Collegue ne soit solidaire entre vous & luy, & que la possédans chacun toute entiere, votre inquietude ne soit mal fondée, mais comme le principe de cette jalousie m'est avantageux, j'en souhaite de tout mon cœur la continuation. Imitiez donc, Monsieur, ceux qui craignent la maladie encore qu'ils se portent bien, ou la disette au milieu de l'abondance. Ces comparaisons à la verité ne sont pas tout à fait justes, mon estime n'étant rien moins que precieuse au prix de la santé & des richesses; mais aussi en récompense elle est moins fragile, puisque rien n'est capable de m'empêcher d'être toute ma vie, Monsieur, &c.

L E T T R E

*A MONSIEUR DE LORME MEDECIN
Ordinaire du Roy.*

JE garderai curieusement la Lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, comme la plus riche piece de mon cabinet. Elle m'a moins étonné par la sagesse qui y reluit, que par le feu dont elle éclate; Car qui ne feroit surpris de voir unies en vous deux qualitez si incompatibles, le jugement d'une venerable vieillesse, & le brillant d'une jeunesse florissante? Le tableau que vous y faites de votre vie, ne cede en rien aux vies des Hommes Illustres de Plutarque, soit qu'on y considere votre personne qui y est dépeinte, soit qu'on examine l'art avec lequel vous vous êtes représenté vous-même. J'avois, Monsieur, admiré jusqu'icy votre rare genie, mais à present j'en suis charmé, & sans pretendre faire le Prophete, je prevois qu'il vous arrivera parmi les Medecins, comme à Socrate parmi les Philosophes, d'y tenir le premier rang dans la posterité par

la seule force de la reputation, encore que ny l'un, ny l'autre n'ayez point laissé de vos Ouvrages au public.

Pour moy j'ay été assez indiscret que de me faire imprimer, & j'aurois souhaité que vous eussiez été assez obligeant pour me couronner d'épines au lieu de fleurs, je veux dire pour me reprendre au lieu de m'applaudir; non seulement j'aurois profité de vos savantes corrections, mais je vous aurois fait justice, en déclarant hautement qu'elles seroient venuës de la part de l'incomparable Monsieur de Lorme, lequel auroit bien voulu être mon Maître & mon Reformateur. Au moins, Monsieur, accordez-moy la grace de vôtre censure pour les deux pieces Françoises que je prens la liberté de vous presenter. La premiere est une traduction de ma Dissertation Latine du Delire, que Monsieur Conrart me demanda avec instance. La seconde est une version de mon Discours Latin de la Voix & de la Parole, que j'ay faite à la priere de Madame la Marquise de Sablé. Et ne croyant faire que de simples traductions, il m'est venu plusieurs pensées qui ne sont pas dans les Originaux; en sorte que ce sont presque
de

de Monsieur Menjot. I. Part. 129
de nouveaux Traitez. Je me donnerai
l'honneur de vous aller remercier au plutôt
de vos civilitez, & de vous assurer moy-
même que je suis tres-sincèrement.



R

CELEBERRIMO VIRO D. D.
*Elie Boherello. Doct. Medico. Antonius
 Menjotius*

A Maræ sunt virtutis radices, dulces verò illius fructus tametsi ferotini. Medicinæ fors longissimè diversa est; amæna ejus theoria mox praxi terminatur laboriosâ atquæ, quod honesto virò quâvis æumnâ durius est, importunis detrectationibus obnoxia, imò publicè *καμωδεμένη* & quæ ad instar Socratis suum quoque invenerit ævò nostrò Aristophanem, Theatralium operarum ducem, qui venenatis salibus nihil *ἄδηκτον* reliquit, adeò ut Medici guaviter incumbantibus ægrorum curationi, id communè sit cum probis Regibus ut benè faciant & malè audiant. Testem appello Divinum Hyppocratem qui plus dedecoris quàm gloriæ ex operibus Artis se assequutum fuisse apud amicum Democritum conquerebatur; quantumvis, referentè Plinio, eosdem honores quos Herculi Græcia ipsi decreverit. Attamen sicut nemo fit *ἐκβέλας* peritus *κυβερνήτης*, ità nullus orgiis Medicinalibus ut ut imbutus evadet usquam *ἐσθητὸν γήσιον καὶ ἠδηλφισμένον*, ni Artis docu-

mentis adjecerit usus exercitamenta, ac in Medicum quasi forum prodierit.

Ἀπλῆς, ἄλογος, πρᾶξις, καὶ λόγος ἀπραγίας.

Utinam, vir Doctissimè tenuia quæ vulgavi opuscula te ægrotantium ὀμιλίαις defessum valerent vel tantillum relevare atque recreare. Verùm ut sapiens spectaculò sui omnibus lætitiis lætus est, sic ipse tuis pollens opibus, nihilque nostri indigus, insigni quam assequutus es πλυμαθεία, succisivis illis horis ac sub secundariis quibus tui juris es atque mancipii & curarum quasi vincula laxantur, proprio sufficis solatio, secus in adagij reprehensionem incurrens, *Dasypros carnes desiderat*. Præclæram me hercle ac multi-jugam eruditionem maximè præbuidisti in explanandò textu cùm Platonis de liene ἐκμαγείῳ hepatis, tùm Dionysii Longini de splene τὸ ἐν πρὸς μαγειρείῳ, cui loco desperatissimo restituendo Critici omnes majorum minorumque gentium Machaones vix pares fuissent. Ego verò quoniam, τὸ ἐκμαγεῖον duplicem habet intellectum, usurpaturque promiscuè tam pro imagine quàm pro mantifi, ac utròque sensu lien dici meretur hepatis ἐκμαγεῖον, prout

R ij

scilicet vel putatur simul cum sociò hepate αἱματοποιεῖν, vel creditur tanquam jecoris minister sanguinem in eò confectum ἀπὸ τῆς κοίτης à fæce terrestri emundare, Galenum libro 4. de Usu Partium cap. 9. exponendum judicavi, in Tractatu de Hydrope, juxtà priorem ἑκμαγεία significatum, congruenter convenienterque menti Aristotelis proximè à me citati, qui lienem nuncupaverat οἶον νότον ἥπαρ, ceu alteram αἱματοποιέας officinam, nihilque legitur in prænotatò Galeni textu quod meo explicatui refragetur.

Veruntamen huic doctrinæ Platonem dissentire liberè me mones, ac rationum tuarum evidentia convictus, lubenter fateor τὴν ἑκμαγείαν in Timæo haud accipi posse pro simulacro, sed, ut acutè argutèque animadvertisti, necessariò sumi pro spongiâ atque purgamentò hepatis. Quapropter si in posterum futura est dissertationum mearum pathologicarum nova editio, stante quam assero Galenici contextus interpretatione, non erubescam versò stylò, hæcce verba obliterare, quod desumpsit è Timæo Platonis, fientque tuò adminiculò δὲ πῆραι φροντίδες σφώπραι; paritèrque in Dissertatione de Lue Venereâ, pro Æquatore reponam Eclipticam, ac te habe-

bo officiosum & παροράμαλτο correctorem, etsi schedas meas revoluenti illa ἀελεψία pridem occurrerit. Miror autem, Vir amplissime, πίσις φιλοσοφίας ἀφροδίτη καὶ λύρα, nullum præter te egente Asclepiadarum vocabulum illud *Æquatorem* ἀντὶ & *Eclipticam* mihi quasi dormitanti è calamo excisum observasse, quæ est plerorumque Medicorum in rebus Astronomicis inciticia. Postremò mihi valdè arridet Lucretiani textus emendatio, optaremque ut Caro nostro, Poëtæ Physiographo, complusculis locis male sano præonias manus afferre dignareris. Hanc debes operam Autori quem video tibi esse in amoribus & deliciis, exemplò Illustrissimi Tanaquilli Fabri & ἐν ἀγίοις, cui spontè submittit fasces eruditus Orbis. Et quandoquidem è tam præstantis Præceptoris Uberibus γάλα λογικὸν haufisti, ac θρέμμα & σφῆσφον, macte animo, literarorum Coryphææ, atquæ feliciter ab illò inchoatam necdum peractam Lucretii medelam velut redivivus Faber absolue. Vale basilice ὃ φίλτατον κἀρα, méque tui amantissimum redama. Lutetia Parisiorum ipsis Idibus Junii Anno ἀπὸ τοῦ ἐνστέρεως λόγου αἰχονομίας. DC. LXXIX. supra Millefimum.

L E T T R E

A UNE DEMOISELLE D'ESPRIT ET
d'érudition.

VOus avez seule plus de bon sens que tous les Philosophes ensemble : Chacun d'eux est uniquement attaché à son sentiment, mais vous, Mademoiselle, en unissant leurs opinions, on peut dire que vous les perfectionnez, & que vous avez découvert adroitement le secret de la félicité si difficile à trouver. J'admire l'association judicieuse que vous faites de l'Epicurisme & du Pirronisme; le premier vous fera goûter les voluptez qui vont le plus au cœur, & si par hazard il vous en survenoit quelque scrupule, le second vous en guerira aussi-tôt, en vous faisant douter des plaisirs passez. Ces deux Sectes sont dignes de votre choix, comme étant les plus exquises de toutes. Car le Platonisme n'est qu'un amas de visions chimeriques; le Peripatetisme est un pur galimatias pedantesque; le Stoïcisme ne fait que troubler ceux qui le suivent, par une guerre intestine

& continuelle contre les passions de l'ame. Le Cynisme conformément à son nom, est une Philosophie de chien aboyant contre le genre humain, & n'est bonne que pour les gueux; ses Sectateurs au travers de leurs haillons & de leurs habits déchirez par affectation, montrent effrontement ce qu'ils devroient cacher. Enfin le Cartesienisme, l'idolé de nos jours, n'est composé que de paradoxes Romanesques. Contentez-vous donc, Mademoiselle, d'avoir Epicure à votre droite, & Pyrrhon à votre gauche, & par une heureuse alternative, après avoir satisfait entièrement vos desirs, si quelque remors se presente pour vous inquieter, doutez que vous ayez ressenti aucune joye, & traitez-la d'illusion. S'il m'étoit possible de rappeler ma jeunesse, je serois ravi de courir avec vous dans une carrière si agreable; mais certains plaisirs qui m'enthousiasmoient autrefois, ne se trouvent plus que dans ma memoire, où ils me font enrager lorsqu'il m'arrive de les faire passer en revûe.

L E T T R E

A MONSIEUR BAZIN SUR UN
Panegirique du Roy en Latin.

P Uisque'une personne pour laquelle j'ay infiniment de respect, souhaite que je m'explique sur le Poëme Latin que vous m'avez envoyé, je vous dirai librement, Monsieur, qu'il me paroît une espece de Gazette plutôt qu'un Panegirique, & que la plus grande partie des vers me semblent trop forts pour un amas de relations hebdomadaires, & trop peu élevez pour l'éloge d'un Grand Roy. Bon Dieu, quelle difference de cette piece, & du Panegirique François de Monsieur le Cardinal de Richelieu! il n'est pas possible de relire encore à present ce chef-d'œuvre de M. Gombaud sans en être enchanté tout de nouveau. Aussi l'Academie naissante étoit-elle composée des Vaugelas, des Godeaux, & de plusieurs autres Esprits de la premiere Grandeur, & j'estime qu'elle peut être comparée à l'Eglise du Siecle des Apôtres, laquelle depuis ces temps fereins & bien-

bien-heureux, est insensiblement déchû de son ancienne splendeur. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le détail du Poëme de question; mais je ne puis m'empêcher de remarquer en passant, que l'Auteur ose conter entre les actions Royales & Heroïques de Sa Majesté, d'avoir gratifié Messieurs les Academiciens d'un appartement dans son Louvre pour y tenir leurs Assemblées. Feu Monsieur le Chancelier Seguier en avoit fait autant dans son Hôtel sans qu'on l'ait placé pour cela au rang des Heros. L'honnêteté de ce Chef de la Justice en faveur des Muses donna seulement occasion à cet excellent Sonnet de M. Gombaud, dont la chute est si heureuse :

*Et mieux que chez Luculle hôte du Grand
Pompée,*

On trouve chez Seguier la Salle d'Apollon.

Obligez-moy, Monsieur, de remercier de ma part l'Illustre Monsieur l'Abbé de la Chambre de toutes les bontez qu'il a pour moy, je les reconnois avec d'autant plus de gratitude, que je sens les meriter moins. Il est digne fils de Monsieur son pere, qui pendant sa vie

S

m'a honoré de son estime & de ses judicieux avis, lorsque je prenois la liberté de luy communiquer mes Ouvrages avant qu'ils vissent le jour, comme de sa part il me gratifioit de la lecture de ses Manuscrits avant leur impression. Aimez-moy, Monsieur, & me croyez vôtre, &c.



L E T T R E

A MONSIEUR L'ABBE HUET,
nommé par Sa Majesté à l'Evêché d'Avran-
che, sur sa censure de la Philosophie Carte-
sienne.

JE vous suis infiniment obligé, Monseigneur, de m'avoir mis au nombre de ceux que vous avez gratifié de vôtre excellent Livre contre Monsieur Descartes. Vous avez détruit son Systeme d'une maniere nouvelle, & cela non seulement par des raisons invincibles, mais de plus en y découvrant plusieurs contradictions & de fréquentes petitions de principes.

Hypocrate met entre les marques infail-
libles du delire, de croire appercevoir des
objets qui ne s'offrent point à nos sens, ou
de ne pas remarquer ceux qui s'y presentent:
Quicumque, dit-il, parte aliquâ corporis do-
lentes, dolorem non sentiunt iis mens ægrotat.
Monsieur Descartes exige d'abord que son
Catechumene commence par devenir fou, en
doutant, par exemple, qu'il souffre de la

S ij

douleur lorsqu'on le pique vivement. Ainsi on peut dire sans offenser cet Auteur, que les petites maisons servent de vestibule à sa Philosophie, qui fait tant de bruit dans le monde.

L'Ame étant réduite, selon le bon plaisir de Monsieur Descartes, à une ignorance absolue, jusqu'à ne pas savoir si elle, & si Dieu même existe, ne peut en cet état penser qu'à un rien; c'est à dire franchement, qu'il lui est du tout impossible de penser faute de matière, de même que l'œil en l'absence des objets visibles, demeure nécessairement dans l'inaction: Et partant il est impertinent de vouloir que l'Ame plongée dans un si profond neant, se dise néanmoins intérieurement à elle-même, *Je pense, Donc je suis*, & qu'elle soit pleinement persuadée de ce raisonnement.

Les Cartesiens, qui ont le don de hardiesse pour deviner tout ce qui leur plaît, prétendent que Dieu après avoir créé la matière étendue, la divisée en une infinité de petits corps cubiques, qu'il a fait en suite tourner chacun sur leur centre, & que par leur mutuel frottement se sont formez les trois fameux Elemens qui composent l'Uni-

vers. La difficulté est de faire pirouetter des cubes entassez ensemble, sans qu'il y ait d'espace vuide entr'eux, ny même, selon les hypotheses du Cartesianisme, sans qu'il s'y trouve encore aucune matiere subtile dans laquelle ils puissent nager. Ils seroit assez surprenant que des harangs, qui rempliroient un tonneau, & y seroient pressez tres-étroitement, aquisissent tout d'un coup la liberté de s'y mouvoir. Je me souviens d'un passage d'Aristote qui se peut appliquer icy fort à propos, *εὐηθεσὶν τὰ τὰς εὐήθεισιν ἢ λόγων λίαν ἐξέτα κειν.*

Les abstractions Metaphysiques employées par Monsieur Descartes pour prouver l'existence de Dieu, sont si guindées & si embrouillées, qu'elles seroient capables de persuader le contraire, si les lumieres naturelles de l'esprit humain ne s'y opposoient pas. Et d'autant plus que cet homme *tumens supra mensuram humanæ superbix*, ose avancer fierement ses prétendues preuves, comme étant les seules capables d'établir la Divinité, & qu'il ne fait nul cas des argumens produits jusqu'à présent par les plus savans Theologiens, & par les plus éclairés Philosophes, non pas même de ceux de David chantant dans l'un de ses Hymnes sacrez, *que les Cieux*

racontent la gloire de Dieu, que le Firmament publie l'excellence des œuvres de ses mains, & que toutes les Nations entendent leur langage & leur voix. Mais les Cartesiens au rebours du reste du genre humain, n'oyent pas ce son éclatant, de même que les Catadupes sont sourds au bruit excessif des cataractes du Nil. S. Paul assure aussi, que les Ouvrages de Dieu font voir comme à l'œil sa Divinité, & l'on peut dire que ceux qui ne s'en apperçoivent pas, sont plus aveugles que ce Bartimée de l'Evangile.

Cependant si l'on en croit nôtre fastueux Philosophe, les Athées n'ont commencé d'avoir tort qu'au Siecle auquel il a fait paroître d'autres nouvelles raisons, qui disputent l'évidence aux demonstrations Mathématiques. C'est pourquoy il prononcé magistralement que tout homme aujourd'huy meritoit de passer pour impie, lequel entreprendroit de suivre ou d'enseigner une autre route que celle qu'il a proposée pour persuader l'Existence de Dieu. *Onugas bullatas atque Archetypas!*

Ce Saint Philosophe après avoir rendu à la Religion un si notable service, tombe pourtant dans le blasphème en dogmatifant que

l'Ame ne remuë par les corps qu'elle habite, mais que Dieu en est le moteur unique & immédiat, lors même qu'il s'agit de l'exécution des volontez les plus criminelles de l'Etre pensant, *Sententias vestras prodidisse, superasse est. Patet primâ fronte blasphemum. Non necesse habet convinci quod suâ statim professione blasphemum est.* D'ailleurs y eût-il jamais de paradoxe plus absurde que d'affirmer, que nôtre ame ne connoît tant de diverses mutations qui arrivent incessamment à nos corps que par une espece de revelation, ou si vous voulez par un avertissement secret de Dieu *qui vellat & admoneat*; Et enfin que nous avons une connoissance plus distincte de nos Ames qui sont invisibles & spirituelles, que de nos Corps qui sont palpables & materiels. Certes si Monsieur Descartes & ses Sectateurs sont doüez d'une clairvoyance si penetrante & si extraordinaire, il faut de nécessité que leur esprit soit d'une trempe sans comparaison plus noble que celle de l'esprit des autres hommes. Ne seroient-ils point descendus des Pre-Adamites, & non de la race d'Adam comme le reste du genre humain?

Vous refusez admirablement, Monseigneur, le siege pretendu de l'Ame dans le *Conarion*,

Hieron.
Ep. ad
Ctesip.

& quand on accorderoit à Monsieur Descartes cette vision chimerique, il seroit du moins obligé de la loger, non dans toutes les particules de cette glandule pineale du cerveau, mais seulement dans son point central & indivisible, autrement l'Ame se trouveroit une substance étendue.

N'est-ce pas une chicane de mauvaise foy, que d'admettre un milieu entre le fini & l'infini, savoir *l'indefini*, comme si le nombre des grains de sable d'une orloge que nous ne saurions définir, ne laissoit pas d'être fini.

Vous avez avec une incomparable érudition, Monseigneur, montré que Monsieur Descartes a, par maniere de dire, écumé les Philosophes Anciens & Modernes; mais ce qu'il y a d'étonnant, luy qui traite Aristote si fort de haut en bas, a cependant pris de luy les deux plus insoutenables opinions de sa Physique, l'une que la matiere est divisible à l'infini, & l'autre que le lieu du corps naturel n'est pas l'espace qu'il occupe, mais la superficie concave du corps dont il est environné, de maniere qu'un ver engendré dans un fromage de Hollande, & porté d'Amsterdam à Batavia, fait environ six mille lieues de chemin sans changer de place.

C'est

C'est un bonheur pour le genre humain que la mort de Monsieur Descartes ait prevenu la publication d'un Corps entier de Medecine, qu'il meditoit conformement à ses Principes. On en jugera par la maniere bizarre dont il s'est traité de son chef dans une inflammation de poulmon, qui l'emporta en peu de jours. Il prenoit de l'eau de vie brûlée dans les frissons de sa fièvre, quoy que des plus ardentes, sans vouloir jamais souffrir la saignée. Il est vray que sur la fin de sa maladie, & lorsqu'il n'en étoit plus temps, il se fit de luy-même ouvrir la veine par deux fois, & s'ordonna ensuite une infusion de tabac dans du vin blanc, pour se provoquer un vomissement. Voila les lumieres admirables & heureuses de ce Philosophe dans l'Art de la Medecine, qui lui ont coûté la vie.

Au reste, Monseigneur, la Republique des Lettres vous est fort redevable d'avoir abbattu cette Idole Philosophique, que l'influence de quelque Constellation maligne fait adorer dans certaines Echoles; ou pour ne point chercher si loin la cause d'une telle fascination, des gens sensez estiment que la Cabale des Jansenistes a adopté la Philosophie Cartesienne, dans la seule vûe de contrequarrer les Jesuites qui ne la

T

peuvent souffrir, de maniere qu'elle n'a pris racine que par l'exemple & par le credit de Messieurs de Port-Royal. Il faut cependant donner cette gloire à feu Monsieur Paschal, que ses grands engagements avec les Disciples de Jansenius ne l'ont pas empêché de s'en moquer ouvertement, & de la qualifier du nom de *Roman de la Nature*.

M. l'Abbé Tallemant ne m'a que depuis peu de jours mis és mains vôtre precieux present, & il m'a falu du temps pour le lire attentivement & par deux fois. Ayez donc la bonté, Monseigneur, d'excuser le retardement de mon remerciement, aussi bien que les fautes contenues dans ma réponse écrite à la hâte. Je suis, Monseigneur, avec beaucoup de reconnoissance & de respect, vôtre, &c.



L E T T R E

A MADAME.....

CE pauvre disgracié des Muses, est justement entre nos Poètes Panegiristes ce que sont Nerveze & la Serre entre nos Auteurs en Prose. Au lieu du Pegase il monte, comme on dit, sur ses Grands Chevaux, & il se trouve par malheur que ses Grands Chevaux ne sont que des Rosses. Si l'Auteur eût lû, ou du moins s'il eût lû avec quelque attention le Panegirique de l'Empereur Trajan composé par Pline le jeune, il n'auroit pas eu la temerité d'entreprendre l'Eloge de nôtre Monarque, & il est facile de juger que les quinze cens livres de pension qu'il en a tirez, sont plutôt une reconnoissance charitable de son zele affecté, qu'une récompense de son Poëme, qui n'est au fond qu'une espece de Gazette, mise sans jugement en rime bouffie & ampoullée. Il n'y a pas jusqu'à la Vignette, dont il se glorifie, qui ne soit un galimatias confus de representations auxquelles on ne comprend rien. O que la veuve Cramoisy

T ij

est prevoyante, de s'être avisée d'obtenir un Privilege pour l'impression de ce Livre capable de l'enrichir à jamais, par le grand debit qu'elle en fera aux Apprentifs de Boutique, aux Clercs du Palais, aux jeunes Academistes, & sur tout à certains étourdis de Gascons qui ne se repaissent que de creme fouettée. Si ces Messieurs sont prudens ils se pourvoiront de bonne heure d'exemplaires, crainte que le prix n'en augmente à proportion du rehaussement des monnoyes, cet excellent Ouvrage étant du moins aussi precieux que l'or. Voila, Madame, une partie des pensées qui me sont venuës dans l'esprit par cette lecture chagrinante, dont vous êtes, sans vous offenser, la cause malicieuse plutôt qu'innocente. Cependant il ne me souvient pas d'avoir jamais merité vôtre vengeance..

L E T T R E

A UN DE SES AMIS OU IL EST
parlé des Medecins Alkalistes.

J'ay reçu par les mains de Monsieur votre fils la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Les loüanges que vous m'y donnez si liberalement, m'ont d'abord fait rougir, mais ma honte s'est dissipée au moment que je les ay considérées, à l'exemple du Cyrus de Xenophon & du Prince de Balzac, comme un tableau non pas de ma personne, mais de mon devoir. Je n'oublierai de ma vie, Monsieur, les honnêtetez dont vous me comblez, d'autant plus qu'elles partent d'un homme d'un merite singulier, soit du côté de la Morale, soit du côté de l'Erudition. Il nous manque à Paris un personnage de votre caractère, pour nous aider à soutenir la Medecine Orthodoxe qui est sur son penchant. L'ignorance de ceux qui se qualifient presentement Medecins ne fut jamais si profonde, & pour me servir des propres termes d'Hypocrate, *iacent ἐν τοῖς ὄσσι ἀπὸ τοῦ πλινθίου.*

T iij

Au lieu de se tenir dans les maximes fondamentales de la Medecine dogmatique, & de la perfectionner de plus en plus par le moyen des découvertes modernes, ils l'ont absolument bannie, & ont embrassé sans discernement toutes sortes de nouveautez, entre lesquelles à la verité il y en a quelques-unes de fort curieuses & de fort utiles, mais il s'y en rencontre aussi d'autres en plus grand nombre sans comparaison, tres-fausles & même tres-folles.

Cependant le torrent de l'Eterodoxie est si rapide qu'il entraîne quantité de personnes. La raison n'en est pas difficile à deviner, il y a trop de fatigue & trop de longueur d'aller puiser la Medecine dans les vives sources de nos vieux Maîtres Grecs, Latins & Arabes, & dans les ruisseaux purs & clairs de plusieurs autres Medecins tres-habiles, qui ont écrit depuis un Siecle & demi ou environ, que les Sciences ont commencé à renaître. Il y a de plus une peine non mediocre à orner nôtre Art, & sur tout sa partie Pathologique, qui est son endroit le plus desagréable, de l'Eloquence Greque & Latine, & du brillant des belles Lettres, afin de plaire aux Lecteurs, & même de leur polir l'es-

prit en les instruisant. J'avouë que *Morbi non curantur eloquentiâ*, mais ce qui est de remarquable, il se trouve que Celse le plus éloquent des Medecins Latins est l'Auteur de cette pensée, auquel on peut répondre, *nec etiam morbi curantur barbariè*. Pour éviter donc un si grand & si penible circuit, on s'est avisé en nos jours d'abreger la Medecine par le galimatias de l'Acide & de l'Alkali, de sorte qu'il faut aujourd'huy moins de temps pour devenir un Medecin à la mode, que n'en demandoit autrefois Theffalus pour enseigner sa Secte, qu'il appelloit impudemment metodique. Cela est cause que les chetifs Fraters Chirurgiens & Pharmaciens ayant en moins de rien appris ce jargon, font tête, & certes avec justice, aux plus grands Docteurs Alkalistes, lesquels au fonds n'ont aucun autre avantage au dessus de cette espece de gens, que celui du bonnet Doctoral, que ceux-cy peuvent obtenir aisément & à bon marché quand il leur plaira. Avant que de finir cette Lettre, qui n'est déjà que trop prolix, permettez-moy de faire le tableau en petit de M. vôtre fils. Il me paroît marcher sur vos pas, & ne déroger en aucune maniere à l'heureuse naissance & à l'éducation qu'il tient de vous, *Opto tibi cumulatissimam dierum πανδιων mensuram*, & suis.

L E T T R E

A MONSIEUR BACHOT SUR
l'usage d'une plume pour se piquer journallement les narines & la luvette.

EN parcourant le Manuscript que vous m'avez communiqué, voicy quelques observations que j'y ay faites.

L'Auteur est entierement Novice dans les matieres de Medecine & de Physique, aussi confesse-t'il sur la fin de son Ouvrage, qu'il n'est ny Medecin, ny Philosophe. Il ne faut donc pas s'étonner si son Livre fourmille de paradoxes impertinens, dont en voicy quelques-uns. Il réduit toutes les causes des maladies à l'eau & aux vents, à l'exclusion du sang, de la bile, & de l'humeur mélancolique. Il confond l'eau ou la serosité, avec la pituite. Il pretend que les vents ne sont que de l'eau convertie en air, quoy que l'air & le vent soient d'une nature differente. Joint que la transélémentation, nonobstant l'autorité d'Aristote, est aujourd'huy convaincuë de faux, & les raisons triviales que l'Auteur employe, fort au long, pour

pour défendre cette prétendue conversion des Elemens les uns aux autres , ont été refutées mille fois par nos Physiciens modernes. Il prétend que les eaux sont la matiere des aposthumes & des absçés ; que les esprits qu'on fait être inanimez , souffrent néanmoins de violentes douleurs ; que l'hydropisie a sa source dans l'estomach ; que les fièvres chaudes proviennent d'un flux continuel d'eaux de la tête vers le cœur ; que le chatoüillement de la luette, & du dedans du nez , avec une plume , fait passer le frisson des fièvres , & guerit les fièvres malignes ; que cette irritation de la luette , si on l'accompagne de fréquentes compressions du bas ventre , d'aspirations & d'attractions de l'air , fait sortir par la bouche les vents de l'estomach & des entrailles. A ce conte le tympanites seroit d'une facile guerison. Il veut enfin que ce bout de plume porté dans le nez , qu'il vante comme un panacée , en chatoüille les cartilages , comme si ces parties étoient susceptibles de sentiment.

Après tout , l'usage aujourd'huy si commun du tabac pris ou en poudre par le nez , ou en masticatorie , est sans comparaison & plus efficace, & plus seur que le piquotement fréquent du nez & de la luette par le moyen d'une plume.

L E T T R E

A UN DE SES AMIS CONCERNANT
la Physique de M. Descartes.

Vous m'ordonnez, Monsieur, de m'expliquer sur quatre questions que vous me proposez, extraites de la Physique de M. Descartes, & de celle de ses Sectateurs. Je vous obeirai, avec protestation de soumettre mon avis au vôtre, & même à celui de tous les gens de bon sens qui me payeront de raison.

PREMIERE QUESTION.

De la divisibilité de la matiere à l'infini.

Les Cartistes pretendent que la matiere peut être divisée à l'infini; & quelques Philosophes osent assurer que si Dieu avoit employé, & employoit à l'avenir son éternité à diviser un grain de sable, il n'en viendroit jamais à bout : *Quoniam quantum nequit consistere ex non quantis, ac omne quan-*

tum est extensum atque idcirco semper divisibile; car il ne s'agit pas icy d'une division mentale, mais d'une division actuelle. Ainsi ces Messieurs qui veulent faire passer leur Philosophie pour originale, nous renvoyent néanmoins à *l'infinitum categorematicum & syncategorematicum* de la chicane Collegiale.

Cette opinion erronée vient de ce qu'elle pose faussement l'extension pour principe de la divisibilité; au lieu qu'un corps n'est effectivement divisible, que parce qu'il est construit de plusieurs petites pieces jointes ensemble, *per juxtapositionem*, lesquelles sont separables les unes des autres, d'autant qu'au fond elles ne sont pas continuës, quoy qu'elles paroissent telles à nos sens à cause de leur exacte mixtion, mais seulement contiguës, & par consequent capables d'être disjointes, puisque tout composé peut être décomposé, c'est à dire divisé: Au lieu qu'un corps exempt de composition, dont les parties sont continuës réellement & de fait, comme sont les atomes de Democrite, ne sauroit naturellement être brisé.

SECONDE QUESTION.

Du Vuide.

ACcordons par complaisance aux Cartesiens que les parcelles de leur matiere subtile soient susceptibles de division à l'infini, & qu'elles soient incessamment & rapidement agitées; je soutiens aussi qu'il faut de toute nécessité qu'elles soient diversement figurées, & partant qu'après leur mélange il reste entr'elles de petits vuides. On répond que ces particules en se rompant par le mouvement des unes contre les autres, aquierent des figures & des grandeurs semblables à celles des lieux qu'elles iront occuper. Mais posons, par exemple, que le vuide qui s'ensuivroit de la mixtion de ces particules diversement figurées, lesquelles composent la masse de la matiere subtile, dût être triangulaire ou ovale, comment s'en pourra-t'il former si à propos, & sans y manquer d'un moment, un pareil corpuscule qui previenne prestement ce vuide en le remplissant exactement, à moins que Dieu par sa Providence n'y mette la main; de maniere qu'au lieu que selon l'ancienne Philosophie c'étoit la Nature qui abhorroit le vuide,

ce feroit Dieu aujourd'huy qui s'y opposeroit, & qui y remedieroit en qualité de Protecteur juré des loix du Cartesienisme nouvellement imaginées.

Si par la Toute-Puissance Divine l'air entier contenu dans une chambre en étoit tiré, & que tous les corps du dehors fussent empêchez d'y entrer; je veux que l'air externe, qui est toujours en mouvement, n'étant plus contrepoussé par celui du dedans de la chambre, en renversât les murailles par son impulsion & par son ressort, je ne pense pourtant pas que personne eût la temerité d'assurer, qu'il implique contradiction que Dieu ne les puisse soutenir contre le choc de l'air extérieur quelque violent qu'il soit, auquel cas il n'est pas possible que la chambre ne demeure vuide.

TROISIE'ME QUESTION.

De la Lumiere du Soleil.

C*Erebrofa commenta proponere, abunde refutare est.* Il n'y a qu'à rapporter fidelement la créance des Cartesiens touchant la lumiere du Soleil, pour en faire voir le ridicule.

10. Ils supposent que le corps du Soleil n'est point lumineux, & qu'il n'est qu'un amas confus de poussière extrêmement déliée, qu'ils appellent matière subtile, laquelle fait ses derniers efforts pour en sortir, quoy qu'inutilement, d'autant que tout étant plein, elle ne rencontre point de vuide au dehors pour s'y placer.

2. Ces Messieurs mettent en fait, qu'il y a des lignes ou des rayons de globules aboutissans d'une part à la superficie du Soleil, & de l'autre à la retine située au fonds de l'œil, & que ces petites boules ressemblent aux grains d'un Chapelet, sinon qu'ils se touchent immédiatement sans être enfilez ensemble.

3. Ils veulent que les globules prochains du Soleil soient fortement poussez à la ronde par la matière subtile de cet Astre tendante vainement à s'échaper, & que cette compression soit continuée, *quasi protelô*, de globule en globule, depuis le Soleil jusqu'à la retine, & de celle-cy, par le moyen du nerf optique, jusqu'à la glande pineale du cerveau où il leur plaît de loger l'Ame, laquelle aperçoit aussi-tôt cette compression, moyennant l'avertissement que Dieu luy en donne, sans quoy elle l'ignoreroit. Or ce sentiment

de compression dans l'Ame est proprement, si on les en croit, ce qui s'appelle lumiere.

Quoy donc la clarté ravissante du Soleil, laquelle est la vie, la joye & l'ornement de l'Univers, la plus noble des Creatures après les Etres spirituels, *cette fille aînée de Dieu*, ^{Du Bar^{tas},} comme s'en explique un de nos Poëtes, ne fera-t'elle rien autre chose qu'un sentiment interieur de nôtre Ame, excité dans le centre ovale du cerveau au fujet d'une fimple compression ?

Il s'ensuivroit aussi de cette opinion qu'avant la creation de l'homme, qui arriva le sixième jour, le monde entier étoit absolument privé de lumiere, contre le recit exprés de Moysé, qu'au premier jour de la Semaine, *dixit Deus fiat lux, & facta est lux, & vidit Deus lucem, quod esset bona, & divisit lucem à tenebris, appellavitque lucem diem, & tenebras, noctem.*

Pour défendre un si étrange paradoxe, quelques-uns alleguent que l'œil étant rudement frappé voit des lumieres voltigeantes au dehors, qu'Aurelianus appelle, *scintillarum micæ & igneos circulos*, d'autant que ce coup cause une forte compression dans la retine. Mais ils devroient confiderer que les esprits

sont d'eux-mêmes lumineux, ainsi qu'il paroît par le brillant naturel des yeux de quelques personnes, selon qu'il est rapporté d'Auguste, de Tibere, des deux Scaligers, de Porta & d'autres, principalement durant la nuit, & sur tout de plusieurs Animaux comme des Chats. A la verité la lueur des esprits qui émanent continuellement de la pupille pendant les veilles, n'est pas pour l'ordinaire perceptible, à cause de l'extrême ténuité de leur confection; mais lorsqu'ils sont ramassez & condensez, pour parler avec Lucrece, *glomeramen in unum*, & poussez avec impetuosité & avec abondance au dehors par le coup que reçoit l'œil, leur lumiere devient sensible. Enfin, quoy qu'en disent les Cartesiens, il est inconcevable qu'un pur pressement de la retine puisse produire d'autre effet dans l'ame qu'un sentiment de compression; s'il en étoit autrement il n'y auroit qu'à heurter les doigts à un homme pour causer en luy une perception de lumiere, car il est indifferent d'où procede la compression, pourvû qu'elle parvienne par la suite des nerfs jusqu'au *conarion*, afin d'y être apperçûe par l'Etre pensant qui est censé y résider.

QUA-

QUATRIÈME QUESTION.

Si les Animaux sont de pures machines destituées de sentiment.

IL est constant que si les Bêtes sont animées, ce ne peut être d'une ame spirituelle & immortelle. D'autre côté il est difficile de comprendre comment d'un mélange de corpuscules, qui sont materiels, petris ensemble, il en peut résulter un être connoissant quoy que privé de raison. Pour sortir de cet embarras les Cartesiens, comme de nouveaux Alexandres en Philosophie, coupent le nœud au lieu de le dénouer, en prononçant décisivement que les Animaux sont de simples machines destituées de tout sentiment, & dont tous les mouvemens par conséquent sont purement mécaniques, & nullement volontaires.

Mais est-il hors de la vray-semblance que Dieu ne puisse créer dans les Animaux au temps de leur conception une ame corporelle & mortelle convenable à chacune de leurs espèces ? Et comment les Cartistes pourroient-ils le nier ? eux qui sans aucune nécessité font

X

intervenir Dieu dans nos operations, comme Moteur unique & prochain. Ou bien qui a dit à ces Messieurs que Dieu au commencement n'ait pas créé les Animaux avec leurs ames, lesquelles ensuite ayent passé, *extraduce*, d'Animal en Animal? Est-il même impossible que l'ame des Bêtes ne puisse être journellement formée de la matiere? selon cet axiome de Physique, *Plus est in mixtô quam in miscibili* Qui s'imagineroit jamais qu'un corps resplendissant comme est le Soleil, pût être engendré d'Elemens grossiers & tenebreux broyez ensemble d'une maniere & en une dose à nous inconnue? *Lumen*, dit Seneque, *oculos nostros & implet & effugit*. La lumiere externe remplit tous les jours nos yeux, pendant que son essence se cache à la lumiere interne de nôtre entendement. L'industrie humaine a trouvé le moyen de fabriquer du papier avec des haillons; du crystal & des glaces de Venise avec de la cendre; & des dentelles tres-fines avec de l'herbe. Pourquoi donc refuser à la Nature, d'ailleurs si ingenieuse, l'adresse de construire l'ame des brutes d'une matiere qui nous en paroît si éloignée?

L'histoire des Animaux prouve invinciblement que bien loin d'être des Automates, & par

maniere de dire des Idoles de la Nature, qui ont des yeux sans voir, des oreilles sans ouïr, & des narines sans flairer, quelques-uns d'eux ont des connoissances approchantes du raisonnement. C'est donc une marque évidente de l'orgueil humain que de leur dénier une ame veritable & connoissante, après toutes les marques qu'ils en donnent au dehors, plutôt que d'avouer de bonne foy qu'ils en ont une en effet, qui est la machiniste de leur machine, encore qu'il ne nous soit pas possible de la connoître distinctement.

Certes Dieu dans la Nature, qui est sa *puissance ordinaire*, a ses mysteres, quoy qu'in- Scaliger. finiment inferieurs à ceux de la Religion; Et une partie de la veritable Science consiste dans la confession de nôtre ignorance touchant plusieurs effets naturels, sur lesquels il a plû à leur Auteur de tirer un voile, en intention de rabattre nôtre excessive curiosité ou nôtre presumption; de sorte que dans la Physique aussi bien que dans la Theologie, *oportet sapere ad* S. Paul. *sobrietatem*, & non pas *desperere ad ebrietatem*, & s'entêter de chimeres.

Après ma déference à vos ordres, Monsieur, en répondant aux quatre questions que vous m'avez faites, je vous supplie à mon

tour, toute complaisance à part, qu'il vous
plaise de rectifier ces miens sentimens ; car je
cherche la verité, & je me trouve fort em-
pêché à la trouver, n'étant pas du nombre
de ceux *qui veritatem volunt esse, quicquid
amor partium suadet*. Si vous m'accordez
cette grace, je serai d'autant plus obligé à
être toute ma vie, &c.



*QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA
Vie de Marc Aurele Antonin nouvelle-
ment imprimée.*

I. **O**N dit de l'Egipte, ce sont les propres termes de l'Auteur, qu'elle produit beaucoup de bonnes choses parmi beaucoup de mauvaises. Il n'en est pas de même du Menil, tous les fruits, dit-il, généralement en sont excellens; de maniere que l'histoire de Marc Aurele Antonin née depuis peu de jours dans cet heureux terroir, ne sauroit être qu'admirable, & d'un goût pour le moins aussi exquis que les oignons de l'Egipte, tant regrettez jadis des Israélites. En effet le Menil, surnommé Montant à cause de sa situation éminente, est sans doute plus susceptible des Influences Celestes que le Royaume d'Egipte, qui est un Pays fort bas, dans lequel on descend de quelque côté qu'on y aborde. Et il est étonnant que l'Auteur, d'ailleurs animé d'une vivacité Gascone, ait oublié de remarquer que le surnom de cette maison si haut élevée, & qui vient de la liberalité du Roy, étoit un presage que le Seigneur

X iij

du lieu devoit monter de la Charge de Procureur General, à la premiere Presidence du Parlement.

II. Cet Auteur louë Antonin d'avoir fait voir *la vanité de toutes les loüanges en general, & d'avoir confondu également ceux qui les reçoivent & ceux qui les donnent*, pendant qu'il peche luy-même contre cette maxime par les éloges magnifiques, quoy que meritez, qu'il donne à Monsieur le Premier President. Ce qu'il y a d'incommode pour l'Auteur, c'est qu'en affectant de relever ce sentiment de Marc Aurele touchant la vanité des loüanges, il s'attire sans y penser une legion d'ennemis. Car nôtre France est couverte aujourd'huy de presque autant de flatteurs lâches jusqu'à en être insensez, que l'Egypte le fut autrefois d'insectes.

Un seul exemple récent, entre une infinité d'autres, suffira pour prouver cette verité. Il a plû à Sa Majesté par une justesse de discernement qui luy est singuliere, d'élire d'entre tous ses Generaux ceux qu'il a jugé les plus capables de luy obeir, & le succès a fait voir qu'il ne s'est pas trompé dans son choix; car ce Grand Prince qui après avoir longtemps & toujours heureusement commandé

ses Armées en personne, les commande à présent du fonds de son cabinet, ayant envoyé ses ordres à ses Generaux, ils les ont executez avec tant de zèle, de prudence & de bravoure, que nous en avons remporté cette Campagne trois victoires signalées tant par terre que par mer. Neanmoins quelques chetifs Panegyristes, destituez de sens & de raison, & s'imaginant rehausser par ce moyen la gloire du Roy, ont osé écrire que *nos Generaux n'avoient ny bras, ny cœur, ny tête, & que le seul Genie de nôtre Monarque avoit tout fait.* A ce conte il suffisoit de mettre des Goujats à la tête de nos Armées. Certes comme Dieu dans la conduite du monde, aussi les Rois qui font son image dans le Gouvernement de leurs Etats, agissent ordinairement par le ministère des causes secondes & subalternes. Le Roy nonobstant ses grands avantages ne laissa pas de témoigner aux Ambassadeurs, & aux Residens Etrangers qui se trouverent à sa Cour, que ses dernieres victoires ne l'empêcheroient jamais d'écouter des propositions de paix, si on luy en faisoit quelques-unes : Au lieu de cela certains adulateurs impudens & extravagans se sont avisez d'écrire, que tous les Princes Chrétiens le genou en terre demandoient la

paix à Sa Majesté. Ce discours contient deux impertinences palpables, dont l'une suppose un fait évidemment faux, que tous les Princes Chrétiens demandent à genoux la paix au Roy, de laquelle au contraire ils ne paroissent jusqu'icy que trop éloigner; & l'autre choque absolument l'intention pieuse de Sa Majesté de pacifier l'Europe.

III. Entre plusieurs autres indiscretions de l'Auteur en voicy deux considerables, la premiere de n'avoir point passé sous silence, que la coûtume d'Antonin étoit de construire de superbes Edifices publics, mais par modestie de ne bâtir jamais de grands Palais pour son usage particulier. La seconde que pour ne pas fouler ses Peuples dans les necessitez de l'Etat, *il vendit à l'encan ses pierreries, ses tableaux, ses vases, ses tapisseries, sa vaisselle d'or & d'argent, ses crystaux, ses meubles, & les habits d'or & de soye de l'Imperatrice, & les perles qu'il avoit trouvées en grand nombre dans le cabinet d'Adrien.*

IV. On peut aussi reprocher à cet Historiographe quelques ignorances dans les faits, par exemple, que l'Edit pour le soulagement des Chrétiens, publié à Ephese dans l'Assemblée generale de l'Asie, étoit de Marc Aurele Antonin,

Antonin, car il est certain qu'il fut fait par Antonin le Pieux son Predecesseur. Il avance aussi que ce fut la douzième Legion, sous Auguste, qu'on surnomma *Fulminante*, & non pas une Legion de Chrétiens sous Marc-Aurele; cependant il est tres-certain que l'une & l'autre de ces deux Legions fut, chacune en leur temps, qualifiée du titre glorieux de *Fulminante*, quoy que pour différentes raisons.

V. A l'égard des Réflexions Morales de l'Empereur Marc-Aurele, elles montrent simplement qu'il entendoit & pratiquoit la doctrine de Zenon, quoy qu'il n'approchât que de loin d'un Epictète & d'un Senèque. Et nôtre Ecrivain auroit sagement fait de ne pas ennuyer ses Lecteurs par les Remarques remplies de Sermons Stoïques & Chrétiens, qu'il a ajoutées aux Réflexions de son Heros, dont elles n'avoient nul besoin, en vûe de Déifier ce Payen entêté du culte infâme de ses Idoles.

Il s'y porta avec un si prodigieux excès, qu'après la mort de l'Imperatrice Faustine sa femme, la plus insatiable Louve qui fut jamais, il n'eut point de honte de luy ordonner des honneurs Divins, de luy édifier un Temple (qui sub-

Y

fiste encore aujourd'huy comme une des plus rares curiositez de la Ville de Rome, mais à l'opprobre éternel de celuy qui l'a érigé) de luy consacrer des Prêtres, & de luy dresser une Statuë d'or qu'on adora. Le défenseur de ce Prince tâche de nous persuader qu'il ne savoit pas les déreglemens de sa femme; mais est-il croyable qu'il fût le seul homme du monde qui les ignorât? Et comment pouvoit-il ne les pas connoître, puisqu'un jour étant exhorté par ses fideles amis de répudier cette femme si scandaleusement impudique, il leur répondit Philosophiquement, qu'il faudroit luy restituer sa dot, parce que c'étoit d'elle qu'il tenoit l'Empire.

Encore s'il se fût contenté de son aveugle attachement au Paganisme, quoy qu'indigne d'un honnête homme, & sur tout d'un Philosophe comme luy; mais il jugea à propos d'être aussi le persecuteur outré des Chrétiens, jusqu'à insulter à leurs cadavres, qu'il souffroit être traînez à la voirie pour y servir de spectacle, & ensuite être devorez par les bêtes; Et ce fut sous son Regne, qu'on s'efforça de faire passer aujourd'huy pour un Siecle d'or, que s'excita la cinquième & generale persecution contre les Chrétiens.

L'Armée Romaine se trouvant un jour réduite au danger de perir de soif, fut sauvée par une pluye extraordinaire qui survint tout à coup, & l'Armée ennemie ruinée en même temps par les foudres & le feu du Ciel. Dieu accorda ce miracle aux prieres d'une Legion composée de Chrétiens, qui se trouva dans l'Armée Romaine, dont le nom de *Melitine* fut alors changé en celui de *χαρυνεβόλος*, comme qui diroit, *Lance-foudre*, ou *Fulminante*.

Il est vray que Marc-Aurele en reconnoissance d'un secours si important & si merveilleux, publia un Edit en faveur des Chrétiens; mais les executions sanglantes contr'eux ne laisserent pas de continuer jusqu'à la fin de sa vie, quoy qu'un peu moins violentes qu'auparavant: Surquoy l'Apologiste de ce meurtrier des fideles, assure de son chef & sans preuve, qu'il n'en étoit pas informé. Mais qui ne voit que cette excuse est tout-à-fait frivole, n'étant pas imaginable que de telles barbaries, qui ne cessoient pas, se pussent commettre dans les Provinces contre l'ordre de l'Empereur, & sans qu'il en fût averti, à moins que de le faire passer pour un idiot dans l'Art de regner; Que s'il en étoit aver-

ti, pourquoy luy, qui dans ses Réflexions Morales recommande si hautement la Justice, ne faisoit-il pas châtier exemplairement de tels massacreurs ?

On doit donc conclurre que ce malheureux Prince vécut & mourut non seulement plongé dans les plus basses idolatries, mais aussi enyvré du sang innocent des pauvres Chrétiens, & que pour l'en punir, Dieu permit que Commode son fils & son successeur l'empoisonna, lequel dans la fuite fut un monstre en avarice, en débauches & en cruauté.

Au reste les fautes de jugement contenues dans cet Ouvrage n'empêchent pas qu'il ne soit assez bien écrit, à l'exception de plusieurs vers que l'Auteur a semés dans sa prose par mégarde. Après le mauvais succès de l'histoire de Marc-Aurele, laquelle pourroit bien mourir au berceau, il n'y a nulle apparence qu'aucun Libraire ose entreprendre l'impression du Plutarque entier, que cet Auteur déclare avoir dessein de traduire de nouveau en nôtre Langue, & d'y joindre des commentaires. S'ils sont aussi prolixes que ceux qu'il a accoutumé de donner au Public, l'Ouvrage contiendra pour le moins

quatre des plus gros volumes in folio, qui ne seront ny achetez, ny lûs, à la ruine de l'Imprimeur, & à la honte de l'Auteur.



L E T T R E

A MADAME LA MARQUISE DE
S. Agnan.

JE vous supplie, Madame, de remercier dignement de ma part vôtre illustre Amie de m'avoir communiqué par vôtre moyen le dernier Ecrit de Monsieur Pellisson. Je n'ignorois pas qu'il étoit consommé dans tous les genres d'érudition, mais je doutois qu'il voulût s'abaisser jusqu'à la Critique; Cependant il y a tellement réussi sur le passage de S. Augustin, qu'il merite par preference le nom de *Critique*, c'est à dire de *judicieux*, en comparaison de ceux qui s'attachent uniquement à cette sorte d'étude. Le Livre ayant pour titre, *la Tolerance des Religions*, me causa d'abord une joye incomparable, m'imaginant que les pauvres Protestans alloient être supportez avec leur simple créance au Decalogue, à l'Oraison Dominicale & au Symbole des Apôtres, jointe à la participation au Bâême & à l'Eucharistie, sans rien changer aux paroles, ny aux actions de

Jesus-Christ leur Instituteur. Mais je fus bien surpris lorsque j'apperçûs qu'il ne s'agissoit que de la condescendance du Pape pour les Allemans touchant la Coupe Sacrée. Je laisse à cette Nation la défense de ses droits, mais comme bon François je suis scandalisé que Sa Majesté Imperiale soit qualifiée dans ce Livre, *le Fils aîné de l'Eglise*. Il me semble que cela vaudroit bien la peine d'être relevé. Je suis, Madame, vôtre tres-humble & tres-obeissant Serviteur.



L E T T R E
DE MONSIEUR LE CURE DE
*S. Michel à S. Denis, à M. Menjot
sur sa maladie.*

A S. Denis le 21. Decembre 1691.

J E vais vous rendre mes devoirs sur la maladie dont il plaît à Dieu de vous affliger, en la maniere que je le puis. Nos solennitez me tiennent attaché icy sans que j'en puisse sortir, mais elles ne m'empêchent pas, au contraire elles m'aident à élever mes mains au Ciel pour demander à Dieu pour vous, Monsieur, d'étendre *sa miséricorde à ceux qui le connoissent, & sa justice à ceux qui ont le cœur droit.* Vous le connoissez parce qu'il vous connoît; & vous avez le cœur droit, parce qu'il n'y pas sans doute jusqu'à vôtres maladie que vous ne vouliez, sachant que Dieu veut que vous la portiez. Peut-être qu'en lisant cecy vous direz que vous voudriez bien n'être pas malade. Si je l'entendois, je vous dirois, c'est la maladie qui parle, ce n'est pas le malade;

de; le malade dit à l'Eternel, que vôtre volonté soit faite en moy qui suis encore sur la terre & qui ne suis que terre, comme elle est faite aux Saints qui sont dans le Ciel & qui sont eux-mêmes des Cieux. Si vôtre cœur est droit, comme je n'en doute pas, c'est parce que l'Eternel vous a tendu sa Justice; & s'il vous tend encore sa Justice parce qu'il veut que le Juste se sanctifie encore, vôtre cœur deviendra encore plus droit. Et qu'est-ce qu'avoir le cœur droit? C'est vouloir être malade quand Dieu veut que nous le soyons; la vraye droiture de cœur dont le Prophete parle, n'étant autre chose qu'une conformité de nôtre volonté à celle de Dieu, dans les afflictions comme dans les consolations qu'il luy plaît de nous envoyer. Mais, Monsieur, ce n'est que par l'Esprit de Dieu que nous pouvons connoître la volonté de Dieu, & ce Divin Esprit qui souffle où il veut, ne souffle néanmoins que dans l'Eglise. Je le prie de souffler si bien sur vous, & en vous, qu'il en ôte toute la paille, qui ne sert pas à conserver le froment; & qu'il vous fasse dire plus du cœur que de bouche: *Je benirai le Seigneur en tout temps, & sa louange sera toujours en ma bouche.*

Z

Que ce Souverain Seigneur vous console,
& que sa miséricorde vous fasse souvenir de
moy, qui suis avec un profond respect, Mon-
sieur, vôtre très-humble & très-obeïssant
Serviteur,

PARRA Curé de S. Michel.



R E P O N S E

DE MONSIEUR MENJOT.

A Paris, le 24. Decembre 1691.

N On seulement je me soumets volontiers aux ordres de la Providence, mais je chers même les maux dont elle me visite, sachant qu'ils n'ont qu'une apparence de disgrâce, & que dans le fonds ce sont des faveurs du Ciel, puisque *toutes choses tournent en bien à ceux qui aiment Dieu*. Mais, Monsieur, pour vous découvrir mon cœur, un reste de vieil homme m'empêche d'être assez vivement pénétré de ces sentimens puisiez de l'Ecriture; c'est pourquoy j'ay besoin de mes propres gemissemens, & de ceux des gens de bien pour obtenir de Dieu une pleine victoire sur mes naturelles & malheureuses résistances, & la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est capable d'y contribuer beaucoup. Cependant vous me permettez, Monsieur, s'il vous plaît, de m'expliquer avec vous sur un endroit qu'elle con-

Z ij

tient, savoir que ce Divin Esprit qui souffle où il veut, ne souffle néanmoins que dans l'Eglise. Je tiens cette proposition véritable si par l'Eglise on entend généralement toute Assemblée Evangelique: Mais si l'on entend par ce terme quelque Eglise spécialement privilégiée, hors laquelle on suppose que l'Esprit de Dieu ne souffle jamais, je trouve une telle opinion erronée & superbe, & qu'il faut être prevenu au dernier point pour donner dans cette illusion. Je vous demande, Monsieur, de prier pour moy le Pere de misericorde, par l'unique intercession de son Fils, de me gratifier de son S. Esprit pour qu'il me confirme dans la voye du salut, qui consiste dans l'Orthodoxie de la foy & dans la pieté des mœurs. Au reste je vous remercie de vos soins charitables, & suis, &c.





OPUSCULES POSTHUMES DE Mr. MENJOT.

C O N T E N A N T

Des Discours & Lettres sur plusieurs sujets,
tant de Physique & de Medecine, que
de Religion.

SECONDE PARTIE,

Contenant les matieres de la Religion.

DISCOURS CONCERNANT LES
moyens de discerner les veritez de la Religion.



raison.

Dieu a donné à l'homme deux
fortes de facultez capables de
distinguer le vray d'avec le faux,
l'une corporelle, & l'autre spi-
rituelle, savoir les sens, & la

Z iij

Les sens peuvent juger avec certitude des choses même de la Religion, pourvû que ces choses-là soient d'une nature sensible; car Dieu ne fascine jamais nos sens, puisque la fascination est une espece de mensonge & d'imposture, & que Dieu ne peut ny mentir, ny tromper. C'est pourquoy les miracles de Moyse étoient réels & effectifs comme procedans de Dieu; mais ceux des Magiciens de Pharaon étoient des illusions & des prestiges aux yeux des assistans, par le ministère des Demons.

Comme donc Jesus-Christ prouva jadis à ses Disciples par la vûe & par le toucher la verité de sa resurrection, & comme S. Jean proteste, qu'il nous *annonce ce qu'il a ouy, vû, & touché de la Parole de vie*, aussi devons-nous croire tres-certainement sur la déposition de quatre de nos sens, que le pain de l'Eucharistie est un pain veritable & materiel.

A l'égard des objets non sensibles, il n'y a que la raison qui ait droit d'en juger; mais au lieu que nos sens ne sont pas moins fidèles depuis, que devant le peché d'Adam, la raison humaine au contraire est beaucoup déchûe de sa premiere perfection. *L'homme*

Jean 20.
27.

1. Jean 1.
1.

1. Cor.
2. 14.

charnel ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles ne luy paroissent que folie, & il n'est pas capable de les connoître, parce qu'elles ne se discernent que par l'Esprit de Dieu. Il a donc besoin d'un secours de dehors, savoir de l'assistance surnaturelle du S. Esprit, selon qu'il est recité dans l'Evangile, que Jesus-Christ ouvrit l'entendement de ses Disciples pour leur faire comprendre les Ecritures; En sorte que la raison de tout homme de bon sens, aidée de l'Esprit de Dieu, peut par la lecture de l'Ecriture Sainte en découvrir le veritable sens, en ce qui concerne les dogmes necessaires au salut; laquelle connoissance ne sera pas simplement une opinion probable, mais selon le langage de S. Paul, *une démonstration des choses qu'on ne voit point*, incapable d'être effacée de l'esprit de celui qui l'a une fois conçue, quand tous les hommes & tous les Anges se joindroient ensemble pour y contredire. Par exemple, les Juifs que les Apôtres convertissoient au commencement du Christianisme ne déferoient pas à l'autorité Apostolique, laquelle leur étoit jusques-là inconnue, mais leur entendement étoit premierement touché de l'évidence des preuves qu'on leur alleguoit, & sur tout de ce

Luc 24.
451Heb. 11.
1.

rapport si juste & si admirable entre Jesus Fils de Marie, & le Messie predit par les Prophetes. Ensuite ceux d'entr'eux qui étoient assistez de l'Esprit de Dieu, se rendoient à la predication de l'Evangile, comme fit Lydie, à laquelle *le Seigneur ouvrit le cœur pour adhe-*
Act. 14. 16. *rer aux discours de Paul*, pendant que les autres destituez de ce secours, en demeuroient convaincus, & non vaincus, & même en grinçoient les dents, ne pouvant ny résister, ny se ranger à cette Sapience divine.

Or la condamnation de telles gens ne laisse pas d'être juste, quoy qu'il n'ait pas plû à Dieu de les gratifier de son Esprit, lequel *souffle où il veut.*
Jean 3. 8.

Et non seulement les Juifs avant leur conversion étoient en pleine liberté d'examiner par les Ecritures de Dieu, les raisons qui leur étoient proposées par les Apôtres touchant le Christ; mais les personnes déjà converties conservoient cette sainte liberté. *Si nous-*
Gal. 1. 8. *mêmes, écrivoit S. Paul aux fidèles de la Galatie, ou un Ange du Ciel vous évangélisons contre ce que nous vous avons évangélisé, tenez-nous pour anatheme.* Ainsi ceux de Berée après avoir reçu la parole avec allegresse, ne laissoient pas de conferer avec les Ecritures, les doctri-
Act. 17. 12. nes

nés qui leur étoient enseignées. Et S. Paul disoit aux Corinthiens : *Je vous parle comme à des personnes sages, jugez vous-même de ce que je vous dis.* Les Docteurs de Rome qui attribuent à leur Eglise la qualité d'Interprete infailible du sens de l'Ecriture, ne sauroient eux-mêmes nier, qu'il ne soit necessaire à chaque particulier de se servir de sa raison pour discerner cette Eglise, & en connoître les privileges avant que de s'y soumettre ; car le moyen d'ajouter foy à quelqu'un auparavant que d'être persuadé quel il est ? 1. Cor. 10. 15.

Si donc tout homme est en droit de peser les preuves qui lui sont alleguées touchant le choix de l'Eglise à laquelle il doit se ranger, pourquoy ne se servira-t'il pas aussi de son raisonnement pour la discussion des autres points de la foy ? Quelle tyrannie de défendre à des creatures sensibles & raisonnables l'usage des sens & de la raison, & de les vouloir conduire comme des aveugles & des hebetes ! Ne suffisoit-il pas que les Moines fussent traitez de cette maniere despotique par leurs Superieurs, sans étendre un pareil esclavage sur tout le Peuple Chrétien ?

Après tout quand par une obeïssance servile on se résoudroit à dépendre absolument & sans examen de la décision de l'Eglise Romaine, nos

A a

adversaires ne s'accordent pas, si par l'Eglise il faut entendre la personne du Pape parlant *ex Cathedrâ*, comme on veut delà les Monts; ou bien le Concile, comme l'expliquent les Facultez de Theologie de ce Royaume; à moins que d'admettre deux especes de Foy, l'une Transalpine, & l'autre Cisalpine, & d'obliger les Chrétiens d'embrasser tantôt l'une, & tantôt l'autre selon la diversité des Climats où ils habitent.

Concluons donc que pour discerner la véritable Religion il faut avant toutes choses demander à Dieu sa grace, puis sans s'arrêter au jugement des hommes, écouter Jesus-Christ dans son Evangile d'un côté nous ordonnant de nous *enquerir diligemment des Ecritures*, & de l'autre nous disant, *cherchez & vous trouverez*. Mais selon les hypothèses de Rome, il est superflu & même dangereux de se donner tant de mouvement, il n'y a qu'à en croire bonnement son Supérieur, soit habile, soit ignorant, & par ce moyen on trouvera sûrement la vérité.

Ican 5.

39.

Luc 12.9

L E T T R E

A MADAME LA MARQUISE DE
*Sablé touchant le premier Livre de Messieurs
de Port-Royal sur l'Eucharistie.*

J E vous suis fort obligé, Madame, de l'honneur que vous m'avez fait de me confier le Manuscrit de Port-Royal sur le sujet de l'Eucharistie. Ces Messieurs prouvent d'abord & avec raison, que si la Transsubstantiation est une doctrine fausse & monstrueuse, comme le prétendent les Protestans, il n'est pas possible qu'elle ait été introduite dans l'Eglise immédiatement après le Siècle des Apôtres, mais qu'il faut de toute nécessité qu'elle soit beaucoup moins ancienne. Ils ajoutent qu'on ne sauroit coter ny l'Auteur, ny le temps, ny même la maniere d'une telle innovation, savoir si elle s'est faite insensiblement, ou tout à coup; si elle a été generale, ou si elle s'est établie tantôt en un lieu, & tantôt en un autre. Ils disent enfin qu'il n'est pas imaginable que ny les Pasteurs, ny les Peuples, tant Catholiques que Schismatiques,

A a ij

comme les Grecs, les Armeniens & les Egyptiens, ne se soient point émus à la naissance d'une opinion si extraordinaire & si erronée : Et de là ces Messieurs inferent que la Transsubstantiation n'a jamais été nouvelle dans l'Eglise, mais qu'elle est descendue sans interruption depuis les temps Apostoliques jusqu'à nous. Encore que ces questions de fait ne regardent au fonds nullement la Foy, vous verrez néanmoins, Madame, dans quelque temps une réponse à cet Ecrit de Port-Royal, laquelle assurément vous satisfera. Cependant pour obeir à vos ordres, & vous déclarer sincerement ma pensée sur les difficultez proposées par ces Messieurs, je vous dirai, Madame, en general, que ce n'est pas d'aujourd'huy que l'Histoire a été assez negligente pour taire à la Posterité des faits & des circonstances tres-considerables. Nous ignorons l'Inventeur de la Bouffole, du Canon & de quelques autres découvertes assez modernes; quelle impossibilité donc y a-t'il que l'opinion de la Presence Substantielle du Corps de Jesus-Christ au Sacrement de la Ste Cene, ait été sujette au même sort? D'autant plus que la face de l'Eglise durant un grand temps, se trouve avoir été couverte des

plus épaisses tenebres de l'ignorance, en sorte que la doctrine de la Transsubstantiation nouvellement introduite parmi les Chrétiens, peut être comparée à ces ossemens jettez de nuit par l'ennemi dans le Temple de Jerusalem. A l'égard de la maniere de son introduction arrivée en tant de lieux sans bruit & sans contradiction, posé que cela soit véritable, ce peut être une adresse du Demon à faire glisser des erreurs par des voyes secretes & imperceptibles. La Lettre de divorce est aujourd'huy permise chez les Grecs, contre la défense expresse de Jesus-Christ; cependant il n'est pas possible de marquer précisément le temps auquel cette coûtume criminelle a commencé, non plus que d'assurer si elle a été reçûe dans l'Eglise Greque peu à peu, ou tout à la fois, si ç'a été avec quelque résistance, ou bien du consentement unanime des Clercs & des Laïques. En verité, Madame, les erreurs aussi bien que les maladies dont les sources sont cachées, ne laissent pas d'être des erreurs. Nous ne saurions découvrir en quel siecle la rougeole, la petite verole, & même, selon quelques-uns, la fièvre pourprée ont commencé de paroître, & quelles Provinces du monde en ont été les premieres infectées.

A a iij

C'est pourquoy, Madame, en matiere de Religion, sans s'amuser aux réflexions de l'esprit humain, le plus court & le plus seur, selon l'ordonnance de Jesus-Christ renvoyant les Juifs à Moysé & aux Prophetes, est d'examiner par la Parole de Dieu s'il en étoit ainsi du commencement. Qu'on chicane tant qu'on voudra, ce principe est sans doute le plus assuré & sur lequel seul par consequent doit rouler la Foy des Chrétiens: *Mes brebis*, disoit le Fils de Dieu, *oyent ma voix & me suivent*. Il est vray qu'elle ne sort plus, comme autrefois, de la propre bouche du Sauveur, mais par sa bonté il l'a fixée dans les Livres de l'Ecriture Sainte, qu'il a dictée par son Esprit aux Prophetes, aux Evangelistes & aux Apôtres, & qu'il a conservée jusqu'à nous par sa Providence, sans aucune alteration considerable.

Voila toute nôtre heresie, d'être sur nos gardes contre les subtilitez de ceux qui entreprennent la défense des doctrines non revelées, & de nous attacher uniquement à l'autorité de Dieu parlant dans les Ecritures. Je suis, &c.

AUTRE LETTRE

*A MADAME LA MARQUISE DE
Sablé, sur la saisie faite par un Commissai-
re du Châtelet de la Réponse de Monsieur
Claude.*

LA plume de Messieurs de Port-Royal a été victorieuse lorsqu'elle a défendu la Grace efficace qui a S. Paul pour garand, & le cœur de chaque fidèle en particulier pour témoin: Elle a aussi triomphé de ceux qui n'ont point eu de honte de permettre en certains cas les crimes les plus horribles, comme les duels, les larcins domestiques, le meurtre des enfans dans le ventre de leur mere. C'est encore avec un entier succès qu'elle s'est opposée à ces nouveaux Docteurs, qui ont osé attribuer à un homme pecheur & mortel, l'infailibilité du droit & du fait qui n'appartient qu'à Dieu seul. Ce sont-là des victoires qui ne peuvent être contestées à ces Messieurs, & qu'ils ont obtenues d'autant plus aisément, qu'ils ont eu à combattre des adversaires d'une capacité assez me-

diocre. Mais lorsqu'ils ont entrepris de debiter leurs pensées particulieres sur l'impossibilité pretendue du changement arrivé dans l'Eucharistie, & qu'ils ont attaqué des gens qui ne leur cedent ny en érudition, ny en l'art de bien écrire, il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont pas réussi à leur ordinaire. Ce n'est donc pas sans quelque apparence qu'on les soubçonne d'avoir traversé secretement l'impresion d'une Réponse qui interrompt le cours de leurs victoires, & de s'être servis en ce rencontre des mêmes moyens que leurs ennemis employent tous les jours contr'eux. En effet on ne peut juger que ce trouble puisse être venu d'ailleurs, puisque le Magistrat averti toleroit la publication de cet Ouvrage, que le Visiteur des Imprimeries, présent à la faisie du Commissaire, n'en a fait aucune plainte, & que la chose qui est en question, si on y prend garde de près, n'interesse au fonds ny l'une, ny l'autre Religion. Ce n'est proprement qu'une dispute d'histoire entre deux hommes, qui tâchent de faire valoir leurs conjectures. L'un soutient que Paschase Moine de Corbie dans le neuvième Siecle, a été l'Auteur de la Transubstantiation; l'autre pretend qu'un tel changement n'a pû arriver dans l'Eglise.

glife. Posé le cas que le premier se trompe, que fait cela contre les Reformez qui fondent leur Foy sur la contrariété qu'ils trouvent entre la Cene de trois Evangelistes & de S. Paul, & l'Eucharistie Romaine, sans qu'il leur importe en quel temps, & par qui l'innovation a été faite? Supposons au contraire que les raisonnemens du second ne soient pas valables, & qu'une nouveauté si considerable ait pû s'introduire insensiblement dans l'Eglise, conformément aux exemples qu'on allegue de pareils changemens, ce ne seroit pas néanmoins raisonner juste, que de conclurre de la possibilité d'une chose, son existence actuelle; & le Catholique Romain n'en demeurera pas moins ferme dans sa créance. Il est donc manifeste que Messieurs de Port-Royal étant les seuls interessez dans la contestation presente, pourront, s'il leur plaît, obtenir facilement la main-levée du Livre qui a été saisi, & épargner à l'Auteur la peine de le faire imprimer hors du Royaume, si ce n'est que par charité ils n'aiment mieux travailler à la gloire de cet Ouvrage, selon le sort ordinaire des Livres persecutez. Je suis, &c.

AUTRE LETTRE

*A MADAME LA MARQUISE DE
Sablé, en lui envoyant la Réponse de
Monsieur Claude.*

ENfin, Madame, je vous envoie la Refutation du Traité de la Perpetuité de la Foy. Cet exemplaire a été délivré par un espece de miracle, comme autrefois S. Pierre de la prison où il étoit détenu injustement. Mais je crains fort que comme ce grand Apôtre ne put vaincre l'endurcissement des Juifs, aussi ce Livre avec toute sa lumiere, ne soit pas assez heureux pour guerir l'aveuglement des gens du monde, qui ne suivent que la coûtume & l'exemple. A l'égard de ceux qui se disent les Disciples de S. Augustin, & qui semblent chercher avec soin leur salut, nous verrons par leur acquiescement, ou par leur résistance aux saintes veritez qu'on leur propose, s'ils ont part, ou non, à la Grace qu'ils ont si magnifiquement défendue. Ceux qui aiderent à bâtir l'Arche ne laisserent pas d'être enveloppez dans

le Deluge avec le reste des hommes, & pour dire Seigneur, Seigneur, on n'est pas toujours du nombre des fidèles. Mais il faut principalement que ceux qui sont appelez de Dieu à la conduite de ses Troupeaux, les nourrissent, comme parle S. Pierre, *du lait de sagesse pur & sans mélange*, tiré du Vieux & du Nouveau Testament, que S. Augustin appelle *les deux mammelles de l'Eglise*. Car pour la Tradition c'en feroit une troisième qui rendroit monstrueux le Corps Mystique de Jesus-Christ. Neanmoins afin de convaincre en toute maniere les défenseurs de l'erreur, il a falu les faire condamner non seulement par la Parole de Dieu, qui est le seul & infallible Juge de la Foy; mais aussi par les nouveaux Juges qu'ils ont voulu choisir, quoy qu'au fonds incompetens. Ils se sont retrenchez dans les Ecrits des Peres contre l'autorité souveraine des Ecritures Divines; Mais vous verrez icy, selon le langage de S. Paul, *cette forteresse détruite* de fonds en comble, & l'erreur vaincue par ses propres armes. J'avouë qu'il eût été à souhaiter pour la plus grande édification des Lecteurs, que les quatre Traitez qui composent cette dispute, eussent paru dans un même volume; mais il n'a

Bb ij

pas plû à Messieurs vos Docteurs d'y consentir, lesquels comme politiques de bon sens, ont bien jugé qu'ils ne trouveroient pas leur compte dans la comparaison de leurs raisons & des nôtres. En effet il ne leur a pas été fort difficile en marchant sur les traces de S. Paul, de S. Augustin & de nos premiers Reformateurs, de soutenir la Grace efficace contre les Pelagiens de nôtre Siecle, & il leur a été encore plus aisé de combattre la Morale pestilentielle de quelques faux Theologiens; mais il n'y a point d'artifice capable d'obscurcir les veritez établies & prouvées dans ce Livre, & nous pouvons dire aujourd'hui ce que disoit autrefois l'Apôtre, *que si nôtre Evangile est encore couvert, il ne l'est qu'à ceux qui perissent, savoir aux incredules, auxquels le Dieu de ce Siecle a aveuglé l'entendement.* Il ne faut pourtant pas faire ce tort à l'Eglise de Jesus-Christ, que de s'imaginer qu'elle doive fonder sa foy sur tant de passages convainquants des Conciles & des Peres. Car nous ne sommes pas obligez à croire de foy divine qu'il y ait jamais eu d'autre Concile que celui de Jerusalem dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, ny que les Tertul-liens & les Theodoretz ayent jamais été au

monde, ou qu'ils soient les véritables Auteurs des œuvres qu'on leur attribué. Nous ne devons à la déposition de ces Illustres témoins, qu'une foy qui leur soit proportionnée, c'est à dire une foy humaine & historique; & la lecture presque infinie des Anciens Docteurs peut bien nous rendre sçavans, mais ne peut nous rendre fidèles. La Foy est fille du Ciel, & non de la Terre; elle est produite, dit S. Paul, par *l'ouye de la Parole*, non des hommes, mais *de Dieu*. S'il étoit possible que les Peres qui ont vécu dans tous les âges de l'Eglise, & dans tous les Climats du monde, composassent un Concile, & qu'ils entreprissent de faire des Decrets contraires à l'Ecriture, ou qui n'y fussent pas contenus, il seroit du devoir du moindre particulier des fidèles, d'avoir une telle Assemblée en execration, quant il se trouveroit seul sur la terre de son sentiment; autrement il ne seroit pas des Brebis de Jesus-Christ, puisqu'il n'auroit pas reçu la grace d'en pouvoir *discerner la voix d'avec celle de l'Etranger*.

Quelque excès qu'il paroisse dans ce discours, le commandement qui nous est fait dans l'Epître aux Gaiates va sans comparai-

son plus loin, car un Ange confirmé en grace, & un Apôtre ravi au troisiéme Ciel ont infiniment plus de lumiere que tous les Peres joints ensemble; Et toutefois s'il se pouvoit faire que l'un ou l'autre nous enseignât quelque chose de contraire à ce qui nous a été enseigné, S. Paul nous ordonne expressement de fulminer anatheme & contre l'Ange, & contre luy-même. Voila l'invincible fermeté, ou si vous voulez l'entêtement d'un véritable Chrétien, qui le rend selon le style de l'Ecriture, *plus que vainqueur* des erreurs aussi bien que des persecutions. Et il n'y a pas d'apparence que cette liberté des fidèles puisse être contestée par ceux qui veulent que de simples filles jugent si une signature commandée par leurs Superieurs, est conforme ou non à la Loy de Dieu. Car pourquoy ne leur fera-t'il pas aussi permis d'examiner si la foy qui leur est proposée par ces mêmes Superieurs, est de revelation Divine, ou si elle ne l'est pas? La raison assurément est égale, & il n'est pas plus juste de vouloir croire en Dieu sous la caution d'autrui, que de pretendre luy obeïr sans auparavant apprendre de luy-même sa volonté. Mais je ne prens pas garde, Madame, que je m'étens

au delà des bornes d'une Lettre, & que je m'engage insensiblement dans des matieres qui ne sont pas de ma profession. C'est pourquoy je passe des veritez Divines aux humaines, pour vous assurer de mes tres-humbles respects, aussi bien que de la fincerité avec laquelle je suis tout à vous.



L E T T R E

A MADAME..... SUR LE LIVRE
de Monsieur l'Abbé de la Trape.

J'E vous renvoye le Livre que vous m'avez fait la grace de me prêter ; c'est dommage qu'une si belle plume ait été employée à écrire sur un sujet si peu raisonnable ; Car ces vœux & ces austeritez extrêmes qu'on exagere avec tant d'éloquence , choquent au fond la droite raison. Elles ont beau être âgées de plusieurs siècles, puisqu'elles n'étoient point en usage dès la premiere Antiquité , c'est à dire dès les temps Apostoliques , chacun est en droit de leur opposer ce que Jesus-Christ disoit aux Juifs qui vantoient leurs Traditions, *du commencement il n'en étoit pas ainsi.* L'Auteur du Livre a senti cette verité , puisqu'il s'est efforcé d'appuyer ces Constitutions Monacales sur quelques passages de l'Ecriture Sainte ; mais en verité pour peu qu'on ait de justesse d'esprit, il est aisé de reconnoître que les textes qu'il cite sont pris à contre sens , & il est étonnant qu'un homme aussi éclairé que luy , se soit assez

assez oublié pour s'imaginer que Jesus-Christ, ou ses Apôtres, qui sont les seuls Législateurs de l'Eglise Chrétienne, ayent établi ou recommandé dans leurs Ecrits ces sortes de dévotions outrées & serviles. Nous devons à Dieu une soumission aveugle, nous sommes ses *serfs achetez par prix*, savoir par le sang de son Fils, & nôtre esclavage infame au péché a été changé en une noble servitude à Christ; car *servir à Dieu c'est regner*. Mais l'entendement de l'homme & sa volonté sont des facultez naturellement trop relevées & trop libres pour être traitées despotiquement par les hommes, quand même on supposeroit, ce qui n'arrive pas toujours, que les personnes supérieures & dominantes auroient plus de bon sens, de connoissance & de piété que les personnes inférieures & dominées. C'est pourquoy S. Paul nous défend expressement d'être *serfs des hommes*. En vous r'envoyant ce premier volume je ne vous demande pas le second, n'étant pas résolu d'achever une si proluxe & si ennuyeuse lecture. Je suis, &c.

L E T T R E

A MONSIEUR L'ABBE HUVET
à Rome.

IL feroit à fouhaiter, Monsieur, que ceux qui se mêlent d'écrire ou de parler de Religion, eussent l'esprit aussi équitable que vous, on n'abuseroit pas du terme de *mordacitas caritatis*, employé peut-être une seule fois par S. Augustin, pour vomir à toute heure contre nous les injures les plus atroces. Lorsque les Apôtres livroient les pecheurs énormes à Satan, *in iteritum carnis ut spiritus salvus sit in die Domini nostri Jesu Christi*, comme il paroît par la conduite de S. Paul envers l'incestueux de Corinthe, c'étoit *mordacitas caritatis*. Telles sont encore aujourd'hui les censures & les menaces des Pasteurs à l'égard des impenitens, & on peut icy rapporter ce que dit Seneque touchant les Medecins, dans l'une de ses Epîtres, *quid aures meas scalpis? Quid oblectas? Urendus, secandus, abstinendus sum*. Mais si au jugement du Fils de Dieu, celui qui appelle son

frere fol est digne de la gehenne, on ne nous persuadera jamais que des invectives affectées & entassées les unes sur les autres, ne meritent pas mieux le nom de *mordacitas ferocitatis*, que celui de *mordacitas caritatis*. Ces Messieurs néanmoins, comme gens bien sentez, ont leur politique. Il faut paroître dévoué aux passions de la Cour de Rome pour effacer certains soupçons d'intelligence secrète avec nous, fondez sur nôtre créance commune touchant la Grace efficace par elle-même. Ce stile envenimé des Sectateurs de Jansenius contre tous ceux qui les contredisent, leur étant d'ailleurs fort ordinaire, nous n'en serions pas surpris, s'il n'étoit accompagné d'une plus grande injustice que celle de Pilate envers Jesus-Christ, & de Festus envers S. Paul; car l'Auteur des Prejuges pretend qu'on nous condamne sans nous ouïr. C'est justement ce que l'on appelle dans le Pays de la chicane, une fin de non recevoir, pour éluder de plaider au fond. A la verité je ne trouve point étrange qu'on nous conteste nos griefs, c'est à nous à justifier qu'ils sont bien fondez pour autoriser nôtre separation de l'Eglise Romaine. Mais la preuve en étant une fois établie, on ne

fauroit nier que nous n'ayons eu raison de sortir de sa communion.

Vous m'objectez, Monsieur, qu'il pouvoit y avoir lors de la Reformation, quelques peu de fidèles cachez lesquels ne participoient pas aux Cultes de l'Eglise Romaine, & qu'au lieu de rompre avec eux il falloit plutôt tolérer en leur considération les erreurs de la multitude. Je répons que le flambeau de l'Evangile, qui étoit sous le boisseau du temps de nos Reformateurs, ayant été remis par eux sur le chandelier, ceux que vous appelez fidèles cachez, ou ont suivi cette divine lumière, ou ne l'ont pas suivie; S'ils l'ont suivie, nous nous sommes donc tous unanimement rendus à la voix de Jesus-Christ dans sa Bergerie. Si au contraire par des raisons mondaines ils ne l'ont pas suivie, ces gens-là étoient des hypocrites, ou du moins des Nicodemites, & par conséquent c'est avec justice que nous les avons abandonnez. Enfin je n'ay jamais ouy dire qu'il fût défendu de quitter une maison pestiférée, lors même que les habitans ne veulent pas permettre qu'on la purifie. Or les erreurs capitales étant une peste spirituelle, il faut de toute nécessité se retirer d'une Eglise dont les do-

gmes & les pratiques ruinent les fondemens de la foy. Elle a bien voulu en nos jours réduire les Monasteres à leur premiere institution, de laquelle ils s'étoient insensiblement dévoyez : Pourquoi ne luy plaît-il pas de se corriger elle-même selon la Parole de Dieu, qui est la seule & infaillible regle des Chrétiens ?

Ce que vous me dites, Monsieur, de la corruption des mœurs, est tres-veritable. Elle n'est pas un sujet legitime de schisme, mais c'est à condition qu'elle ne soit pas dégénérée en Loy. Or le Concile de Constance tenu pour Oecumenique, défend expressement de garder la foy aux heretiques, & les Venerables Peres de Trente n'ont pas trouvé à propos d'abolir un Decret si contraire, non seulement à la Morale & Chrétienne & Payenne, mais qui choque le droit des gens. L'Histoire de la Reformation, qui contiendra la Réponse aux Prejugez, paroîtra dans quelque temps ; mais n'attendez pas d'y lire autre chose que des raisons accompagnées d'une charité qui ne sera pas mordante.

Le Livre de Monsieur Rohault de l'ame des Bêtes, & de l'explication de l'Euchari-

C c iij

stie Romaine par les Principes Cartesiens ;
dont vous me parlez, n'est pas encore au
jour ; Nous verrons comment il évitera ces
deux écueils de sa Philosophie. Conservez-
moy, Monsieur, l'honneur de vôtre amitié,
& me croyez tout à vous.



L E T T R E

A MONSIEUR LE BLANC DE
*Beaulieu, à Sedan, touchant ses Theses
de Theologie.*

J'ay lû avec beaucoup de plaisir & de profit, les Theses que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Vous y avez marqué fort nettement le point veritable de nos controverses, & vous avez ingenieusement decouvert le mal-entendu & l'équivoque qui ne s'y rencontre que trop souvent. Cependant permettez-moy, Monsieur, de vous dire que les Scholastiques par le moyen de leurs distinctions infinies, ont le privilege d'être de telle opinion qu'il leur plaît, & qu'ainsi ce n'est pas tant de leurs Ecrits particuliers qu'il faut rechercher les croyances Romaines, que du sentiment universel & de la pratique ordinaire de cette Eglise. Il y a tres-peu de dogmes défendus aux chicaneurs de l'Ecole, pourvu qu'à l'égard de l'exterieur de la Religion ils ne s'écartent pas de l'usage public, & que d'ailleurs ils protestent de se soumettre au Saint

Siege. La raison est que Rome ne songe qu'à être Reine & à dominer, & qu'il n'y a presque rien de sacré chez elle que son autorité. Nous avons vû prêcher icy en même temps, comme la foy generale de l'Eglise, & l'opinion de Pelage, & celle de S. Augustin sur la Grace, sans que les Prelats ayent daigné s'en expliquer: Et ces Messieurs prennent encore moins garde à ce qui se debite dans les Chaires de Theologie, où le Peuple n'a nulle part. Mais au fond quelque adoucissement qu'on apporte à nos differens, cela n'empêchera jamais que la fabrique & le Culte des Images ne choque ouvertement le Decalogue, ny que les meilleures œuvres des regenez ne soient toujours une monnoye trop legere pour entrer dans le payement de leurs dettes à la Justice Divine, dont la rigueur ne peut admettre aucune satisfaction defectueuse; ny enfin que celuy qui se qualifie par humilité le Serviteur des Serviteurs du Seigneur, ne soit assis au Temple de Dieu, comme s'il étoit Dieu. L'ancienne Rome assujettissoit insensiblement, sous pretexte d'alliance, les Nations qu'elle ne pouvoit subjuguier par ses armes; & la nouvelle Rome à son imitation, tâche adroitement d'accorder ses opinions avec celles

celles qui leur sont opposées, afin de gagner par cette politique les personnes qu'elle ne sauroit attirer à elle par la voye de la raison. Pardonnez à mon begayement dans ces matieres Theologiques, & quelque indigne que je sois de la lecture de vos savantes Theses, continuez neanmoins de m'en faire part, *nam harum fecisti me ὁ ζῶντων*. Je suis, &c.



L E T T R E

*A MONSIEUR DU MOULIN**Docteur en Medecine à Londres, sur son
projet de desunir les Princes Catholiques Ro-
mains d'avec le Pape.*

JE ne faurois vous remercier assez digne-
ment de tous les biens dont vous me com-
blez. J'avois reçu peu auparavant par les
mains de Monsieur Claude, votre Livre in-
titulé, *Exemplar morum seu Characteres*, &
vous avez eu la bonté de m'envoyer tout de
nouveau par M. Blair, votre *Fugulum cause*.
Il n'y a rien de plus ingenieux que le pre-
mier de ces Ouvrages, vous y peignez de
vives couleurs, & en petit, les mœurs & les
conditions des hommes; Et il n'y a rien de
plus hardi que le second, dans lequel vous
entreprenez de détrôner un homme, qui non
content de s'élever au dessus des Rois, tren-
che du Souverain dans l'Eglise, & en cou-
pant cette tête, vous abbattez d'un même
coup le corps des superstitions Romaines. Ne
vous découragez pas, Monsieur, pour l'a-

veuglement de vos proches ; vous n'avez en cela que plus de conformité avec J. Christ, dont les freres même ne croyoient pas en luy. S'il a été traité de Demoniaque , devez-vous trouver étrange que des esprits mal faits tâchent de vous décrier comme un visionnaire ? Certes si vos pensées sont des folies , c'est au sens que S. Paul parle de la folie de Dieu. Neanmoins vous trouverez bon , s'il vous plaît , que selon ma sincerité ordinaire, & avec la permission que vous m'en donnez, je mette en avant sur ce sujet quelques difficultez, plutôt en intention d'être éclairci de mes doutes, que de contredire vos sentimens.

La destruction du Pape par les moyens que vous proposez, est une chose à souhaiter plutôt qu'à esperer ; Car quelle apparence de pouvoir détacher du S. Siege, comme on parle, les Rois & les Princes Catholiques ? puisqu'ils sont entêtez de cette maxime erronée, que le Christianisme a besoin d'un Chef ministeriel, & d'un centre d'unité qu'ils assurent être l'Evêque de Rome ? J'aimerois autant les solliciter d'abandonner tout d'un coup leur Religion, qui roule sur leur soumission au Pape, lequel ils considerent com-

D d ij

me la clef qui soutient toute la voûte.

Il est vray que les Facultez de Theologie de ce Royaume affoiblissent extrêmement son autorité, & qu'elles ne reconnoissent ny sa puissance sur le temporel des Rois, ny son infaillibilité. Quelques-uns même des Evêques François, non plus que le Patriarche de Venise, ne souffrent pas qu'on les dise Evêques par la grace de Dieu & du S. Siege Apostolique, pretendant ne tenir l'Episcopat que de Jesus-Christ. Il est vray encore que nos Parlemens cassent souvent les décisions de la Cour de Rome, comme abusives, & qu'au Siecle passé le Parlement de Paris, assemblé alors à Tours, fit brûler par la main du Boureau une Bulle du Pape, qui excommunioit le Roy Henry troisieme, le Roy de Navarre, & le Prince de Condé. Si nous étions encore au temps que les Papes fouloient aux pieds les Empereurs, en prononçant ces paroles du Prophete, *super basiliscum & aspidem ambulabis*, & qu'ils mettoient les Royaumes en interdit, il semble qu'il ne seroit pas impossible de déciller les yeux des Rois, mais aujourd'huy les choses ont bien changé de face, car les fulminations du Vatican sont devenues *bruta fulmina*, & ce sont les Papes

qui craignent les Rois, d'autant que ceux-cy peuvent sans blesser leur Religion, empêcher l'argent de sortir de leurs Etats, pour être transporté à Rome par le moyen des Annates & des Dispenses. Nôtre Ambassadeur ayant été maltraité en Cour de Rome il y a quelques années, le Roy en reçût une satisfaction autentique, laquelle fut gravée sur une Pyramide qu'on érigea en une Place publique de la Ville de Rome, & cette Pyramide n'en a été ôtée que par l'ordre de Sa Majesté, à l'instance qui luy en fut faite depuis par le Pape. Mais cela n'empêche pas que les Rois & leurs Magistrats, après avoir ainsi restraint le pouvoir du Pape dans des limites assez étroites, ne reverent toujours sa personne comme le Chef visible de l'Eglise, hors de la Communion duquel ils ne croient point de salut.

Il y a plus, posé qu'on pût desabuser entièrement le Roy Tres-Chrétien, & quelques autres Princes Catholiques Romains, de la puissance universelle & spirituelle du Pape, & le cantonner dans les bornes du Diocèse de Rome, en luy conservant seulement une primauté d'ordre entre les autres Evêques ses Confreres; jamais ny l'Empereur, ny le Roy

D d iij

d'Espagne, ny les Etats d'Italie, à la reserve peut-être de Venise, ne suivroient ces exemples, tant ils sont enyvrez du vin de la pailarde. Je ne say même quand on seroit venu à bout de ce grand dessein, si l'autorité Papale ne se trouveroit point alors dévolüe à chaque Evêque en particulier, & si ces Prelats qui se qualifient déjà Princes de l'Eglise, ne deviendroient pas autant de petits Pontifes & de grands Tyrans; en sorte que la derniere condition de l'Eglise, *obsedée par sept autres esprits*, seroit peut-être pire que la premiere, & qu'au lieu d'un Antechrist il s'en trouveroit plusieurs; tout de même qu'au rapport de Plutarque, s'éleverent du corps mort d'Alexandre comme autant de vers, les Perdiques, les Meleagres, les Seleuques & les Antigones, qui pour n'être que des Roitelets en comparaison de leur Predecesseur, n'en furent pas moins Tyrans.

Voila, Monsieur, les réflexions que j'ay faites sur votre *Jugulum Causa*; en voicy quelques autres sur votre *Paranese*. J'estinie avec vous que l'autorité des Pasteurs ne consiste qu'à administrer les Sacremens, à exhorter, à consoler, à promettre, & à menacer de la part de Dieu, & que le droit d'ex-

communier n'est point de leur juridiction. Cependant il seroit injuste & dangereux de laisser dans la Communion externe de l'Eglise, les impenitens convaincus de crimes infames & publics. V^{otre} avis seroit donc que le Prince, ou ses Magistrats de sa part, eussent le pouvoir d'excommunier ces personnes-là, & de les rétablir dans la paix de l'Eglise lorsqu'ils seroient repentans. Mais pour ne rien dire des lieux où les Princes sont d'une Religion contraire à celle de leur Peuple, il peut arriver qu'eux même & leurs Magistrats seront ignorans, ou méchans, & qu'ainsi les gens de bien seroient chassés de l'Eglise par des cabales de Cour, pendant qu'on y laisseroit les vicieux qui auroient de la faveur. Il semble donc qu'il seroit plus équitable que le corps des fidèles de chaque Eglise, eût la puissance de retrancher de sa Communion ceux qui menent une vie scandaleuse, puisqu'aussi bien les plus Orthodoxes des Theologiens Reformez, enseignent que toute l'autorité Ecclesiastique réside originairement dans les fidèles assembles, lesquels composent proprement l'Eglise; de maniere que comme le corps de chaque Eglise a le pouvoir de se choisir des Pasteurs, il eût aussi le droit de donner ou de re-

fuſer ſa communion à qui bon luy ſembleroit. En effet S. Paul écrivant, non ſimplement aux Paſteurs, mais à tous les fidèles de l'Egliſe de Corinthe, ainſi qu'il ſ'en explique dès l'entrée de ſon Epître, ſe plaint de ce qu'ils n'ont pas ôté d'entr'eux l'inceſtueux qui entretenoit la femme de ſon pere, & voyant qu'ils avoient en cela manqué à leur devoir, il livre luy-même ce pecheur à Satan, en vertu de ſon autorité Apoſtolique, laquelle ne tire point à conſéquence pour les Paſteurs ordinaires.

Au reſte, Monſieur, ne vous imaginez pas que je pretende faire paſſer ces difficultez, dont je ne vous ay que trop long-tems importuné, pour quelque choſe de ſolide, *geræ namque ſunt Germanæ atque Aedepol liræ liræ*, comme parle le Comique. J'attens avec impatience le Manuſcrit, ou en tout, ou en partie, que vous nous promettez à M. Alix, & à moy; car vous m'avez rendu affamé de vos doctes & élégantes productions. Monſieur Blair qui a pris la peine de m'apporter luy-même vôtre beau preſent, m'a paru tel que vous me le décrivez, c'eſt à dire ſpirituel, ſavant, agreable, & poli dans ſa converſation. Ainſi j'ajouterais à toutes les graces que vous m'avez déjà faites, celle de m'avoir procuré la connoiſſance

noissance d'un si galant homme. Je voudrois bien posseder les belles qualitez que vous donnez à M. *Russellus* dans vôtre 52. Lettre, comme vôtre complaisance tâche de me le persuader, mais je m'en reconnois tres-éloigné, n'ayant rien de commun avec ce grand Medecin qu'une même profession, si ce n'est que je ne vous honore pas moins que luy, & que je disputerai toujours aux plus intimes de vos amis, la qualité, Monsieur, de vôtre, &c.



Ee

OMNI VIRTUTE ET DOCTRINA

Ornatissimo Viro Ludovico Molineo apud Londinenses Medicinæ Doctore Antonius Menjo-
tius, Εὐ πείσσειν.

A Ccepi, Vir Illustrissime, Epistolarum
tuarum ad inclytos Theologos fascicu-
lum, quamque mihi privatim conscripsisti,
præ cæteris honorificentissimam, non tam
perlegi quàm voravi crebròque regustavi. At-
tamen jure metuo ne videar quasi gramen
marcidum & exuccum in viridi ac Florenti
(Feras Tertullianeam vocem) tam Doctorum
Virorum *pratò*. Absit igitur ut propriæ pe-
nuriæ immemor ac tuis ἐγκεισσοµασι morige-
rans, aggrediar Nestoris vices agere contro-
versiamque dirimere, quæ spectantè toto Or-
be Christiano, inter te & carissimum nostrum
Claudium, ceù Homericos Heroan Peleidem
& Atreidem, nupèr commota est,

*Non nostrum inter vos tantas componere lites
Et vitulâ tu dignus & hic.*

Non equidèm diffiteor me gestare animum

liberum ab omni opinione præconceptâ, quâ oblata veritatis lux velût Eclipsi solet obnubilari; plerôsq; contrâ & Theologorum gente, supra cæteros mortales esse ἰσχυρογνώμονας ac sententiarum semel adoptatarum & insectarum tenacissimos, indéque hæreseon lernam, à Christianissimô adhuc in cunis vagiente ad ævum usque nostrum pullulasse, cum longè pauciores hæretici res nostras Medicas afflictauerint. Veruntamèn arbitro recto & ἀδεδέσσω haud sufficit esse animô solutione ac omni scotermate prejudiciorum defæcatô, desiderantur insuper cûm ingenii vires, rûm liberalis eruditio ad ferendum judicium de institutâ disceptatione,

*Nos tenues in utrôque sumus vincique parati
Unde sopor nobis & placet alta quies.*

Nihilominùs dissimulare nequeo scrupulum quemdam mihi hære circa periodicas ac hebdomadicas Pastorum Evangelij, aliàs ἐκλήμων, in Consistoriis προσηλασ necnôn circa appellationes è Consistoriis ad Colloquia, è Collegiis ad Synodos Provinciales, è Synodis Provincialibus ad Concilia Nationalia, beatis veréque aureis Apostolicæ Ecclesiæ temporibus

E e ij

bus inauditas ; quantumvis fraternæ concordie studio memè lubenter Disciplinæ submittam fusæ per Ecclesias Galliarum Reformatas & quæ velût ἀποθευμένη nostrorum animos dudùm occupavit. Verùm tu, cui κραδίη καὶ θυμὸς ἀνδρῶν, perge fortissimum Christianæ libertatis Athlantem te gerere, nec dubites, etsi tibi obstrepant adversariorum legiones, me animitus fore tui observantissimum

Ἐς δὲ ὕδωρ πρέη, καὶ δάδρεα μακρὰ πρήλη.

Donec erunt fontes, atque arbor celsa virescit.



L E T T R E

A MONSIEUR P....

J'E benirai toute ma vie, Monsieur, l'heureuse occasion qui m'a procuré la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je serai néanmoins sur mes gardes pour ne me pas laisser charmer par les douceurs dont vous m'y flattez, mais je les considérerai toujours comme des effets de votre bonté plutôt que de votre justice. Je vous remercie principalement, Monsieur du *paroxysme* de charité & de tendresse que vous me témoignez au sujet du *noli me tangere* dont j'ay parlé dans mon billet à Monsieur de R... Quand j'aurois tout l'esprit & toute la lumière que vous m'accordez si libéralement, je serois d'autant plus obligé par reconnoissance à les *humilier*, pour me servir de vos termes, *devant le Pere des lumieres*. Il y a long-temps que j'ay appris à emmener mes pensées captives à l'obeissance de Jesus-Christ, mais nullement aux décisions de ceux qui se font ériger fierement eux-mêmes en Juges

E e iij

infaillibles, quoy qu'intéressez & passionnez au dernier point, & auxquels il ne manque aucune des autres qualitez capables de rendre leurs jugemens suspects. Sans donc avoir égard à l'apparence des personnes, j'ay pratiqué jusqu'icy la leçon de l'Apôtre, que vous ne desapprouvez pas, *d'examiner toute chose, & de retenir ce qui est bon.* Sur ce principe j'ay lû & relû touchant nôtre desunion d'avec l'Eglise Romaine, les productions, les contredits & les salvations des parties, & après y avoir meurement pensé, je ne saurois assez m'étonner qu'on s'emporte avec tant de chaleur contre nôtre separation, sans entrer préalablement dans la discussion particuliere de nos principales controverses. Car puisque nous estimons que le pain Eucharistique n'est pas le Dieu Souverain, & que par conséquent la Latrerie ne luy est pas dûë, pendant qu'il est adoré en cette qualité dans la Communion Romaine, & que même on y excommunie, & qu'on y damne tous ceux qui n'étant pas persuadés de cette créance refusent de pratiquer un Culte qu'ils croient prejudiciable à leur salut; comment peut-on raisonnablement vouloir qu'avec des sentimens si opposez de part & d'autre, nous commençons par rentrer dans le sein de l'E-

glise Romaine ? Elle est en droit, à la vérité, de nous contester nos griefs, & c'est à nous à les justifier : Ainsi il faut de toute nécessité, avant que de parler du schisme qu'on nous impute, venir à l'examen de la Transsubstantiation & de l'Adoration du pain consacré, puis-que de là dépend la justice ou l'injustice de notre separation, & qu'il est naturel de juger du fait par le droit. Le texte que vous alleguez, que Dieu revele par fois aux petits & aux simples les choses du salut, au même temps qu'il les cache aux sages & aux entendus de la terre, ruine absolument la pretention du Clergé Romain, qu'en matiere de Religion on l'en doit croire sur sa parole. Il s'est vû des Conciles composez de plusieurs centaines d'Evêques autoriser les plus damnables heresies, pendant que de simples fidèles perseveroient par le secours de la Grace dans l'Orthodoxie, & anathematisoient ces pretendus Princes de l'Eglise, en vertu de la puissance accordée par S. Paul à chaque Chrétien, *de tenir pour anatheme & luy & les Anges, s'il leur arrivoit d'évangéliser autre chose que ce qui a été évangélisé.* Mais peut-être que le *noli me tangere* me mène un peu trop loin ; je passe aux louanges qu'il vous plaît, Monsieur, de don-

ner à mes Ouvrages, je vous ferois sans comparaison plus obligé de vos corrections, que de vos applaudissemens, *quid aures meas scalpis? Quid oblectas? Secandus, urendus, abstinendus sum.* Je suivrai vôtre avis, Monsieur, si on réimprime mes Oeuvres, d'ajouter à la fin de chaque Dissertation, un renvoi aux Medecins celebres, tant Anciens que Modernes, qui ont le mieux écrit de la cure des maladies, dont je n'ay touché que la theorie. Au reste j'ay communiqué vôtre Lettre à M. Bachot, vous verrez la réponse qu'il m'a faite à vos honnêtetez, & son sentiment sur vôtre incommodité, auquel je n'ay rien à ajouter sinon que vous évitiez les veilles, les jeûnes & les grandes applications d'esprit; que vous mâchiez les matins durant un quart d'heure des feüilles de betoine, & que pour dissiper les vents de vôtre oreille, vous y fassiez couler quelques gouttes d'esprit de vin, mêlé avec parties égales d'huile d'amandes ameres fraîchement tirée sans feu, autrement le seul esprit de vin se dissiperoit trop tôt; il faudra se tenir quelque temps couché ou courbé sur l'oreille opposée, afin que le remede sejourne dans l'oreille malade. Il est bon avant toutes choses de faire visiter exacte ment vôtre oreille, pour voir si
par

par hazard elle ne seroit point bouchée par son propre excrement, qui s'y seroit insensiblement amassé & coagulé.

Vous avez raison, Monsieur, de faire le panegyrique de l'esprit de vin; sa découverte & celle des vomitifs dont la Medecine manquoit, sont presque toute l'obligation que nous avons jusqu'icy à la Chimie; Il est sur tout excellent contre les brûlures & contre les érysipelles, qui sont des especes de brûlures provenant de causes internes. J'attends à vous en dire davantage dans l'audiance que j'espère de vous à votre retour. Cependant faites-moy l'honneur de me croire avec beaucoup de respect & de gratitude, Monsieur, vôtre, &c.



DISCOURS SUR LA GRACE UNIVERSELLE, & sur la Grace Mediate.

ENcore que la Doctrine de la pretendue Grace Universelle ne contienne en soy aucun venin, elle est toutefois insoutenable, à moins qu'on ne suppose qu'il reste à l'homme dans l'état de sa corruption originaire, assez de lumiere & assez de liberté pour connoître & pour embrasser de luy-même l'Evangile qui luy est offert. S'il en étoit autrement, pourroit-on dire avec raison que Dieu fait grace à un homme de luy proposer le salut, sachant qu'il est dans une impuissance totale d'en juger & de l'accepter, & même Dieu ayant résolu de ne le pas tirer de cet état malheureux? Ne seroit-ce pas au contraire ajouter la raillerie à la punition du criminel?

Il y a plus, c'est que la simple presentation du salut faite à un reprouvé, quoy que charitablement nous la croyons une grace, à cause du doute où nous sommes que cet homme appartienne ou non à l'élection de Dieu, merite mieux néanmoins le nom de disgrâce,

parce qu'elle ne fait qu'aggraver l'incrédulité, & par conséquent la condamnation de ce misérable. Quelle obligation, je vous prie, auroit un Aveugle nay à celuy qui au lieu de luy donner la main pour le conduire, se contenteroit de luy offrir un flambeau?

Les Universalistes tâchent cependant de colorer cette croyance de quelques raisons apparentes. Ils disent qu'il est de la bonté de Dieu d'avoir une philanthropie générale pour tout le genre humain tombé dans le péché. Ils étalent aussi des distinctions de Grace objective & subjective, *Ad omnem* & *Ad electum*, & quelques autres semblables.

Mais 1^o. L'Ecriture Sainte est formellement opposée à cette philanthropie universelle de Dieu, en nous revelant qu'il est philanthrope à l'égard de Jacob seulement qui represente tout le corps des Elûs, & misantrope à l'égard d'Esaü qui represente la masse des Reprouvez, ayant aimé celui-là, & haï celui-cy auparavant leur naissance & avant qu'ils eussent fait ny bien, ny mal.

2^o. Ce qu'on allegue de la Grace objective ne resout en façon quelconque la difficulté, car cette Grace objective ne peut être que l'objet du salut; Or il s'agit de savoir si

Ff ij

cet objet du salut présenté à un Reprouvé est effectivement une Grace, les uns l'affirment, & les autres le nient; de maniere qu'apporter cette Grace objective, ou plutôt cet objet du salut proposé à un homme non Elû, pour preuve de la Grace Universelle, c'est justement donner pour solution la chose qui est en question. Joint qu'à parler proprement la Grace objective, considérée comme Grace, n'est qu'une chimere à moins qu'elle ne devienne subjective.

3^o. Pour ce qui est des termes Grecs, *ευδοκεῖν* & *ευαριστεῖν*, ce sont de la poussiere jettée exprès aux yeux du peuple pour l'aveugler, par lesquels on veut faire entendre que Dieu ne désagrèeroit pas que les pecheurs se convertissent, & cependant qu'au fond & de bonne foy il ne veut pas leur conversion, puis qu'il leur refuse le secours de sa Grace sans laquelle ils ne peuvent rien. De plus ces deux verbes *ευδοκεῖν* & *ευαριστεῖν*, sont purement synonymes, de sorte que nos Universalistes imitent dans ce rencontre les Theologiens Romains qui tâchent de sauver l'Invocation des Saints par les mots Grecs de Dulie & de Latrie signifians précisément la même chose.

Sans donc s'arrêter à toutes ces distinctions,

la droite raison montre évidemment que l'opinion de la Grace Universelle a tout l'air d'une conjuration Pelagienne, & partant qu'il est bon de l'étouffer dès sa naissance, comme on l'a pratiqué en Hollande, en Suisse & à Geneve, bien loin de la regarder comme une opinion purement Scolastique & problematique, ainsi que les Novateurs s'efforcent adroitement de la faire passer.

En effet la Doctrine de la Grace Mediate, est un fruit de la Grace Universelle, & sans celle-cy peut-être que certains Theologiens de France ne se seroient jamais avisez de nier l'operation immediate & surnaturelle de la Personne du S. Esprit pour guerir l'aveuglement, d'ailleurs incurable, de l'entendement humain touchant les choses du salut.

Mon intention n'est pas d'examiner par le menu toutes les raisons pour & contre la Grace mediate, ce seroit composer un volume, & non pas un discours. C'est pourquoy je me contenterai de faire sur ce sujet deux observations.

La premiere, que les Mediatistes semblent ne faire aucune difference entre la conversion d'un pecheur par la vertu de la Parole, & le changement de Cesar en faveur de Dejo-

Ff iij

tarus après avoir ouy la Harangue de Ciceron pour la défense de ce Roy, dont Cesar avoit resolu la perte. Cependant l'Ecriture nous enseigne que l'entendement du pecheur est tellement tenebreux, qu'il ne se peut rendre à la Parole en quelque évidence qu'elle lui soit annoncée, ainsi qu'il paroît par l'exemple des Juifs incredules à la Predication de S.Etienne, lesquels se sentant confondus par les preuves invincibles de ce premier Martyr de l'Evangile, en crevoient dans leur cœur de dépit jusqu'à grincer les dents, sans pouvoir donner gloire à Dieu ; C'est pourquoy l'Ecriture dit admirablement que le pecheur a des yeux & ne voit point, des oreilles & n'entend point. Toutes lesquelles choses ne conviennent nullement à Cesar, lequel n'avoit ny l'esprit assez bouché pour ne pas comprendre de luy-même les raisonnemens & les remontrances de Ciceron dans son Plaidoyer pour le Roy Dejotarus, ny le cœur assez dur pour y résister.

Ma seconde observation sera sur une comparaison que ces Messieurs mettent en avant pour prouver qu'en la conversion d'un pecheur Dieu n'agit que mediatement par sa Parole. Ils disent qu'il en est comme d'une

lime, laquelle étant poussée réduit en poudre le bois & le fer qu'elle touche. Ce bois & ce fer, selon eux, nous figurent le pecheur, la lime est l'image de la Parole, & l'agent qui meut la lime represente Dieu agissant par la Parole; En sorte que comme celui qui remue la lime ne brise le bois & le fer que mediatement, aussi Dieu ne convertit le pecheur que par la seule Predication de l'Evangile. Mais n'est-il pas étonnant que ces Messieurs, lorsqu'on employe contre eux l'Ecriture qui compare la conversion du pecheur tantôt à une nouvelle naissance, tantôt à une resurrection, & par fois à une creation, répondent qu'il n'est pas raisonnable de fonder une Doctrine sur des expressions metaphoriques, & nous citent les Docteurs Juifs, disant que *la Theologie symbolique n'est pas argumentative*, pendant qu'eux-mêmes veulent prouver leur créance par des exemples empruntez des Arts mécaniques, lesquels exemples d'ailleurs n'ont nul rapport au sujet dont il s'agit, & combattent plutôt leur sentiment qu'ils ne l'établissent. Car une lime pulverise du bois & du fer en les frottant, parce que ces corps-là sont d'eux-mêmes disposez à ceder aux mouvemens de la lime,

mais les dents d'une lime, quelque effort qu'on puisse faire, ne mordront jamais sur un diamant, dont la dureté est naturellement insurmontable. Ainsi la Parole, lors même qu'elle est accompagnée des plus éclatans miracles, ne fera que blanchir contre le cœur de pierre d'un pecheur, à moins qu'il ne soit touché au même moment par la vertu secrète & toute puissante du S. Esprit, n'y ayant que Dieu seul capable de changer des pierres en enfans d'Abraham. Cela paroît par l'exemple de Pharaon, auquel Dieu parloit par la bouche de Moysé, & accompagnoit la parole de ce sien Serviteur de plusieurs fleaux épouvantables & miraculeux, cependant il est remarqué que Dieu luy endurcissoit le cœur, non par une action positive, car Dieu ne peut être Auteur de peché, mais par une pure negation de grace; c'est à dire ne l'amolliissoit pas, mais l'abandonnoit à sa propre dureté.

Il est vray que la maniere dont le S. Esprit décille *l'œil de l'entendement* du pecheur &, s'il faut ainsi dire, en abbat la cataracte & en fait tomber les écailles, ou si l'on veut, pour parler moins metaphoriquement, corrige & rectifie le travers & le gauche de sa raison,
(car

(car dans l'Ecriture les incredules sont traitez d'insensez) il est vray , dis-je , que la maniere dont le S. Esprit illumine les tenebres d'un homme non converti n'est pas revelée , mais c'est à nous d'adorer avec soumission ce Mystere , sur lequel il a plû à Dieu de tirer un voile ; Ainsi il n'y a rien de plus évident dans les enfans , dès qu'ils commencent à agir ou à parler , que leur peché originel , ny rien de plus obscur que sa nature & que le moyen dont il est communiqué immanquablement par les peres & meres à leurs descendans , *etiam sine ratione ipsa veritas ducit.*

On a donc tort de s'imaginer que pour gagner à Dieu un pecheur obstiné & , comme parle l'Ecriture , un homme *vendu sous peché* , lequel partant n'est plus libre , il suffise que la Providence Divine luy adresse un Predicateur qui soit assez bon Rethoricien & assez bon Dialecticien pour le desabuser de ses faux prejugez , en l'attaquant adroitement du côté de son foible & en le prenant par son anse , s'il est par exemple d'un naturel timide en luy faisant peur des Enfers ; s'il est pauvre & miserable en luy promettant les richesses & la felicité du Paradis ; s'il a le cœur porté à aimer , comme la Madelaine , en luy propo-

sant Dieu qui est une souveraine beauté pour objet de son amour : Et afin de me servir de la propre pensée de ces Messieurs, il en est, à ce qu'ils assurent, comme d'un homme d'esprit, lequel ne manquera jamais à devenir Mathématicien s'il est instruit par un Maître qui soit fort habile.

En conscience de tels sentimens abbaissent-ils assez l'homme plongé naturellement dans l'erreur & dans le péché ? Elevent-ils assez la Grace Evangelique qui se tire de cet abîme ? Et ne choquent-ils pas ce que dit nôtre Seigneur, que *le Pere a caché*, c'est à dire n'a pas donné à connoître *ces choses aux sages & aux entendus, mais qu'il les a revelées aux petits enfans*, c'est à dire aux simples, pour montrer que la foy ne dépend pas du bon sens de l'homme, mais de l'illumination Divine.

Ajoutons ici une consideration sur la conversion future des Juifs. Leurs Peres ont anciennement ouy l'Evangile de la propre bouche du Fils de Dieu, ils ont été les témoins oculaires de ses nombreux & prodigieux miracles. Après l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel les Apôtres leur ont prêché la Parole avec une entiere clarté; ils ont en

leur presence autorisé cette Predication d'une infinité de miracles égaux à ceux de leur Maître. Peu de temps après ces mêmes Juifs ont expérimenté l'effet de la Prophetie de Jesus-Christ touchant leur dispersion, & la ruine totale de leur Ville & de leur Temple: cependant ces malheureux sont demeurez fermes dans leur endurcissement, & leur posterité y continuë depuis plus de seize Siecles, même on peut dire que leur cœur, comme parle l'Ecriture, *s'engraisse* de jour en jour. Qu'on nous explique donc comment des incredules si inveterez & si opiniâtres pourront quelque jour être convertis à la foy, à moins d'une operation immediate de Dieu qui éclaire leur entendement & fléchisse leur volonté. Les Juifs auront-ils en ce temps-là plus de lumiere d'esprit pour comprendre l'Évangile qui leur sera prêché, que n'en ont eu leurs predecesseurs depuis Jesus-Christ jusqu'alors? D'où leur viendra une si surprenante augmentation de bon sens? Sera-ce par l'influence de quelque nouvelle & benefique constellation?

De ce que dessus nous concluons que la Parole est à la verité la semence de nôtre regeneration, mais qu'il est tout à fait impossible que cette sainte semence germe dans nôtre cœur,

G g ij

lequel de soy est un terroir sterile & ingrat, s'il n'est cultivé & amoli par la vertu immediate de l'Esprit de Dieu; & c'est en cela proprement que consiste l'essence de la Grace, & non pas dans la presentation nuë & simple de son objet adressé indifferemment aux Elûs & aux Reprouvez.



SYSTEME DE LA DOCTRINE
de la Grace Mediate.

LE peché originel n'est pas la privation de cette justice primitive que Dieu, selon la supposition de quelques Theologiens, avoit infusé en Adam, & qui eût été transmise à sa posterité s'il n'eût pas peché: car Adam n'a point eu d'autre justice primitive, qu'une neutralité entre la vertu & le vice, avec une absolüe & entiere liberté d'exercer l'une ou l'autre.

Le peché originel n'est pas aussi un aveuglement de l'entendement lorsqu'il s'agit de l'objet du salut, lequel aveuglement ait été une suite necessaire, & une punition de la chute du premier homme. Parce qu'il n'est pas imaginable que l'entendement après le peché étant demeuré capable de toutes les connoissances humaines, comme l'experience nous le fait voir, soit cependant resté aveugle uniquement pour les choses de la Religion. Mais la nature du peché originel consiste dans certaines habitudes corrompues qui tirent leur principe d'Adam, & passe de luy

G g iij

à ses descendans par la voye de la generation, à la maniere des maladies hereditaires. Ces habitudes corrompues sont infiniment différentes, selon la diversité de chaque homme en particulier, & sont fomentées & même augmentées dans les adultes par la commission de leurs pechez actuels. Il ne faut donc pas être surpris si tout le genre humain a naturellement l'esprit rempli d'un grand nombre de prejugez charnels qui ne luy permettent pas de juger sainement de l'Evangile. Tout de même qu'un œil dont la pupille est infectée de bile, aperçoit à la verité tous les objets visibles, mais sous une apparence trompeuse de jauneur. C'est pourquoy les Réprouvez, encore que leur esprit soit frappé de la Grace qui leur est présentée, puisqu'ils n'ont point perdu l'usage de leur raison, ne se convertissent pourtant jamais, d'autant que leurs fausses preventions en faveur des choses du monde, l'emportent dans leur entendement par dessus les raisons Evangeliques, & partant qu'ils choisissent infailliblement, quoy que volontairement, le parti du peché & de l'erreur.

Mais à l'égard des Elûs comme Dieu de toute éternité a résolu de les sauver, aussi employe-

t'il avant toute chose par une Providence singuliere plusieurs circonstances externes, par lesquelles les faux prejugez qu'ils ont de commun avec les Reprouvez s'affoiblissent & se diminuent petit à petit, & Dieu après les avoir ainsi préalablement disposez, leur offre ensuite son salut par la predication de la Parole accompagnée de preuves si évidentes & de motifs si puissans, appelez *motiva credibilitatis*, que leur entendement se rend de luy-même à ces Divines veritez. De là il s'ensuit deux choses, premierement que Dieu d'une part par une conduite si favorable envers ses Elûs, est le veritable auteur de leur salut; Secondement, que l'entendement des Elûs d'autre part se trouvant repurgé de ses faux prejugez, après avoir mis en balance les raisons mondaines & les raisons Divines, opine par sa propre lumiere en faveur de celles-cy; à l'exemple d'un Juge lequel ayant ouy & pesé toutes les raisons de part & d'autre, se détermine de soy-même à donner gain de cause à la partie dont les raisons l'ont le plus fortement touché. Car les doctrines celestes étant des objets intelligibles, l'entendement par ses propres forces naturelles est en état de les comprendre & d'en être persuadé quand elles luy sont proposées avec une

suffisante clarté.

Sur ces hypotheses, il est certain que la conversion du pecheur se fait non par une illumination surnaturelle & immediate, mais naturellement & mediatement par la simple lecture ou predication de la Parole, dont les raisons luy paroissent convainquantes.



DIFFI-

DIFFICULTEZ SUR CE SYSTEME
de la Grace Mediate.

I.

SI toute l'excellence d'Adam avant son péché eût consisté dans équilibre de vertu & de vice sans aucune justice inherente, il s'ensuivroit qu'Adam dans son état d'intégrité, & sortant nouvellement des mains de son Createur dont il étoit le chef-d'œuvre, auroit été moins parfait, à parler humainement, que quelques Payens comme un Socrate & un Aristide, qui ont excellé en sagesse & en justice. Il est vray que ces Illustres Philosophes étoient pecheurs, au lieu qu'Adam étoit exempt de péché: Mais je soutiens aussi qu'un homme avec des pechez mitigez, lequel d'ailleurs possède en un haut degré les plus éminentes vertus, est en un état preferable à celui d'un homme indifférent entre la vertu & le vice, & par conséquent destitué de toute Morale, & toujours prêt à prendre le parti du péché.

Hh

Quelle impossibilité y a-t'il qu'après le péché d'Adam la faculté de l'entendement se trouve capable des Sciences humaines, & tout ensemble par un juste châtimement de Dieu incapable de la Science Divine, d'autant plus que dans les choses naturelles nous voyons des effets à peu près semblables: Par exemple, il se rencontre des genies inhabiles, les uns à la Poësie, les autres à la Geometrie, & quelques-uns à toute étude en general, qui cependant réussissent admirablement dans le Commerce, dans les Negotiations & dans les Arts. Ainsi certains mélancoliques se persuadent d'être cruches, les autres d'être sans tête, & quelques-uns d'être Monarques, lesquels hors de cette illusion sont prudents & adroits beaucoup au delà du commun: d'où il paroît évidemment qu'il n'y a nulle contradiction qu'un même entendement soit en pouvoir de bien comprendre un certain objet, & qu'il soit en même temps stupide à l'égard d'un autre objet.

3.

Ces habitudes corrompues qu'on assure être communiquées des peres aux enfans, ne peuvent être que des idées du faux bien. Or on sçait que l'entendement est naturellement comme une table rase sur laquelle il n'y a rien d'écrit, & la bonne Philosophie n'admet point d'especes connaturelles, autrement les peres & meres pourroient aussi communiquer à leurs enfans les idées de leurs vertus, & même les idées des connoissances qu'ils auroient acquises pendant leur vie. De plus les idées des vices ne produisent dans l'entendement que de simples conceptions, qui d'elles-mêmes sont indifferentes, n'y ayant que l'aquiescement au vice qui soit criminel, lequel aquiescement ne peut être transmis des peres & meres à leur posterité, d'autant moins que les enfans dans le ventre de leur mere, quoy qu'entachez du peché originel, sont absolument privez non seulement de tout jugement, mais aussi de la simple apprehension des objets.

Hh ij

Selon ce Systeme en quelque évidence que l'Evangile soit prêché, ce sera toujours inutilement si les auditeurs n'ont en eux des dispositions à la Grace. Cependant Jesus-Christ par son seul commandement, accompagné d'une Grace intérieure, a appelé efficacement à foy quatre Pescieurs ignorans & un Peager de mauvaise vie, & a converti à la Croix un des Brigands & non pas l'autre, quoy que leurs dispositions fussent égales, c'est à dire absolument nulles. Car de pretendre qu'il y eût dans le bon Larron des preparations à la Grace lesquelles ne se trouvoient pas dans le Brigand Reprouve, c'est une divination temeraire. J'avouë que les prieres & les aumônes de Corneille l'ont disposé à recevoir la foy, mais ces saintes preparations étoient des effets de la Grace, qui commençoit déjà, comme le Soleil avant que d'être sur l'Horison, à poindre dans le cœur de ce S. Homme.

La Doctrine de la Grace Mediate ne re-

medie en nulle maniere, comme on le pretend, à la plainte injuste des Reprouvez touchant le procedé de Dieu à leur égard. Car Dieu n'affoiblissant point, comme il fait dans ses Elûs, leurs faux prejugez par des moyens extérieurs & prevenans, ils demeurent necessairement dans l'impuissance de se convertir, & par là se croient en droit, quoy que fausement, de murmurer contre la Justice Divine.

6.

L'Ecriture ne parle nulle part de cette preparation de l'entendement par des moyens & par des circonstances externes, qu'on presume que la Providence Divine employe toujours en faveur des Elûs avant leur conversion actuelle. En effet cet affoiblissement insensible de prejugez ne paroît pas absolument necessaire, puisque souvent la Parole produit tout d'un coup la Grace dans les incredules & dans les pecheurs. Ne s'est-il pas vû un grand nombre de personnes qui allant écouûter des Sermons avec un esprit profane & railleur, n'ont pas laissé d'en être subitement convertis. Il me souvient d'avoir lû dans un Livre intitulé, *Oracula morientium*, qu'en une

H h iij

Ville d'Allemagne, une Servante ayant emprunté d'un Juif quelque argent sur un Nouveau Testament, ce Juif en presence de sa famille le lut & s'en moqua insolamment, puis peu de jours après se fit Chrétien avec ses enfans & ses domestiques. La conversion de ce Profelite fut si sincere & si zelée, qu'à sa mort il prononça ces paroles, *Vive Jesus, & meure Barabas.*

7.

Comment la simple presentation de l'Evangile à un Elû, sans le secours d'une Grace efficace & prochaine, s'accorde-t'elle avec les termes magnifiques dont se sert S. Paul aux Ephesiens pour exprimer l'action de Dieu convertissant les hommes? ses paroles sont si exagérées qu'elles en paroissent barbares, *l'excessive grandeur*, dit l'Apôtre, *de la vertu de Dieu envers nous qui croyons, selon l'efficace de la puissance de sa force.* Pourroit-on sans extravagance parler de cette maniere d'un Orateur quelque éloquent & quelque pathétique qu'on se l' imagine, par exemple d'Isocrate lorsque par sa Harangue Areopagétique il persuada au Peuple d'Athenes, de changer en Monarchie leur

Gouvernement Democratique ordonné par le sage Solon, & dont les Atheniens étoient si fort entêtez ? S. Paul ajoute au verset suivant que cette puissance si admirable par laquelle les Infidèles sont convertis, *Dieu l'a énergiquement déployée en Christ lorsqu'il l'a ressuscité des morts & qu'il l'a fait assseoir à sa droite aux lieux Celestes.* D'où il s'ensuit de toute necessité que la conversion d'un Infidèle est l'operation de la Toute-Puissance de Dieu, non moins immediate & merveilleuse que celle d'avoir tiré Jesus-Christ du tombeau, & de l'avoir placé à côté de luy dans les Cieux.



*DISCOURS DE L'ELECTION DES
Pasteurs.*

DAns l'Eglise de Jesus-Christ, aussi bien que dans les Etats du monde, il n'y a rien de si dangereux que de laisser empieter sur l'autorité legitime. C'est pourquoy l'Eglise doit avoir cette sainte jalousie de ne pas donner sa gloire à un autre, & de ne permettre jamais, sous quelque pretexte que ce soit, que son Gouvernement Democratique se change en Monarchique, ou en Aristocratique, & beaucoup moins encore une Oligarchie, qui de toutes les sortes de Gouvernement est le plus tyrannique & le moins durable. Mais outre l'évidence du peril, n'y auroit-il pas de la lâcheté aux Eglises Reformées de ce Royaume, de témoigner moins de chaleur pour soutenir ses droits contre des usurpateurs, qu'il n'en paroît dans l'Eglise Catholique Gallicane pour la défense de ses privileges contre les entreprises de la Cour de Rome ?

Cette autorité de l'Eglise consiste principalement dans le choix de ses Pasteurs, comme

me celle d'un Etat dans la creation des Officiers publics. Ainsi les Apôtres, nonobstant le pouvoir absolu qu'ils avoient reçu de leur Maître, & le don de connoître les cœurs par la revelation du S. Esprit, ont eu néanmoins tant de déference pour les Assemblées des premiers fidèles, qu'ils leur laisserent la liberté de choisir d'entr'eux sept Diacres sans s'en mêler en aucune maniere, mais se contenterent de conferer l'ordination par l'imposition des mains à ceux qui furent élus. Act. 6.

Si quelque esprit contentieux objecte qu'il ne s'agissoit alors que de Diacres, & qu'il est icy question de Pasteurs, qu'il apprenne de Monsieur Daillé dans les paroles que nous alleguerons tantôt, tirées d'un de ses Sermons, que si cet usage avoit lieu dans le choix des Diacres, à plus forte raison avoit-il lieu dans l'élection des Pasteurs, à cause de l'excellence du Ministère au dessus du Diaconat, & qu'il importe beaucoup plus au Peuple d'avoir des Ministres qui leur touchent le cœur par la force de leurs Predications, que non pas des Diacres qui distribuënt fidèlement leurs aumônes. Mais quand Monsieur Daillé ne le diroit pas, que peut-on répondre à l'histoire des Actes des Apôtres, où il est recité que Paul & Bar- Act. 14.
23.

nabas établirent des Prêtres dans chaque Eglise par les suffrages des Assemblées ?

Cette puissance de l'Eglise étant fondée sur la Parole de Dieu, tous les fidèles sont obligés en conscience de s'opposer avec vigueur, je ne dirai pas, aux particuliers seulement, & aux simples Compagnies Ecclesiastiques, mais même aux Conciles Oecumeniques s'il s'en trouvoit qui osassent usurper leur droit, puisque S. Paul veut qu'on anathématise & luy & les Anges s'ils entreprennent d'évangéliser contre ce qui a été évangélisé. Mais nous ne sommes pas Dieu merci en cette peine dans nôtre Communion, puisque des Synodes Nationaux nous ont conservé nôtre droit. Voicy les termes de celui d'Alençon. *La Compagnie interpretant le jugement rendu contre le Sieur Deschamps & inseré cy-dessus, déclare que les Ministres & Anciens pourront concerter entr'eux en Consistoire sur les choses qu'ils estiment nécessaires tant pour l'admission que pour l'exclusion de quelques Pasteurs dans chacune Eglise; mais qu'ils ne doivent prendre aucune résolution finale qu'après une deliberation préalable avec les Chefs de famille deuëment convoquez, laquelle se conclura par la pluralité des voix, selon l'ordre de toute Assemblée bien réglée, & sous la dire-*

L'an
1637.
art. 19.
des ap-
pellations.

Il ne dit pas que les Anciens aillent par les maisons des Chefs de famille pour prendre les voix, il parle d'Assemblée & de Chefs de famille deüement convoquez, parce qu'en effet il n'est pas alors si aisé de leur imposer que s'ils étoient separez les uns des autres. C'est pour cette raison que dans toutes les conditions de la vie lorsqu'il s'agit de quelque affaire importante & publique, on ne se contente pas des avis de chacun en particulier, mais on a de coûtume de convoquer les Communautéz entieres, jusques-là même que les Religieux & Religieuses de l'Eglise Romaine, nonobstant d'ailleurs le pouvoir supreme de ceux qui les gouvernent, ne manquent jamais de s'assembler Capitulairement lorsqu'il est question de recevoir quelque personne dans leur Ordre, ou de créer des Superieurs.

Mais d'où vient, diront peut-être quelques-uns, que la Discipline Ecclesiastique a oublié de parler de ce droit du Peuple touchant le choix libre de ses Pasteurs? On pourroit répondre que ne l'attribuant pas non plus aux Consistoires, l'équité veut que le Peuple qui fournit à la subsistance de ses Ministres, ait aussi la faculté de les choisir. Mais la verita-

ble raison du silence de la Discipline, est qu'elle a supposé ce droit comme Divin, & par conséquent comme incontestable, & qu'ainsi elle n'a pas dû s'en expliquer. Que si le Synode d'Alençon en a fait ensuite un Reglement, ce n'a été qu'à l'occasion d'un fait particulier, auquel il a seulement appliqué l'exemple des Apôtres qui doit servir à l'Eglise de Loy perpetuelle & inviolable. Aussi nos plus celebres Theologiens ont-ils écrit & prêché publiquement cette même Doctrine. Voicy ce qu'en dit Calvin dans son Institution: *La question est maintenant à savoir si un Ministre doit être élu ou par toute l'Eglise, ou par les autres Ministres & Gouverneurs, ou bien s'il doit être constitué par un homme seul. Ceux qui veulent mettre cela en la puissance d'un seul homme, alleguent ce que dit S. Paul à Tite. Je t'ay laissé en Crete afin que tu constitués des Prêtres en chacune Ville. Item à Timothée, N'impose pas subitement les mains à aucun. Mais s'ils pensent que Timothée ait exercé une Domination Royale à Ephese pour disposer de tout à son plaisir, ou que Tite ait fait le semblable en Crete, ils s'abusent grandement, car tous deux ont presidé sur les élections afin de conduire le Peuple par bon conseil, & non pas pour en faire & tailler ce que bon leur sembloit en ex-*

Liv. 4 c.
4. art. 15

cluant les autres : Et afin qu'il ne semble pas que je forge cela de ma tête, je démontrerai qu'ainsi est par un semblable exemple ; Car S. Luc recite que Paul & Barnabas ont créé des Prêtres par les Eglises, mais en disant cela il note quant & quant la façon, c'est qu'ils les ont créés par suffrages ou par les voix du Peuple, comme porte le mot Grec. Ils les créoient donc eux deux, mais le Peuple selon la façon du Pays, ainsi que les histoires témoignent, le voit les mains pour déclarer lequel ils vouloient avoir, & c'est une forme commune de parler, comme quand les Historiens disent qu'un Consul créoit des Officiers quand il recevoit les voix du Peuple & presidoit sur l'élection. Certes il n'est pas croyable que S. Paul ait plus permis à Timothe ou à Tite, que luy-même n'osât entreprendre. Or nous voyons qu'il avoit accoutumé de créer des Ministres par le consentement & suffrage du Peuple, il faut donc tellement entendre les passages precedens, que la liberté & le droit commun de l'Eglise ne soit en rien enfreint ou amoindri, parquoy S. Cyprien dit bien, en affirmant que cela procede de l'autorité de Dieu, qu'un Prêtre soit élu devant un chacun en la presence du Peuple, afin qu'il soit approuvé digne & idoine par le témoignage de tous. Car nous voyons que cela a été observé par le comman-

dement de Dieu aux Prêtres Levitiques, qu'on les amenât & produisit devant le Temple avant que de les consacrer. En cette maniere Mathias fut adjoint en la compagnie des Apôtres, & ne furent point autrement créez les sept Diacres que le Peuple voyant & les approuvant. Ces exemples, dit S. Cyprien, montrent que la creation d'un Prêtre ne se doit faire sinon en l'assistance du Peuple, afin que l'élection qui aura été examinée par le témoignage de tous, soit juste & legitime. Nous savons donc que la vocation d'un Ministre ordonné par la Parole de Dieu est telle, à sçavoir quand celui qui est idoine est créé avec consentement & approbation du Peuple. Au reste les Pasteurs doivent presider sur l'élection, afin que le populaire n'y procede point par legereté, ou par brigues, ou par tumulte.

Or afin qu'on ne chicane pas en disant que le consentement du Peuple est à la verité nécessaire, mais qu'il n'importe s'il donne son consentement séparé ou assemblé en corps; Il faut noter que Calvin dit expressement, que les Pasteurs doivent presider sur les élections afin de conduire le Peuple par bon conseil, & d'empêcher le tumulte. Item qu'à la façon du Pays le peuple anciennement levoit les mains pour témoigner lequel ils vouloient avoir, & que la créa-

tion d'un Prêtre ne se doit faire qu'en l'assistance du peuple. Desquelles paroles il s'ensuit nécessairement que Calvin a entendu que l'Eglise fût assemblée en un : Il le prouve même par l'exemple des Officiers de la Republique Romaine qui étoient créez par les suffrages de tout le Peuple assemblé, le Consul ne faisant que recueillir les voix & presider sur l'élection.

Après le sentiment de Calvin voyons celui de Monsieur Mestrezat dans son Traité de ^{Luc 2.} l'Eglise : *Nous maintenons, dit-il, que le droit de la mission reside non es personnes des Evêques, mais en chaque Eglise Chrétienne & corps de fidèles; de même qu'es Republiques populaires le droit d'élire les Magistrats & les constituer en leurs Charges, appartient au corps du peuple qui compose la Republique.* Et peu après voicy comme il parle de la forme qui se doit tenir dans la vocation d'un Pasteur : *Il faut que la multitude s'assemble, qu'elle demande à Dieu par prières qu'il luy fasse la grace de faire élection de personne propre qui ait sa crainte, & des graces convenables.* Il prouve ensuite cette verité non seulement par le choix des Diacres fait par tous les fidèles assemblez en corps, & par l'établissement des Prêtres de l'avis des Eglises par

Paul & Barnabas, mais par l'exemple même du Successeur de Judas en l'Apostolat. Quant à l'Assemblée, dit-il, des fidèles requise pour l'élection, elle se voit premièrement Actes 1. là où s'agissant de nommer deux personnes pour remplir la place de l'Apostolat & ministère de Judas, il est dit que Pierre s'étant levé au milieu des Disciples, où étoit une Assemblée d'environ six-vingts personnes (qui étoit alors le nombre de ceux qui composoient l'Eglise de Jérusalem) & ayant représenté qu'il falloit que quelqu'un fût choisi de ceux qui avoient conversé avec Jesus-Christ, & qui fût témoin de sa resurrection, ils en presenterent deux, afin que l'un fût élu par sort, & que le sort étant tombé sur Mathias, il fut d'un commun accord mis au nombre des onze Apôtres. Et au chapitre suivant ce grand & sincere Theologien explique sa pensée en ces mots. Par tout où il y a quelque Assemblée au nom de Jesus-Christ & en quelque temps que Dieu la suscite, en elle réside la puissance de l'élection & ordination de ses Pasteurs, tout de même qu'és Royaumes électifs la puissance d'élire & de créer les Rois réside dans le Corps de l'Etat, & en une Republique populaire, la puissance de créer les Magistrats qui la gouvernent, réside dans le Corps du peuple qui compose la République :

que: Et la Ceremonie de l'établissement de la personne élüe se fait au nom du Peuple. Et un peu après. *Quand Timothée & Tite (comme Evangelistes qui avoient charge de suppléer à l'absence des Apôtres) établissoient des Pasteurs es Eglises & leur imposoient les mains, & c'étoit entant qu'ils avoient la conduite & direction de l'assemblée en l'élection.* De plus il confirme cette coûtume Apostolique par un raisonnement qui ne souffre point de repliche. *L'autorité d'une action, dit-il, appartient au Supérieur. Or chaque Eglise en corps est supérieure à son Pasteur quel qu'il soit. Les Pasteurs & Evêques sont Ministres & Serviteurs de l'Eglise, & par ce moyen Ministres & Serviteurs de Dieu, dont S. Paul dit au Corps de l'Eglise de Corinthe, Nous sommes vos Serviteurs à cause de Jesus.* Enfin il cite le témoignage de S. Cyprien enseignant que le Peuple a principalement la puissance ou d'élire des Prêtres dignes, ou de refuser les indignes.

A ces deux sçavans hommes qui ont si fortement défendu l'honneur & l'interêt de l'Eglise contre ses oppresseurs, joignons-y Monsieur Daillé, afin qu'en la bouche de ces trois Illustres témoins toute parole soit ferme. Au deuxième Sermon sur l'Epître à Tite, il parle de

K k

cette sorte. Ne vous imaginez pas que l'Apôtre eût donné à Tite une puissance absolue d'appeler à ce S. Ministère quiconque luy plairoit & en quelque sorte qu'il voudroit : Il ne faut pas douter qu'il ne luy eût commandé d'observer toutes les formes & les regles convenables dans une action si sainte & si importante, qu'il avoit accoustumé d'y apporter lui-même quand il faisoit quelque établissement de cette sorte.

Telle étoit entre les autres l'élection & l'approbation de la personne par le Peuple qui avoit besoin d'un Pasteur. Car S. Luc rapportant que S. Paul établit des Prêtres ou Anciens dans les Eglises de Lystré, d'Iconie & de Derbe, use d'un mot qui signifie proprement choisir & établir avec les suffrages du Peuple, & par l'Avis de l'Assemblée, comme nos Bibles ont fort bien traduit. Et vous voyez que les Apôtres procederent ainsi dans l'élection & ordination des Diacres, dont le ministère est beaucoup au dessous de la Prêtrise, c'est à dire de la Charge des Pasteurs. Et dans son Ouvrage incomparable contre Adam, & Cotibi, on y lit ces paroles. S. Cyprien nous explique clairement l'usage de son temps pour les ordinations des Evêques, qu'il dit être venu de la Tradition Divine, & de l'observation Apostolique. Car quand il falloit donner un Pasteur à une

P. l. c.
12. p. 82
& 83.

Eglise, les Evêques de la même Province les plus proches de la Ville où étoit l'Eglise s'y assem- bloient, & là étoit choisi l'Evêque en présence du peuple, & il prouve par ce moyen la validité de l'ordination de Sabin Evêque d'Espagne, établi en la place de Basilides déposé pour crimes. L'E- piscopat, dit S. Cyprien, luy a été déferé par le suffrage de toute la compagnie des fidèles, & par le jugement des Evêques qui étoient assemblez à l'heure même.

Or il faut distinguer l'examen de ceux qui aspirent au S. Ministère, & leur ordination s'ils en sont trouvez dignes, d'avec l'établissement d'un Pasteur sur quelque Eglise; car cet examen & cette ordination n'appartiennent à la verité qu'aux Pasteurs, comme étant seuls Juges competens de la suffisance de ceux qui se presentent, & seuls en pouvoir de leur imposer les mains selon les formes ordinaires. La déposition même d'un Pasteur pour crime, ou pour heresie, appartient aux Tribunaux Ecclesiastiques, & nullement au Peuple. Mais lorsqu'un Pasteur est reçu en Charge, & qu'il s'agit de l'attacher à quelque Eglise, il n'y a rien de plus juste que de prendre l'avis de chaque fidèle en particulier, pour savoir si ce Pasteur là l'édifie, ou s'il ne l'édifie pas.

K k ij

De ce que dessus il s'ensuit, que si par aventure il se rencontroit dans quelque Écrit des Peres une forme d'élection contraire à celle que nous défendons, il la faut considerer comme un effet de l'attentat & de l'orgueil des Prelats, qui commençoient dès lors à vouloir dominer sur les Troupeaux de Jesus-Christ, & comme un des premiers lineamens du Mystere d'iniquité, qui se tramoit du temps même des Apôtres. C'est donc à bon droit que les Eglises Reformées de ce Royaume n'ont point accoutumé d'admettre de Ministres qui ne soient élus par le Peuple assemblé en Corps, comme n'y ayant point d'autre porte pour entrer dans la Bergerie de Jesus-Christ; & la même prerogative ne peut être raisonnablement refusée à l'Eglise de Paris, si ce n'est peut-être que les Chefs de famille dont elle est composée, ayant moins de lumiere que ceux des Eglises Provinciales pour faire le choix de ses Pasteurs, ce qui seroit une imagination assez plaisante.

Les objections de ceux qui combattent cette sainte institution de l'Eglise, sont foibles & aisées à refuter. Premièrement on nous parle d'un Livre composé par un nommé Morelli, qui a pour titre, *la Discipline Ecclesiastique*, où

est prouvé le choix des Pasteurs par l'assemblée des fidèles à la pluralité des voix ; auquel Livre il se trouve une Réponse intitulée, *Confirmation de la Discipline Ecclesiastique des Eglises Reformées de ce Royaume*, qu'on pretend avoir été faite par M. Beze. Ce Traité de Morelli fut censuré par le Synode National tenu à Orleans l'an 1562. & l'Auteur retranché de la Ste Cene pour ne s'être pas voulu retracter, puis ensuite rétabli dans la Communion de l'Eglise par le Synode National tenu à Paris l'an 1565. après avoir renoncé à son opinion : Mais cette Réponse à Morelli étant anonyme, on ne peut sans temerité l'attribuer à M. Beze. De plus le Traité de Morelli jettoit l'Eglise dans une confusion horrible & semblable au desordre des Anabaptistes, & des Independants, de sorte qu'il est hors de doute que l'Auteur & le Livre n'ayent été en cela justement censurez par le Synode d'Orleans. Mais, dit-on, ce même Livre de Morelli fut pareillement condamné par ce Synode, en ce qu'il établit l'élection des Pasteurs par les suffrages du Peuple. A cela je répons que la Reformation étoit alors encore dans sa naissance, & qu'il pouvoit être demeuré dans les Conducteurs de l'Eglise quelque reste de l'esprit tyrannique du

Clergé Romain ; ou plutôt , puisqu'aussi bien Calvin, comme nous l'avons montré, étoit d'un avis contraire, disons pour justifier le Synode, que son ordonnance n'étoit qu'à temps, & à dessein seulement de s'accommoder aux personnes & aux occasions, jusques à ce que la Reformation étant entièrement consommée, ce Decret provisionnel ait été aboli ; à peu près comme le Concile de Jerusalem pour ne pas scandaliser les Juifs nouvellement convertis, ordonna qu'on s'abstiendrait de sang & de choses étouffées.

Nos adversaires alleguent en second lieu pour la défense de leur opinion, les contestations de préséance qui pourroient survenir dans l'assemblée entre quelques particuliers, ce qui mettroit toute l'Eglise en confusion ; & de là ils inferent qu'il est de la prudence de ne s'attacher pas scrupuleusement aux formes ordinaires, la Discipline étant faite pour édifier, & non pour détruire. Par exemple, disent-ils, quoy que la Discipline ordonne à ceux qui retournent à nôtre Communion après l'avoir abandonnée, de reparer le scandale de leur revolte par une reconnoissance publique, il est juste à présent de les en dispenser pour certaines considerations que personne n'ignore.

Je répons que cette reconnoissance publique n'est que de droit humain, & qu'ainsi les Gouverneurs de l'Eglise selon les occurrences peuvent n'y pas obliger les penitens, puisque la Discipline même laisse à la discretion des Consistoires d'en user comme ils le jugeront nécessaire pour l'édification de l'Eglise. Mais il s'agit icy d'un droit Divin, fondé sur l'Ecriture Sainte, à laquelle il faut indispensablement obeïr & en laisser l'évenement à la Providence de Dieu. Je dis de plus qu'il y a mille expédiens, si on les veut écouter, pour prevenir ces disputes de rang sur lesquelles on se récrie si fort. Mais mettons la chose au pis, & supposons qu'il se trouvât parmi nous un particulier d'une presumption assez extravagante pour pretendre en vertu de quelque dignité presider dans l'assemblée, & d'en recueillir les voix au prejudice des Pasteurs auxquels ce privilege appartient, je ne voy pas qu'il puisse naître de là un grand desordre, puisque c'est à l'assemblée, qui est au dessus des personnes qui la composent de quelque condition qu'elles puissent être, de juger sur le champ de cette bizarre pretention, & de rejeter tout autre Modérateur que le Doyen de ses Pasteurs, conformément à la Discipline qui ordonne que les Pa-

steurs presideront non seulement és Consistoires, mais aussi en toute autre assemblée Ecclesiastique. Que si ce particulier est assez fier & assez broüillon pour ne pas acquiescer au jugement rendu par le Peuple, on peut l'obliger à se retirer de l'assemblée, & cependant ne laisser pas de proceder à l'élection.

On dit en troisiéme lieu que les Anciens étant les Commissaires du Peuple, l'élection faite par eux est réputée faite par le Peuple. Je répons que tous les textes mentionnez cy-dessus parlent non des Commissaires du Peuple, mais du Peuple même convoqué en assemblée, & de plus que les commissions des Anciens ne sont que pour veiller sur les mœurs du Troupeau, & pour servir aux Tables.

On objecte en quatriéme lieu qu'on en a souvent usé d'une autre maniere dans l'Eglise de Paris, & même assez heureusement. Je répons que les Chefs de famille furent assemblez pour l'élection de feu Monsieur Gaches, & qu'il n'y a point de raison de ne pas suivre la même pratique aujourd'huy qu'elle est demandée par le Peuple avec tant d'instance: Mais quand l'usage contraire auroit été jusqu'icy universellement observé dans l'Eglise de Paris, je dis avec Monsieur du Moulin en quelque endroit

droit de ses œuvres, que l'Eglise n'est pas un pays de Coutume, mais un pays de Droit écrit. Quoy ! les contraventions à la Loy feront un titre pour continuer à l'enfreindre ? Ne faut-il pas plutôt s'humilier devant Dieu pour une faute si griève, qui étoit capable avec le temps de ruiner l'Eglise puisqu'elle en sappe les fondemens, & cependant n'y retomber jamais à l'avenir, d'autant plus que les Synodes ont censuré en toutes rencontres ces élections irregulieres. Que si nous n'avons pas laissé quelque fois par une voye illegitime d'être pourvus d'excellens Pasteurs, il faut confesser que nous avons fait le mal par nôtre nonchalance & par nôtre relâchement, & que Dieu a fait le bien par sa misericorde & par sa grace, tout de même que nonobstant le mensonge de Jacob contrefaisant Esaü, Dieu par sa bonté ne laissa pas de ratifier la benediction qu'il avoit furtivement obtenue d'Isaac son pere.

Considerons pour la fin le droit pretendu par le Consistoire de nommer au Peuple un ou plusieurs Pasteurs, en sorte qu'il n'en puisse choisir d'autres ; ce droit ne se lisant nulle part, & nôtre Religion nous défendant d'admettre une parole non écrite, on peut dire qu'il est ima-

ginaire. En effet l'élection d'un Ministre faite unanimement par l'assemblée des fidèles sans la nomination préalable du Consistoire, ne laisseroit pas d'être juridique, quoy qu'il soit plus commode d'accorder par condescendance au Consistoire le pouvoir d'examiner les mœurs & la reputation des Pasteurs qui sont à choisir, & ensuite de les proposer au Peuple, puisqu'aussi bien l'assemblée ne peut faire cet examen que par des Députez, & qu'elle ne sauroit prendre de meilleurs Députez que le Consistoire; mais aussi faut-il avouer que ces Messieurs sont obligez de nommer plusieurs Pasteurs à la fois tous dignes de remplir la place vacante, à moins que de vouloir être soupçonnez de cabale. Car comment choisir s'il n'y a pluralité de sujets? Et puis il n'est pas seulement question du bien de l'Eglise, mais du mieux de l'Eglise, le plus accompli Ministre n'étant pas trop bon pour la servir dignement. Or comment faire cette comparaison, si ce n'est entre plusieurs? Ajoûtez qu'on ne sauroit refuser un Ministre qui auroit été uniquement proposé, sans blesser sa reputation; ce qui n'arrive pas lorsque plusieurs sont presentez au Peuple à la fois. Par exemple, de quatre Pasteurs nommez récemment à l'Eglise de Bor-

deux par son Consistoire, les trois qui n'ont pas été admis n'en sont pas pour cela moins estimables. Joint que par une nomination unique, l'élection pourroit tirer en une extrême longueur; Car arrivant que le Peuple refusât le Ministre proposé, il faudroit proceder à une nouvelle nomination, & ensuite à une nouvelle convocation du Peuple, & cela peut-être par plusieurs fois; cependant l'Eglise ne seroit pas servie.

Concluons donc que pour la paix & l'édification de l'Eglise, il est nécessaire que Messieurs du Consistoire proposent selon leur prudence plusieurs Pasteurs au Peuple deüement convoqué, afin que chaque particulier juge celui d'entr'eux dont il sera le plus édifié, & que le choix s'en fasse à la pluralité des voix, sans passion & sans brigue.

Pour cet effet il est juste que ceux qui ont droit de suffrage soient tous assis en rang, afin que le President aille par ordre aux opinions selon la coûtume de toute Assemblée juridique, & non pas qu'on se contente d'exhorter en general le corps des Chefs de famille presens à dire confusement leur avis, en sorte que le silence de ceux qui se taisent soit pris pour approbation. Car il arrive à plusieurs de n'oser

L i ij

par timidité déclarer leur sentiment, à moins qu'on ne les presse de parler; que si cependant ils refusent de s'expliquer, ils doivent être réputés comme absens, & non comme consentans. Par ce moyen les deliberations qui s'en ensuivront seront plus concertées, & par conséquent plus judicieuses, d'autant que les particuliers en opinant chacun separement, s'entre communiquent leurs lumieres. *Quod uni*

Tacite. *deest suppletur ex aliis, & quod ab uno peccatur ab aliis emendatur.*



*DEUX MANIERES DE S'EXPLIQUER
sur les paroles Sacramentalles, Cecy est
mon Corps.*

UN particulier en avoit parlé dans ces termes: *Je croy que le Pain Eucharistique, par la consecration, devient le Corps de Jesus-Christ, & cela conformement à la Tradition, les Prêtres par leur bouche sacrée font le Corps de Christ*: ce sont les propres paroles de S. Hierôme. Certains Theologiens se sont imaginez qu'une telle expression étoit trop vague, & qu'elle n'entroit pas assez dans le détail de la doctrine du S. Sacrement.

Voicy donc une autre exposition plus précise & plus circonstanciée: Je croy que par la force divine des paroles, *Cecy est mon Corps*, prononcées par le Prêtre avec intention de consacrer, le pain est transsubstantié au Corps de Jesus-Christ, & que la matiere du pain étant absolument détruite, ses accidens ne laissent pas de rester, soutenus par la Toute-Puissance de Dieu, lesquels quoy qu'ils n'inherent plus actuellement à leur sujet, conservent toutefois leur inherence *aptitudinale*, ou leur *tendance* à

L l iij

inherer, qui constitué proprement leur essence.

Je croy que le Corps de Jesus-Christ prenant la place de la substance *annihilée* du pain, y est privé de son *extension externe*, par laquelle les parties sont hors des parties, *in ordine ad locum*, eu égard au lieu, de sorte qu'il y est réduit à un point mathématique & indivisible, encore qu'il y conserve son *extension interne* par laquelle les parties sont hors des parties, *in ordine ad totum*, eu égard au tout, & qu'ainsi le Corps de nôtre Seigneur dans la Ste Hostie, où il gît sous le tombeau mystique des envelopes sacrées, y est effectivement aussi grand qu'il étoit sur la Croix, sans y donner pourtant aucun signe de vie, non plus que s'il étoit frappé d'apoplexie ou de syncope.

M. de
Meaux.

Je croy que presque au moment de la réception du Sacrement dans l'estomac du communiant, les accidens du pain disparoissans par la soustraction du secours que Dieu leur prêtoit, le Corps de I. Christ cesse aussi de s'y trouver; soit par voye d'*annihilation*, & s'il faut ainsi dire de *deproduction*, s'il y étoit survenu par *reproduction*; soit par voye de *reascension* au Ciel, pour s'y rejoindre au Corps glorieux de I. Christ, si sa présence dans l'Hostie s'y étoit faite par ad-

duction ; soit enfin par voye de *retranssubstantiation* du Corps de Jesus-Christ au pain , afin que la masse de la matiere premiere n'en souffre aucune diminution.

On desireroit d'apprendre de quelque Docteur consommé dans les matieres de la Foy , laquelle de ces deux explications est la plus Evangelique & par consequent la plus recevable ; ou la premiere qui est simple & modeste , puisqu'elle se contente de proposer & de respecter le Mystere , sans entreprendre de l'aprofondir , non plus que celuy de l'ineffable Trinite & de l'Incarnation incomprehensible du Verbe ; ou bien la seconde qui est plus Philosophique que Theologique , & qui à force de penetration avance des choses dures , surprenantes & intelligibles.



CONSIDERATION SUR L'ACTION
de S. Pierre qui coupa l'oreille à Malchus.

JESUS-Christ peu d'heures avant que d'être arrêté par les Juifs, déclara à ses Disciples qu'il alloit être mis (selon la Prophetie d'Esaye) *au rang des malfaiteurs.*

Les Disciples animez d'un zele aveugle pour la défense de leur Maître, luy dirent: *Seigneur, voicy deux glaives.* *Ausquels il répondit, c'est assez:* comme s'il leur eût dit, il n'y en a que trop pour l'exécution que va faire Pierre; car deux épées n'auroient pas suffi s'il eût été question de combattre la bande entiere des Soldats & des Sergens qui devoient saisir Jesus-Christ.

Les Disciples voyans approcher la Cohorte qui venoit pour prendre le Sauveur, luy demanderent s'ils fraperoient de glaive, & sans attendre sa réponse, S. Pierre tirant l'épée, coupa brusquement l'oreille droite à un de la troupe nommé Malchus, Serviteur du Souverain Sacrificateur. Mais Jesus-Christ défendit à son Disciple de passer outre, luy commandant de remettre l'épée au fourreau,
&

& sur le champ par son seul toucher, guerit
surnaturellement celui qui avoit été blessé.

Or Jesus-Christ ne manqua pas de blâmer
aigrement cette action précipitée de S. Pier-
re, & en allegua au rapport des Evangelistes
trois raisons, la premiere que *ceux qui pren-
dront l'épée, périront par l'épée.* La seconde,
qu'un tel secours luy étoit inutile, *puisque le
Pere, s'il l'en prioit, luy enverroient presente-
ment plus de douze legions d'AnGES.* La troi-
sième, parce que c'étoit vouloir s'opposer in-
discretement à sa Passion, dont le temps dé-
terminé par le Decret eternel de Dieu, étoit
expiré, *Ne boirai-je point,* dit-il, *la coupe que
le Pere m'a donné à boire ?*

Cependant la sage Providence comme el-
le n'empêcha pas la trahison de Judas, per-
mit aussi que S. Pierre commit cette action,
quoy que criminelle & contraire à la soumis-
sion dûë à l'autorité des Superieurs, afin de
donner lieu à la cure miraculeuse que fit Je-
sus-Christ en faveur de ses ennemis.

Sans pretendre penetrer dans les secrets de
Dieu, il me paroît que ce fut là l'unique cau-
se pour laquelle Jesus-Christ ne voulut pas pre-
venir l'emportement de S. Pierre.

Cette mienne pensée est differente tant de

M m

celle de M. Jurieu, que de celle de M. de Meaux.

Le premier pretend que l'intention de Jesus-Christ étoit de montrer que ses Disciples dans une telle occasion étoient en droit d'employer les armes contre la Puissance publique; mais Jesus-Christ au contraire improuve le fait de S. Pierre, en luy signifiant, ainsi qu'il a été remarqué, que *ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée.*

L'opinion de M. de Meaux n'est pas moins insoutenable que celle de M. Jurieu. Ce Prelat assure que Jesus-Christ avoit pour but, que les Juifs luy fissent un crime d'avoir résisté violemment, même jusqu'à répandre le sang, au pouvoir legitime des Magistrats, & de s'être associé à ce dessein de gens cruels & sanguinaires, afin que par ce moyen la Prophetie d'Esaye fut verifiée, *qu'il seroit mis au nombre des scelerats.*

En verité cette prediction fut, comme s'en explique S. Marc, ponctuellement accomplie par le crucifiement qui s'en ensuivit du Fils de Dieu entre deux Brigands, sans qu'il soit besoin de faire icy entrevenir la conjecture de M. de Meaux. En effet dans le procès de Jesus-Christ devant Pilate, ses adver-

faïres qui cherchoient par tout des accusations contre luy, ne s'aviferent jamais de luy imputer ce pretendu crime de rebellion contre l'autorité des Juges publics, dont il étoit pleinement justifié, tant par la censure menaçante qu'il fit à S. Pierre en presence même des Satellites de Caïphe, que par la guérison subite & extraordinaire de Malchus.

Les Juifs pour perdre Iesus-Christ luy attribuoient des crimes sans comparaison plus atroces, que celui d'une oreille coupée par un homme de sa suite à un valet; ils l'accusoient non seulement d'être un impie qui se qualifioit Fils de Dieu, & qui s'étoit vanté de détruire le Temple de Jerusalem; mais aussi de suborner le Peuple, de l'empêcher de payer le tribut à Cesar & de se vouloir faire Roy, & pour tout dire en un mot ils le traitoient de criminel de Leze-Majesté Divine & humaine.

Enfin les Juifs étoient trop rusés pour relever devant Pilate le coupement de l'oreille de Malchus; car il eût falu entendre le blessé sur ce chef d'accusation, & par là Pilate ayant appris le miracle de Iesus-Christ, n'auroit pas manqué à le reverer & à l'admirer, bien loin de prononcer contre luy une condamnation de mort, pour laquelle il faisoit déjà paroître

M m ij

une extrême repugnance.

Je voudrois bien favoir, Monsieur, lequel de ces trois sentimens, touchant le procedé de S. Pierre, vous jugez le plus probable, ou celuy de M. de Meaux, ou celuy de M. Iurieu, ou le mien.

*ADDITION A LA CONSIDERATION
precedente.*

S. Matthieu & S. Marc ne rapportent l'action de S. Pierre concernant Malchus, qu'après que les Juifs se furent saisis de Iesus-Christ.

S. Jean au contraire raconte que le Sauveur ne fut empoigné & lié par les Juifs qu'après le fait de S. Pierre. S. Luc dit la même chose que S. Jean, & l'on a suivi en cela S. Luc, lequel recite cette histoire avec plus d'exactitude & plus de circonstances que les autres Evangelistes.

Iesus-Christ en S. Luc ch. 22. vers. 35. & 36. demanda à ses Disciples, *quand je vous ay envoyez sans bourse, sans sac & sans souliers, quelque chose vous a-t'il manqué? Ils luy répondirent que non; & il ajoûta: Mais maintenant que celuy qui a une bourse & un sac les prenne,*

& que celui qui n'a point d'épée vende son habit pour en acheter une.

Ces paroles, quoy qu'en disent les Theologiens, n'ont aucune liaison avec la passion de Jesus-Christ, laquelle étoit sur le point de commencer lorsqu'il tenoit ce discours à ses Disciples, & laquelle ne dura que quelques heures. Car qu'étoit-il nécessaire que Jesus-Christ leur commandât dans ce moment de prendre une bourse & un sac, & même de vendre leurs habits pour acheter une épée, dont ensuite il n'approuva pas l'usage. De plus leur étoit-il possible en si peu de temps de faire ces préparatifs ?

Il faut donc avoüer que Jesus-Christ donne icy purement & simplement à ses Apôtres un conseil de prudence pour l'avenir, lorsqu'étant séparés de leur bon Maître, & privez, comme parle Jesus-Christ, de la présence du marié, ils auroient dans leurs courses futures par toute la terre, besoin d'argent & de provisions pour leur subsistance, & même d'épées afin de se pouvoir garantir des insultes des voleurs de grand chemin, fort ordinaires alors & encore aujourd'huy dans les Pays de l'Orient : Laquelle défense est naturellement permise & même commandée à tous les hommes, quels

M m iij

qu'ils soient, lorsqu'il s'agit de sauver leur vie contre l'attaque des agresseurs injustes & violens.

Il n'y a par conséquent nulle raison de donner dans le texte de S. Luc, au mot d'épée un sens mystique, & de l'entendre de l'épée spirituelle dont S. Paul dans l'Épître aux Ephésiens entr'autres armes équipe le Soldat Chrétien; car il faudroit expliquer aussi non littéralement, mais mystiquement les termes de bourse & de sac mentionnez dans le même texte; ce que le bon sens ne permet pas. Joint que l'épée spirituelle dont parle l'Apôtre, n'est rien moins qu'une marchandise venale.



BRIEVES REMARQUES SUR
la Preface de Monsieur de Meaux mise à la
tête de son explication de l'Apocalypse.

Premiere Remarque page 6.

LE texte du ch. 19. v. 10. de l'Apocalypse portant que *le témoignage de Jesus-Christ est un Esprit de Prophetie*, ne signifie autre chose sinon que l'Apocalypse de Jesus-Christ procede de son Esprit Prophetique, & non pas que S. Jean eût reçu l'Esprit singulier de chacun des anciens Prophetes. Une telle interpretation tient de l'exageration d'un Orateur, plutôt que de la solidité d'un Commentateur, & l'Apôtre bien aimé du Fils de Dieu se pouvoit passer de l'exposition charitablement fautive de M. de Meaux.

Deuxième Remarque, page 8. & suivantes.

Il n'est pas difficile de convaincre les Juifs par une infinité de Propheties du Vieux Testament accomplies clairement en la personne de Jesus-Christ, mais il n'est pas imaginable que les Predictions de l'Apocalypse,

comme le pretend M. de Meaux, puissent produire le même effet dans l'esprit de ces Incrédules, aussi ne s'est-on jamais avisé de les employer à cet usage.

Troisième Remarque, page 18.

Comment peut-on assurer que Rome Payenne portoit le nom de *Mystere* sur son front? elle dont les abominations fautoient aux yeux, bien loin d'être couvertes & mystérieuses.

Quatrième Remarque, que la chute de Babylone décrite par S. Jean, ne peut être entendue du sac de la Ville de Rome par Alaric Roy des Gots.

Si l'ancienne Rome sous quelqu'un de ses Empereurs Payens & persecuteurs outrez de l'Eglise, eût été soudainement détruite avec ses habitans par une Puissance Etrangere, à ne s'en relever jamais, comme il est arrivé à la malheureuse Jerusalem, peut-être auroit-on pû la prendre pour cette Babylone dont l'Apôtre S. Jean avoit predit la ruine dans sa Revelation. Mais lors de la prise de la Ville de Rome par Alaric, elle n'étoit plus Payenne,

ne, Honorius Empereur Chrétien, fils du Grand Theodose, y résidoit, & les fidèles y étoient & plus forts, & en plus grand nombre que les Arriens, & bien loin d'avoir été ruinée jusqu'aux fondemens par ce Prince barbare, de maniere, comme parle S. Jean chap. 8.v.21. *qu'elle ne fut plus trouvée*, qu'au contraire on ne renversa ny ses murs, ny les bâtimens, ny ses Temples, lesquels par l'ordre exprès du vainqueur servirent d'azile à tous ceux qui s'y refugierent avec ce qu'ils pouvoient sauver du butin: Le pillage de la Ville ne dura que trois jours, on n'y fit main basse que sur ces temeraires qui osèrent se défendre contre les Soldats d'Alaric, lequel ensuite s'étant retiré, l'Empereur Honorius, & Innocent Evêque de Rome, au lieu de fuir avec horreur cette prétendue Babylone, y retournerent & y habiterent comme auparavant. En bonne foy comment tout cela peut-il s'accorder avec la chute horrible de Babylone dépeinte de ses vives couleurs dans l'Apocalypse?

Cinquième Remarque sur la datte de la premiere Epître de S. Pierre, mentionnée page 20.

Cette datte est de Babylone & ne peut, quoy

N n

qu'en dise Monsieur de Meaux, être entendu que littéralement de cette Ville située dans la Chaldée, où il y avoit plusieurs Chrétiens au temps que S. Pierre écrivoit son Epître; Et Rome n'a jamais porté le nom de Babylone qu'en un sens mystique & caché. Autrement il y auroit lieu de s'étonner, pourquoy S. Paul n'a pas adressé l'Epître qu'il écrivit aux Romains, *A vous tous qui êtes à Babylone*, plutôt, *qu'à vous tous qui êtes à Rome*.

La vision de Monsieur de Meaux à l'égard de Rome saccagée par Alaric, sur laquelle roule son explication Apocalyptique, étant une fois détruite, son système se renverse de luy-même comme une voûte qui n'est plus soutenue par sa clef.

Ajoutons icy une observation generale, savoir qu'au milieu des tenebres impenetrables de cette Revelation, il y paroît de certains endroits brillans & surprenans, lesquels frappent tout à coup l'esprit & charment le cœur des Lecteurs qui ont de la pieté, semblables à ces éclairs resplendissans qui percent les nuits les plus noires, & partant que ce n'est pas sans raison que Saint Jean dès l'entrée de sa Prophetie en recommande la le-

Etare nonobstant son obscurité. Joint que les trois premiers chapitres & le dernier de ce divin Livre, sont admirables & tres-intelligibles.



L E T T R E

A M O N S I E U R N...

Système de l'Eglise tiré du Symbole des Apôtres.

LEs disputes des Theologiens ne finissent point, c'est toujours à recommencer, & par malheur elles obscurcissent de plus en plus les differens de Religion, bien loin de les éclaircir. Cela vient de ce qu'ordinairement les Ecrivains sont plus amateurs de leurs productions que de la verité, ou du moins qu'en la défendant ils cherchent de nouvelles routes, s'imaginant d'aquerir par ce moyen une reputation mondaine.

Par exemple, les Docteurs tant Catholiques que Protestans ne cessent point de publier des Ecrits sur le sujet de l'Eglise, qui offusquent & embarrassent cet article de foy, lequel de luy-même est tres-clair & tres-évident. Le Symbole des Apôtres donne à l'Eglise Chrétienne deux qualitez pour la distinguer d'avec la Synagogue, savoir la Sainteté par excellence, &

la Catholicité. Car qu'est-ce de la sainteté de l'Eglise des Juifs, au prix de la sainteté de l'Eglise des Chrétiens? La Loy de Moyse se contentoit de dire simplement, *Tu ne tueras point*, au lieu que l'Evangile déclare que *qui-conque hait son frere est meurtrier*. Celle-là défendoit l'adultere, mais celui-cy va bien plus loin, en nous apprenant que tout homme *qui regarde la femme de son prochain pour la convoiter, a déjà commis adultere avec elle en son cœur*. Qui peut n'être point charmé des preceptes Divins de Jesus-Christ touchant les mœurs, rapportez au chapitre 5. 6. & 7. de S. Mathieu, principalement si on les compare avec la Loy de Moyse?

Le second avantage de l'Eglise Chrétienne au dessus de la Judaïque, consiste en ce qu'elle s'étend universellement parmi tous les Peuples de la Terre, & qu'au contraire l'Eglise des Juifs étoit renfermée dans une Nation unique & peu nombreuse.

Ce sont-là les deux seules proprietés essentielles de l'Eglise Chrétienne mentionnées dans le Symbole; il n'y est nullement parlé d'infailibilité, & l'Eglise n'y est point aussi qualifiée du nom de Romaine, non plus que de celui de Greque ou d'Abissine.

De même que le monde entier contient quatre parties, que chacune de ces quatre parties est distinguée en Royaume, & chaque Royaume en Provinces; aussi l'Eglise Chrétienne répandue par tout l'Univers, est un composé de plusieurs Eglises particulieres, au nombre desquelles est la Latine. Et parce qu'elles ne sont pas toutes également pures, il est licite à chaque fidèle, autant qu'il le peut, de se ranger dans la communion de celle qui luy paroît la plus conforme à l'Evangile dans ses dogmes, dans ses Sacremens, & dans son Culte, sans se mettre en peine de rechercher trop curieusement sa Genealogie, qui est un point d'histoire & non pas de foy; Car comme la Noblesse de vertu vaut mieux que celle de sang, aussi l'Orthodoxie d'une Eglise est incomparablement preferable à cette longue succession de Chaires, que plusieurs néanmoins prétendent faire passer pour le caractère de la véritable Eglise.

Voilà, ce me semble, l'idée simple & naïve, tirée du Symbole des Apôtres, qu'un homme sensé & non prevenu se doit former de l'Eglise Chrétienne, sans s'alembiquer le cerveau d'une infinité de raisonnemens & de distinctions dont il plaît aux Controversistes d'embrouiller cette matiere.

Monsieur Jurieu a publié depuis peu un Systeme de l'Eglise, que les Protestans ne sont pas obligez d'adopter dans tous ses chefs, mais du moins traite-t'il son sujet assez brièvement : Au lieu que la réponse qui y a été faite par un Auteur anonyme est tellement longue, qu'il ne feroit pas possible d'y repliquer sans composer un fort gros in folio.

Pour moy j'avouë franchement qu'une telle prolixité a fait peur à ma patience, & je souhaiterois pour me résoudre à la lecture de ce Livre, qu'il fût écrit aussi succinctement & aussi nettement que le Traité de la Perpetuité de la Foy, qu'on dit être du même Auteur.

J'espere qu'à nôtre premiere entrevûe nous discourrons de toutes ces choses plus ample-ment. Cependant je vous remercie, Monsieur, de m'avoir communiqué un Ouvrage qui a son merite à la longueur près, je vous le renvoye & suis vôtre, &c.

A U T R E L E T T R E
A U M E M E , S U R L E M E M E S U J E T .

O N a , Monsieur , considéré avec la dernière attention les deux objections de vôtre ami, contre le Systeme de l'Eglise tiré du Symbole des Apôtres , qui vous avoit été communiqué , & que vous luy avez fait voir.

L'une que par la sainteté attribuée à l'Eglise dans le Symbole , il falloit entendre son infailibilité. L'autre , qu'un Chrétien au lieu de souscrire aveuglement aux décisions des Conducteurs de l'Eglise , étoit mis injustement par ce Systeme , en pouvoir de donner son jugement touchant les doctrines enseignées par chacune des Eglises particulières , qui composent toutes ensemble la masse entière , pour ainsi dire , de l'Eglise Universelle , à dessein de se ranger à celle d'entr'elles dont la créance luy paroîtra la plus conforme à la Revelation Divine.

Pour commencer par la première de ces objections ; se trouve-t'il chez les Auteurs sacrez ou profanes , que le mot de *saint* ait
jamais

jamais signifié *infaillible* ? Dans le Vieux Testament Dieu disoit aux Juifs, *vous me ferez une Nation sainte*, & ce Peuple y est souvent qualifié du nom de *saint*. Dans le Nouveau les Croyans, à plus forte raison que les Juifs, sont aussi appelez *saints*, & une *Nation sainte*. Est-ce à dire que les fidèles de l'une & de l'autre Alliance doivent être censez *infaillibles* ?

La *sainteté* se rapporte proprement aux mœurs, mais je veux qu'elle comprenne aussi la doctrine, s'ensuit-il de là qu'une Eglise saine dans ses dogmes, ne puisse devenir erronée, & qu'il n'y ait nulle difference entre n'errer pas en effet, & n'être susceptible d'aucune erreur ? J'aimerois autant dire qu'un homme qui se porte bien, ne sauroit jamais tomber malade. Les Evêques des premiers siècles de l'Eglise se donnoient reciproquement le titre fastueux de *Sainteté*, sans pourtant pretendre au privilege d'*Infaillible*, qui a été propre aux Apôtres exclusivement à leurs Successeurs Ministres de l'Evangile, soit separez, soit assemblez en corps ; Ceux-là seuls ayant été appelez par Jesus-Christ même, & inspirez immediatement par le S. Esprit. L'Eglise Gallicane traite encore aujourd'huy le

O o

Pape de *Sainteté*, & luy dénie en même temps l'avantage de ne pouvoir errer.

La seconde objection de vôtre amy n'est pas mieux fondée que la premiere. Car chaque particulier voyant que quantité d'Eglises Chrétiennes ont le malheur de ne se pas accorder entr'elles sur plusieurs articles de foy, est obligé en conscience par un droit & naturel & divin, après avoir imploré l'assistance du *Pere des lumieres duquel descend toute bonne donation*, d'examiner par l'Ecriture les différentes opinions des Eglises, pour s'attacher ensuite à la plus Orthodoxe. Que si Dieu par sa Grace met une fois au cœur d'un particulier la resolution de se débarasser de tout préjugé, puis de *s'enquerir des Ecritures*, & d'y chercher de bonne foy son salut; il est impossible que cette même Grace n'acheve l'œuvre qu'elle aura déjà commencée, en luy faisant appercevoir tôt ou tard les veritez Evangeliques, selon la promesse solennelle du Fils de Dieu, *Cherchez, & vous trouverez*; afin que par l'efficace de la Parole, le Decret éternel de l'élection gratuite obtienne son plein & entier effet en la personne de ce Predestiné.

L'Eglise de Rome a beau trancher de Souveraine sur les choses de Religion, elle tombe

necessairement dans nôtre sentiment, lorsqu'elle tâche de prouver aux Chrétiens qui sont hors de la Communion, d'y entrer; car voicy son raisonnement. L'Eglise qui a une succession de Chaires non interrompue depuis les temps Apostoliques jusqu'à présent, qui a toujours été visible, qui est répandue par tout l'Univers, qui a le don des miracles, & du sein de laquelle sont sortis plusieurs grands Saints, est sans doute la vraie Eglise. Or l'Eglise Romaine possède tous ces avantages: Donc l'Eglise Romaine est la vraie Eglise. Elle ne peut par conséquent refuser à un homme, qu'elle traite d'heretique, la liberté d'examiner les premices de son syllogisme, autrement il suffisoit de prononcer despotiquement, *sit pro ratione voluntas*. Elle ne peut, dis-je, legitime-ment luy refuser la liberté d'examiner si les qualitez contenuës dans la premiere proposition de son argument, sont les marques indubitables de la veritable Eglise, ou si elles ne le sont pas. En second lieu si ces mêmes qualitez conviennent à l'Eglise Romaine, comme suppose la deuxieme proposition. Et par conséquent, selon l'hypothese même des Catholiques Romains, il est permis à tout Chrétien de comparer avec l'Ecriture la créance de quelque

Eglise que ce soit avant que de s'y soumettre.

Après cela, Monsieur, je prens à témoin vôte bon sens & vôte sincerité, si ce ne seroit pas, comme parle Lucrece, *exspuere ex animo rationem*, que de s'imaginer que ces deux pitoyables objections de vôte ami, donnent la moindre atteinte au Systeme de l'Eglise tiré du Symbole des Apôtres, lequel abbrege toutes les disputes acharnées des Catholiques & des Protestans sur cette matiere, & que le plus simple Peuple est capable de comprendre.



L E T T R E

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE
d'Avranche, sur son Livre intitulé, Alne-
tanæ quæstiones de Concordiâ Rationis &
Fidei.

VOs Oeuvres, Monseigneur, nonobstant leur clarté, ne sont pas du nombre de celles qui se lisent rapidement. Elles sont pleines d'une érudition si exquise, qu'on ne sauroit se résoudre d'en laisser échaper *unum iota aut unum apicem*. Cette raison a retardé le remerciement que je vous rends aujourd'huy de vôtre admirable present. Vous y avez avec vôtre style ordinaire, c'est à dire éloquent jusqu'à en être délicieux, confondu l'erreur des Anciens Payens qui tournoient en raillerie nos Mysteres, nos Miracles, & nos Histoires Sacrées, en leur faisant voir que la vraie Religion est en quelque sorte envelopée dans les fables dont ils ont composé eux-mêmes leur fausse Theologie; de maniere que s'il restoit dans nôtre siecle de ces Gentils de vieille datte, il y a grande apparence qu'a-

O o iij

prés la lecture de vôtre Livre ils embrasseroient le Christianisme, bien loin d'en être les persécuteurs. Je ne fais même nul doute qu'un pareil Ouvrage n'eût autrefois calmé la fureur de Julien l'Apostat contre l'Eglise, si plutôt il ne l'eût absolument converti. A quoy auroit aidé la conformité que vous remarquez, Monseigneur, de la morale humaine des Philosophes de l'Antiquité, avec celle que les Ecritures Divines nous ont revelée. J'ay souvent admiré dans Homere la Doctrine de la Predestination, appelée chez les Scholastiques, *voluntas decreti*, Διὸς δ'ἐπιείκους βεβλή. On y découvre aussi la Providence qui dispose secrètement & souverainement des causes secondes pour l'exécution des Arrêts du Ciel éternels & irrevocables πῶτα Θεῶν ἐν γένεσι καὶ πῃ; laquelle expression du Poète répond à notre commune façon de parler, *toutes choses sont entre les mains de Dieu*, pour signifier qu'il n'y a rien qui ne soit soumis à sa puissance & à sa conduite. Car dans l'Ecriture les genoux aussi bien que les mains sont considerez comme le siege de la force, *confortate manus dissolutas, & genua debilia roborate*. Ce seroit, pour le dire en passant, une entreprise, Monseigneur, digne d'un savant & sincere Prelat comme

E sa. 35.

vous, de montrer que la Religion Catholique & la Protestante ne sont point si diametralement opposées, que se l'imaginent les zélez de l'un & de l'autre parti, & qu'une réunion effective seroit tres-possible, pour peu que les parties voulussent écouter raison, & ne pas adherer *mordicus* à leurs opinions, mais consentir charitablement aux adoucissements qui s'y peuvent apporter, sans plus pretendre subjuguier leurs adversaires *in manu robustâ & in brachio extento*. Mais qu'oy ! cette heureuse paix entre les Chrétiens, qui au fond sont tous frères, *Θεὸς ἐν γένεσι καὶ πᾶσι*. Continuez-moy, s'il vous plaît, l'honneur de vôtre précieux souvenir, & me croyez avec un profond respect, vôtre, &c.

Personne ne doute que le Savant Casaubon n'ait été un des plus ardens zelateurs de la Reformation. Cependant voicy comme cet homme sincere & pieux s'explique dans quelques-unes de ses Lettres sur la réunion des Catholiques Romains & des Protestans, c'est la 170. sur la fin, *frontoni Duceo è Societate Jesu*.

S*Erenissimus Rex Jacobus, in Monitoria dudum sua, non alienum se ab eo fuisse ostendit,*

ut quo salutis suorum paterno affectu consuleret; quæ in iuramenti formulâ duriusculè sonare viderentur, ea aut deleret è planè, aut benignâ interpretatione molliora redderet. O bonitatis admirandæ principem, cujus sinceram charitatem & συλαπάειν si vos quoque imitaremini, fructum vestræ pietatis longè maximum sine controversia Ecclesia Dei ferret. En erit unquam ille dies, cum vestrorum præsulum Coryphæos, penes quos est summa rerum, hæc pia cogitatio occupabit? Enimvero satis, ah, plus satis studio partium utrinque hætenus est datum. Satis turbarum in Europa excitatum. Non hoc nobis Dominus noster Cælum repetiturus dedit mandatum. Pacem ille nobis reliquit, pacem suam. Cur rejicimus? cur jurgia jurgiis serimus, & de concordia Ecclesiæ ne cogitari quidem patimur? Quin potius ad Filium Dei omnis boni auctorem totis animi viribus seriò conversi, supplices illum veneremus, ut quam nobis peccata nostra ademerunt Ecclesiæ pacem, ipsius ineffabilis misericordiâ nobis restituat, restitutam seruet, atque in æternum firmam reddat. Γέγοιγε, γέγοιγε.

EPIS.

EPISTOLA 220.
HUGONI GROTIO.

QUod pacis & concordiae studia tibi esse curæ ostendis, ne dici quidem potest, quantum ea res mihi voluptatem asserat. Vides in patria tua, quam facile sit hodie rixas concitare inter fratres, quam sit difficile excitatas sedare. Puta ubique Bataviam esse, tanta omnibus in locis φιλεσδων copia, qui pacem in Ecclesiâ fovere inter ἀδιδφοεα habent, aut ne id quidem. Parum est quod amor concordiae illorum animis ὁκ ἐνιζάν. Novi multos quibus nullum hominum genus ita suspectum & exosum est ut τὸ ἐρηνοπειων. Quo magis demiratus sum Regis Jacobi pietatem, qui veritatis studium ita amplectitur, ut à studio non recedat unitatis.

EPISTOLA 221.
E I D E M.

SI in nostra Gallia ea Reformatio esset instituta quæ formam veteris Ecclesiæ non adeo immutasset, multa hominum millia nostris partibus fuisse accessura, quæ nunc à Doctrina no-
Pp

strarum Ecclesiarum sunt alienissima. Hoc ego cum nostris Ministris in Gallia sæpe dicerem, paucos inveni qui *φιλοσοφίαν* suam æquis ac moderatis consiliis non anteferrent. Hic longe aliter animati sunt & Rex & è Clero Anglicano Doctissimus quisque. Juveni in hoc regno plures Episcopos doctrina & pietate eximios, qui easdem tecum dies noctesque voluunt cogitationes.



R E P O N S E
DE MONSIEUR L'EVEQUE
d'Avranche.

J'Avois besoin, Monsieur, d'une approbation comme la vôtre pour me mettre à couvert de la critique chagrine, qui à ce que j'apprens s'est déchaînée contre mon ouvrage. Vous êtes Philosophe, vous savez la Religion Chrétienne, & vous avez un grand usage de l'Antiquité; vous avez par dessus cela de l'équité, & vous avez lû mon Livre avec attention, voila tout ce que je puis desirer dans un Lecteur, & c'est ce qui manque à ceux qui m'attaquent. Ce sont gens enfarinez d'un peu de Scholastique, ne connoissant point d'autre Philosophie que celle du College, & sans aucune connoissance des Lettres humaines, prevenus d'ailleurs que quitter la route commune s'est s'égarer. Avec ces belles dispositions ils ont jugé de mon Ouvrage sans le lire, & se persuadant que j'avois mis la Religion Chrétienne en balance avec les fables des Payens, & par conséquent que je la faisois passer pour fabu-

P p ij

leuse, il ne leur en a pas falu davantage pour me condamner. Quoy qu'il soit toujours fâcheux d'être condamné, c'est néanmoins un grand sujet de consolation de l'être sans forme, sans preuve, & sur un mal entendu, & par des Juges peu instruits. C'en est un plus grand encore de n'être condamné que par des Juges subalternes, & de se voir non seulement absous, mais même loué par un Juge supérieur tel que vous, Monsieur, dont les décisions sont des Arrêts & des Jugemens sans appel. Vous n'êtes pas le premier qui m'avez proposé de tâcher de rapprocher le Protestantisme du Catholicisme, j'en ay été sollicité il y a plus de dix ans par des Protestans Etrangers d'une grande capacité, qui m'en faisoient esperer un heureux succès de leur part, & de celle de leurs Compatriotes. Mais je ne trouvai pas les mêmes dispositions de ce côté-cy, on ne me faisoit voir que des precipices dans cette entreprise, ainsi je fus contraint de tout abandonner. Conservez vôtres bien-veillance à l'homme du monde qui en connoît mieux le prix, & qui est le plus véritablement, Monsieur, vôtres, &c.

MONSIEUR PELLISSON
converti par le Livre du Ministre Aubertin.

FEu M. Pellisson s'est souvent vanté pendant sa vie d'avoir été converti, non par les Livres des savans Cardinaux Bellarmin & du Perron, mais par celui d'Aubertin Ministre de Charenton. Il seroit de l'édification publique qu'il se fût expliqué des raisons qu'il a eues de croire le contraire de ce que cet Auteur a pretendu de demonstrier par un Ouvrage qui fait la persuasion & l'admiration de tous les Protestans, & auquel jusques icy aucun Theologien Catholique n'a osé entreprendre de répondre, si l'on en excepte le terrible & foudroyant Pere Veron par un sien Livret publié de son vivant, ayant pour titre, *Refutation de tous les Livres Huguenots passez, presens & futurs.* En verité c'eût été un événement des plus surprenans, que le judicieux Aubertin l'homme le plus versé de son Siecle dans la tradition sur l'Eucharistie, eût fait tant d'efforts pour composer un gros volume combattant sans s'en appercevoir les opinions des Reformez, au lieu de les défendre comme il en avoit formé le dessein. S'il en é-

P p iij

toit ainsi, Monsieur Pellisson par une adresse à luy propre & singuliere à tourner les armes d'un si habile adversaire contre luy-même, auroit rendu à l'Eglise Catholique Romaine le plus grand service qu'elle pouvoit jamais recevoir de tous ses Docteurs unis ensemble. Il faut pour cela que l'illumination de ce puissant esprit, pour me servir des termes de certains Gascons ses compatriotes, ait été nouvelle & subite comme celle des Apôtres. Car l'histoire Eucharistique d'Aubertin a été imprimée plus de 35. ans avant le changement de M. Pellisson, sans produire en luy durant une si longue suite d'années l'effet de la dissuasion.

Credat Judæus Apella, non ego.



REMARQUES

TOUCHANT UN LIVRE INTITULÉ

Réflexions sur les differens de Religion.

PREMIERE PARTIE.

L'Auteur* de cet Ecrit m'a paru un homme de beaucoup d'esprit & de beaucoup d'é-
rudition, mais sur tout pieux & modéré :
Si quelqu'un, dit-il d'abord, veut servir de gui-
de aux autres dans l'étude de la Religion, il doit
s'éloigner de toute colere, tout chagrin, tout or-
gueil, & il est obligé de prendre des entrailles de
charité pour ses freres qui errent de bonne foy.
En quoy il a suivi, contre l'usage du présent
sicle, le precepte de l'Apôtre à son Disciple
Timothée, *d'enseigner avec douceur ceux qui*
ont un sentiment contraire, pour essayer si Dieu
leur donnera repentance afin de connoître la veri-
té. Je vai faire pour ma propre édification quel-
ques remarques sur ces Réflexions, tout prêt
avec une docilité chrétienne de me retracter
de mes erreurs, si quelqu'un plus versé que moy

Imprimé
à Paris
chez Ga-
briel
Martin
rue S. la-
ques au
Soleil
d'or,
1686.
avec Pri-
vilege
du Roy.

* M. Pel-
liffon.

Pago 6.

2. Tim.

3. 24.

pag. 25.

PREMIERE REMARQUE.

L'Auteur en premier lieu pose en fait,
 pag. 12. *que Dieu a établi un moyen universel, unifor-*
me, seur & certain pour sauver également les
simples & les habiles, les ignorans & les savans,
qui est de croire par l'autorité de l'Eglise. J'a-
voué que suivant les raisonnemens humains
 il seroit expedient non seulement que Dieu
 empêchât par sa Toute-Puissance les assassi-
 nats, les incestes, les paricides & tels autres
 crimes abominables, mais aussi qu'il luy plût
 de prevenir les heresies, ou du moins de les
 étouffer dès leur naissance par l'établissement
 d'un Tribunal perpetuel & reconnu de tout
 le monde, qui fût en droit de prononcer in-
 failliblement & définitivement sur les diffé-
 rens de Religion. Cependant Dieu par sa
 Sageffe n'a pas trouvé à propos d'en user de
 la sorte, *ses pensées*, comme parle un Pro-
 phete, *n'étant pas nos pensées, ny ses voyes n'é-*
tant pas nos voyes; & ce seroit une temerité
 profane de contrôler en cela la conduite de
 Dieu, lequel par sa Providence fait servir à
 sa gloire les crimes des hommes, ou en exer-
 çant

Esaye
 55. 8.

çant la rigueur de sa justice contre les cœurs
endurcis dans le péché, ou en faisant paroître
les excellentes richesses de sa grace envers
ceux qui se repentent. *Il faut, de même* ^{1. Cor. 11. 9.}
me, dit S. Paul, qu'il y ait des heresies, afin que
ceux qui ont une véritable foy soient manifestez :
ce qui n'arriveroit pas s'il y avoit un Juge in-
faillible pour les choses spirituelles, auquel il
n'y eût qu'à s'adresser. On peut donc dire
que les pechez les plus énormes, & les here-
sies les plus pernicieuses, qui n'ont que trop
de cours dans le monde & dans l'Eglise, ont
quelque rapport avec les poisons dans la Na-
ture, *quorum nequitia virtus in-est ad magnos* ^{Plin. 1}
usus, adeo ut infelix lolium ceteraque frugum
pestes, propria non careant utilitate.

Supposons néanmoins que Dieu ait érigé en
terre un Siege Ecclesiastique & independant,
aux décisions duquel il faille aveuglement se
rapporter sur les articles de foy, la difficulté
est de le découvrir. L'Auteur rempli de ses
prejugez tâche de nous insinuer que ce Siege
Souverain est sans doute l'Eglise Romaine,
parce qu'elle est toujours visible, & que son éten- ^{pag. 12. & 13.}
due & la succession de ses Pasteurs la fait assez
connoître. Mais l'Eglise Greque, aînée de
la Romaine, quoy qu'opprimée par les In-

Match.
5. 14.1

Ib. v. 13.

fidèles, se vantant avec autant de droit qu'elle de ces trois avantages, l'une n'a pas plus de privilege que l'autre de s'attribuer l'infailibilité. L'Auteur insiste que l'Eglise est *une Cité qui ne sauroit se cacher, fondée comme elle est sur une montagne.* Mais il ne s'agit pas dans ce texte de l'Eglise en general, Jesus-Christ y parle spécialement à ses Apôtres, qu'il appelle *le sel de la terre*, & qu'il compare à cause de l'éclat de leurs miracles, de la force invincible de leur predication, & de la sainteté exemplaire de leur vie, à une Ville bâtie sur le sommet d'une montagne & exposée en vûe à tout l'Univers.

Toutefois accordons par condescendance qu'il soit fait mention de l'Eglise Romaine dans ce passage de S. Matthieu, il reste toujours à savoir s'il se doit entendre de la personne du Pape jugeant *ex Cathedrâ* comme il plaît aux Theologiens Ultramontains, ou bien du Concile Oecumenique, selon le sentiment de l'Eglise Gallicane. S'il y est parlé du Pape, le Concile seroit rebelle & heretique de s'approprier une autorité appartenante uniquement à son Prince & à son Chef, comme si les Etats Generaux du Royaume, auxquels il n'est permis que de faire leurs re-

montrances & de presenter leurs cahiers au Roy, entreprenoient de luy ravir sa puissance qui ne releve que de Dieu. S'il y est parlé du Concile, le Pape commet un attentat horrible en usurpant le pouvoir souverain de son Superieur, comme si le Doge de Venise s'emparoit de l'autorité du Senat.

Quelques-uns pour pacifier ce different, disent que l'infailibilité ne réside ny dans le Concile seul, ny dans le Pape seul : mais dans le Concile presidé par le Pape, ou en personne, ou par ses Legats. Cette opinion desoblige également les deux partis, au lieu de les accorder. Elle choque le Concile en le privant de l'autorité de juger un Pape & de le déposer s'il le merite, dont il y a des exemples : Elle s'accommode encore moins avec les interêts du Pape, lequel pretend comme Successeur de S. Pierre, être personnellement le dépositaire de la Foy de l'Eglise.

François Cevoli a fait imprimer depuis quelques années un petit Livre Latin de la Puissance Ecclesiastique contre la Déclaration du Clergé de France assemblé à Paris au mois de May 1682. dès la premiere page il donne au Pape les Epithètes *d'Optimus, Ma-*

Qq ij

ximus, que Caligule prit autrefois affectant de se faire adorer comme Dieu. Il pouvoit par la même raison le traiter aussi d'Eternité, comme on en traita l'Empereur Constance passionné fauteur des Arriens. Il l'appelle le Seigneur independant du monde universel, de même que de la Ville de Rome, & le Portier unique non seulement des Cieux, mais aussi des Enfers, comme si Sa Sainteté y faisoit l'office du Cerbere des Poëtes. Il assure que le Saint Pere a une pleine & souveraine autorité sur les choses spirituelles; qu'il porte tout le droit dans sa poitrine, qu'il a dans ses mains le salut de tous les hommes; que les Couronnes des Rois luy sont soumises, qu'il peut les détrôner quand il veut, & que si quelque Roy a l'insolence de luy contester ce pouvoir qu'il tient de Dieu, il est en luy de l'exercer, *militis manu*, à main armée. Enfin il conclut que cette doctrine est divine & nécessaire à salut, & que l'opinion opposée est abominable, détestable & téméraire; de sorte, si l'on en croit ce galant homme, que toute l'Eglise Gallicane est damnée sans ressource, & principalement les Parlemens & le Clergé. Au reste un tel Ouvrage ne sauroit être inconnu au Pape Innocent XI. aujourd-

d'huy regnant, puisqu'il luy est dédié, & par-
tant son silence touchant ce Libelle, est une
preuve effective, quoy que muette, de son
approbation; d'autant plus que personne n'i-
gnore la rigueur extrême dont les Inquisiteurs
ont accoutumé de traiter les Ouvrages publics
pour peu qu'ils déplaisent à la Cour de Rome,
même sur des sujets de tres-petite importance
en comparaison de celuy dont il est icy que-
stion: D'où il paroît combien le Pape est é-
loigné de consentir au partage de son autorité
avec le Concile, qu'il ne considere qu'en
qualité de son Conseil, auquel il n'a égard
qu'autant qu'il luy plaît. Ainsi ce trône d'in-
faillibilité, respecté comme la pierre angulai-
re de la créance des Catholiques, n'est au fond
qu'une chimere, parce que sans parler de plu-
sieurs autres raisons qui le renversent, il est im-
possible de luy assigner aucun lieu incontestable & assuré.

DEUXIEME REMARQUE.

Je ne say de quoy s'avise l'Auteur des Ré-
flexions, de parler icy des Ouvrages de Cal-
vin & de M. Claude; ne diriez-vous pas à Pag. 151
& 16.
l'entendre que nous considerons ces Messieurs-

Qq iij

là comme nos Législateurs & nos Apôtres ? Cependant nous ne les croyons, comme on dit, que sur bon gage, & quelques doctes & instructifs que soient leurs Livres, nous pouvons nous abstenir de les lire sans risquer notre salut, & nous passer encore plus facilement d'écouter les Ecrivains Romains, qui ne nous payent que de raisons pueriles, alleguées mille fois *usque ad nauseam*, & réfutées autant de fois. L'Auteur s'abuse de croire qu'il en est d'un Chrétien comme d'un Rapporteur en Justice, qui doit examiner avec application les productions, les contredits, & les salvations des parties. Le simple fidèle ne cherchant que son salut, sans aspirer au degré de Docteur en Theologie, n'est nullement obligé d'éplucher par le menu les contestations presque infinies des Controversistes, il luy suffit de puiser avec l'assistance de l'Esprit de Dieu, les veritez positives dans les sources vives & limpides de l'Ecriture, où toutes les doctrines fondamentales du Christianisme sont clairement revelées, sans se mettre en peine des heresies, soit anciennes, soit modernes, dont la connoissance regarde la curiosité plutôt que la foy, & est tres-souvent plus nuisible que profitable.

p. 18.

TROISIEME REMARQUE.

Quelque évident que soit de luy-même le sens véritable de cette partie de l'Ecriture qui propose aux hommes les doctrines nécessaires à salut, l'entendement humain depuis la chute d'Adam est devenu si tenebreux touchant les choses de la foy, qu'il luy est naturellement impossible de les appercevoir, si la grace de Dieu ne l'éclaire d'une manière inexplicable, quoy que perceptible au fidèle qui en reçoit les salutaires effets, sans pourtant aucune revelation immédiate du S. Esprit pareille à celle des Apôtres, comme se l'imaginent certains Fanatiques de ce temps. C'est pourquoy S. Paul disoit que *si l'Evangile est couvert, il ne l'est qu'à ceux auxquels le Dieu de ce siècle a aveuglé les pensées.* Mais qu'il est clair à ceux *auxquels Dieu a donné les yeux de l'entendement illuminez.* Ainsi la predication de S. Paul aux Gentils, fut reçüe de ceux d'entre eux *qui étoient predestinez à vie éternelle*, en vertu de la grace dont il plaisoit à Dieu de l'accompagner; & rejetée des non-predestinez qui étoient destituez de cette grace, quoy qu'ils eussent peut-être plus de bon sens

2. Cor.
4. 3. & 4.Eph. 1.
17. & 18.Act. 13.
48.

naturel & plus d'étude que les croyans. Or ces operations de Dieu sur le cœur de ceux qui croient, ne paroissant nullement au dehors, & n'étant sensibles qu'à ceux qui en sont gratifiés, il ne faut pas s'attendre que la vocation efficace des Elûs soit connue de tout le genre humain avant le dernier Jugement; auquel Jesus-Christ prononcera publiquement & en dernier ressort tant sur les œuvres, que sur les différentes Religions des hommes. La privation de la grace de Jesus-Christ est donc la vraie cause que les Arriens, les Nestoriens, & les autres Herefiques de tous les siècles *étant abandonnez de Dieu à leur sens reprouvé*, ont faussement fondé leurs erreurs sur les Ecritures Divines. Tel étant le sentiment des Eglises Reformées, je ne puis assez m'étonner que l'Auteur leur impute, comme si elles étoient Pelagiennes, d'enseigner *qu'il n'y a personne quelque simple & ignorant qu'il soit, qui ne puisse avec SA SEULE LUMIERE trouver dans l'Ecriture tout ce qu'il faut savoir, croire & faire dans la Religion.*

pag. 22.
23. 24.
Rom. 1.
28.

pag. 14.
& 25.

QUATRIEME REMARQUE.

pag. 25. L'Auteur pour élever l'autorité des Traditions

tions humaines aux dépens de la Tradition ^{pag. 25.}
Divine, c'est à dire de l'Ecriture, se sert de
deux passages, l'un de Saint Pierre dans sa
seconde Epître Catholique, où cet Apôtre
dit, *qu'il y a dans les Epîtres de Paul quelques* <sup>Ch. 3.
v. 16.</sup>
endroits difficiles à entendre, que certains esprits
ignorans & inconstans tordent aussi bien que le re-
ste des Ecritures, en un mauvais sens, à leur
propre perdition. L'autre passage est de Saint
Paul dans sa seconde aux Thessaloniens,
Freres, gardez les Traditions que vous avez ap- <sup>Ch. 2.
v. 15.</sup>
prises soit par nôtre parole, soit par nôtre E-
pître.

Le premier passage prouve justement le
contraire de ce que pretend l'Auteur des Ré-
flexions. *Il y a, dit S. Pierre, quelques en-*
droits difficiles à entendre dans les Epîtres de
Paul. Ils ne sont donc pas tous obscurs; au
contraire il s'ensuit de toute nécessité qu'il ^{δυσνόη}
s'y en rencontre quelques-uns de clairs & de ^{καλὰ}
formels, & même en plus grand nombre que
les autres : Or ceux-cy sont suffisans pour
établir feurement la foy des Chrétiens; &
ceux-là servent à les humilier, en bornant
leur curiosité naturelle. C'est pourquoy il
a été judicieusement remarqué que l'Ecriture
ressembloit à une Mer où il y a des endroits

R r

Φερσι-
πας εις το
συνφε-
ρειν.
Υπερ-
φερσιπας
πας ο δεος
Φερσιπ.
Rom. 12
3.

que les Agneaux peuvent passer à gué, & d'au-
tres où les Elephans sont obligez de nager.
Ces endroits de la parole de Dieu, s'il faut
ainsi dire, *guéables*, sont pour les Brebis de
Jesús-Christ *sages à sobriété*, pendant que les
esprits *presomptueux* se perdent dans les lieux
profonds & impenetrables de l'Ecriture qu'ils
entreprennent temerairement de sonder. Pli-
ne a dit fort sagement que dans certaines cho-
ses obscures de la Nature, *non tam quærenda
erat Naturæ ratio quàm voluntas*. Combien
plus cette maxime respectueuse doit-elle être
pratiquée à l'égard de Dieu, lorsqu'il s'agit des
Myſteres de la Religion, incomprehenſibles
d'eux-mêmes à l'esprit humain.

Le second passage n'est pas cité plus heureu-
sement que le premier. Les Apôtres durant
leur vie, enseignoient de vive voix les Eglises
lorsqu'ils y étoient presens, & leur écrivoient
des Epîtres pendant leur absence. S. Paul
ordonne donc icy aux fidèles de Theſſaloni-
que, *de garder les doctrines qu'ils avoient re-
çûes de luy tant de parole, que par écrit*. Les
Apôtres après leur mort ne pouvant plus ny
parler, ny écrire aux Eglises, toutes leurs E-
pîtres par la Providence Divine sont demeu-
rées en leur entier, lesquelles jointes ensem-

ble & ajoutées aux Histoires des quatre Evangelistes, aux Actes des Apôtres décrits par S. Luc, & à l'Apocalypse de S. Jean, ont formé le Canon parfait du Nouveau Testament avec ce titre, *Toute la Nouvelle Alliance*, à cause de sa perfection achevée, & partant qui doit suffire à l'Eglise pour regler sa créance, son culte & ses mœurs, comme s'en explique S. Paul, *Toute l'Ecriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, étant préparé pour toute sorte de bonnes œuvres*, & il venoit de dire à Timothée au verset precedent, *que les saintes Ecritures qu'il avoit apprises dès son enfance, étoient capables de le rendre assez savant pour parvenir au salut par la foy qui est en Jesus-Christ*. Pourquoi donc faire cette injure à la dignité de la Parole de Dieu, que de luy associer comme collaterales en qualité de principe de la foy, des traditions humaines, & par consequent inconstantes & fautives.

Finissons nôtre quatriéme Remarque par cette consideration, que si les Ordres Religieux de l'Eglise Romaine doivent chacun suivre la Regle prescrite par leur Patron, qui n'est qu'un homme pecheur & mortel, à plus

R r ij

forte raison un Chrétien est obligé d'obeir
uniquement à la sienne, qui est l'Ecriture,
dont Dieu est l'Instituteur, & partant que
Page 72. l'Auteur des Réflexions nous impose fausse-
ment d'enseigner, *qu'il est permis au Chrétien
de croire ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne soit
pas Payen, de même qu'il étoit permis à un
Payen de croire ce qu'il vouloit, pourvu qu'il ne
fût ny Juif, ny Chrétien.*

CINQUIEME REMARQUE.

Luther & Calvin, dit nôtre Auteur, d'un
P^{ag.} 27. ton railleur & ironique, tous deux d'un grand
esprit & d'un grand savoir, suscitez de Dieu
pour rétablir l'Etat de l'Eglise, tous deux
P. 45. *nouveaux Sauveurs du monde*, ne reconnois-
sans l'un & l'autre que l'Ecriture pour regle de
leur foy, se trouverent néanmoins tellement
opposez sur l'explication des paroles de Jesus-
Christ, *cecy est mon Corps*, que Luther traite
d'endiablez ceux qui ne sont pas de son senti-
ment, & que Calvin assure de son côté que
l'exposition de Luther est plus grossiere que
celle de l'Eglise Romaine. De là l'Auteur
des Réflexions conclut que ces paroles, *cecy est
mon corps*, ne peuvent pas être *claires de cette*

clarté qui n'a pas besoin d'un grand examen. Je ^{P. 19.} répons que cette proposition, *ceci est mon corps*, est parfaitement évidente, pourvû que sans se brouïller l'imagination du verbiage & des visions creusées des Docteurs Angeliques de l'Ecole, on s'attache precisement à l'institution de Jesus-Christ, lequel prit du pain, & après avoir rendu graces, le rompit & le donna à ses Disciples, disant, *cecy est mon corps qui est rompu pour vous*. Car n'est-il pas plus clair que le jour, qu'après la prononciation des paroles Sacramentales, le pain devint le Corps de Jesus-Christ, & qu'il ne l'étoit pas auparavant: Voilà les limites de la Revelation, qu'ils soient aussi ceux de nôtre foy. C'étoit la maxime de S. Chrysostome disant dans l'une de ses Homelies: *Qu'il reçoit ce que l'Ecriture dit, & qu'il ne fait point de recherches curieuses de ce qu'elle n'a pas voulu dire; qu'il comprend ce qu'elle nous découvre, & qu'il ne s'efforce point de penetrer ce qu'elle a voulu qui demeurât caché, puisque c'est pour cela même qu'elle le cache*. Selon cette même maxime, Saint Augustin répondoit aux Semi-pelagiens qui luy opposoient les anciens Interpretes. *Je ne fais point profession, dit-il, d'avoir pour d'autres que pour les Ecrivains Canoniques, une déference & une créance qui aille jus-*

Tome 3.
Hom. de
Seraph.

R r iij

qu'à les croire incapables de se tromper. Et j'appelle à Saint Paul de tous les Interpretes qui l'ont expliqué autrement. Tenons-nous donc fixement, selon la doctrine de ces deux Peres de l'Eglise, ou plutôt selon l'ordonnance de Saint Paul, à ce qui est écrit, sans nous mettre en peine ny de la *Transsubstantiation* Romaine, ny de la *Consubstantiation* ou de l'*Ubiquité* Luthérienne, ny de la *Presence Symbolique*, ny de l'*Impanation*, ou pour parler le jargon de certains Scholastiques, de l'*Assomption de la Paneité*, c'est à dire de l'union de Jesus-Christ avec le pain Eucharistique en unité de supposit, semblable à l'union du Verbe avec la Nature humaine en unité de Personne, en sorte que le Mystere de l'*Impanation* & de l'*Invination* réponde à celui de l'*Incarnation*. Ainsi ayant mis à l'écart toutes ces pensées humaines (suivant les conseils du Sage dans son Ecclesiaste, *Ch. 7. 17 non plus sapias quam necesse est, ne obstupescas*) nous trouverons sans un examen laborieux la verité revelée, abstraite des speculations qui ne font point de la foy, sur lesquelles pourtant le Peuple Chrétien a été assez simple pour prendre parti, & ce qui est de plus déplorable pour se separer de communion. Mais d'où vient, dira-t'on, que Luther a passé les bornes que

Dieu a posées à nôtre connoissance sur cette
matiere ? C'est qu'étant homme sujet à vanité
comme plusieurs autres , il se mit en tête d'ex-
pliquer la maniere du changement arrivé au
pain Eucharistique dont l'Ecriture ne dit pas
un mot , & par là il est tombé dans une erreur
grosiere si vous voulez , mais toutefois pure-
ment contemplative , sans suite dangereuse &
sans venin , laquelle par consequent doit être
tolérée par la charité Chrétienne ; & merite
seulement d'être considérée comme *du bois* ,
du foin ou du chaume bâtis sur le fondement qui ^{1. Cor. 3. 12.}
est Jesus-Christ. En effet nonobstant les dé-
fauts de Luther , Dieu en luy communiquant
plusieurs dons non communs , n'a pas laissé de
se servir de son Ministère pour la Reformation
de l'Eglise. Saint Pierre étoit-il moins Apôtre
& laissoit-il d'être estimé l'une des Colonnes
de l'Evangile , quoy que Saint Paul luy ait ré-
sisté en face d'autant qu'il ne *marchoit pas de* ^{Gal. 2.}
pied droit , & qu'il forçoit les Gentils nouvel-
lement convertis à Judaïser ? L'humeur bouil-
lante & emportée de Luther ne doit pas aussi
nous surprendre , après le démêlé de Barnabas ^{Act. 13.}
& de Paul sur l'affaire de Marc , qui les obligea ^{39.}
de se quitter avec *aigreur*. Surquoy est à no-
ter le terme de l'Original que nos Interpre-

mes
9796.

tes ont tourné par celuy d'aigreur, qui est le même dont les Medecins se servent pour exprimer les *accès de fièvre*. Mais sans chercher si loin des exemples de divisions violentes entre les Theologiens, vivans dans le sein d'une même Eglise, ne voyons-nous pas dans le parti Romain les Thomistes & les Scotistes, les Molinistes & les Jansenistes se manger le cœur, jusqu'à s'entre damner reciproquement? de sorte qu'en nos jours, à la honte des Theologiens, le proverbe *odium Theologicum*, a succédé à celuy de *odium Vatinianum*. Pour revenir à l'humeur chaude & injurieuse de Luther, dont ses adversaires se servent pour décrier sa Religion, elle ne peut être mieux comparée qu'à celle de S. Hierome. Avec quelle impetuosité celuy-cy ne declamoit-il pas contre ceux qui luy contredisoient? Et la virulence de sa plume a-t'elle épargné le siege même de Rome? A-t'il aussi été exempt d'erreurs tres-considerables? luy qui a osé appeller *fatuos Dei adulescentes*, des *fat*s & des *flatteurs* de la Divinité, les Orthodoxes qui croyoient que la Providence Divine presidoit sur les plus vils insectes aussi bien que sur les plus nobles creatures. Luy qui n'a jamais voulu admettre la distinction de substance

Com-
mentaire
sur Ha-
bacuc.

stance & d'hypostase pour l'explication du Mystere de la Trinité: Luy au contraire qui a refusé de communier avec les Eglises de la Syrie parce qu'elles croyoient trois Personnes Divines: Luy enfin qui a pretendu que les termes de Prêtre & d'Evêque étoient synonymes dans le Nouveau Testament, ce qui est aujourd'huy regardé par les Hierarchiques Romains comme une heresie damnable. Cependant S. Hierome, parce que les imperfections notables de sa morale & de sa doctrine ont été contrebalancées par plusieurs autres belles qualitez qu'il possédoit éminemment, n'a pas laissé d'être reputé un grand Saint, & un des plus excellens Docteurs de l'Eglise.

SIXIEME REMARQUE.

Y a-t'il rien de plus intelligible, même aux esprits les plus rempans, que chaque article du Symbole des Apôtres? Les deux Tables de la Loy sont-elles voilées de la moindre obscurité? L'Oraison Dominicale est-elle difficile à comprendre? L'essence entiere, & pour ainsi dire le precis de la Religion, qui consiste à bien croire, à bien vivre & à bien

Sf

prier, est donc compris tres-nettement dans le *Credo*, dans le *Decalogue* & dans le *Pater*, & l'Auteur des Réflexions a grand tort de traiter *d'apauco* ces trois sommaires du Christianisme.

Pag. 35.
& 73.

Il est vray que Jesus-Christ a ordonné le Bâtême & l'Eucharistie non mentionnez dans le Symbole des Apôtres, & lesquels en effet ne doivent pas y entrer, d'autant que ce sont à la verité des signes sacrez pour être en usage perpetuel dans l'Eglise, selon l'institution du Fils de Dieu, mais non des dogmes speculatifs de la foy de chaque fidèle en particulier.

De plus tous les articles du Symbole doivent indispensablement être crûs par tous les fidèles en toute region & en tout temps, au lieu que les obstacles extérieurs peuvent empêcher la celebration de ces deux Sacremens. Par exemple, si quelque Infidèle en lisant une Bible qui luy seroit par hazard tombée entre les mains, venoit à se convertir, & se rencontreroit seul dans son Païs, hors de tout commerce avec les Chrétiens, il ne luy seroit pas possible de participer au Bâtême & à l'Eucharistie, mais il ne seroit pas dispensé de croire tous les articles du Symbole sans en excepter

aucun. Le moyen aussi d'administrer ces deux Sacremens dans un Climat, comme il s'en trouve dans le monde, où leur matiere, savoir l'eau, le pain & le vin manqueroient, & partant on ne peut dire que leur pratique soit d'une necessité entierement absoluë pour le salut des fideles. Au reste ils ont été établis par Jesus-Christ avec la derniere simplicité; c'est pourquoy sans prendre parti parmi les Theologiens, dont les disputes ne finissent point, contentons-nous, autant qu'il est en nôtre pouvoir, d'y participer selon l'institution du Fils de Dieu & de ses Apôtres.

Sur ces fondemens du Christianisme ainsi établis, chaque fidele en son particulier, sans crainte de passer pour Enthousiaste, doit être pleinement persuadé qu'il est dans le chemin du salut, nonobstant les artifices des Sophistes & les oppositions du siecle qui vont jusques à la fureur, en intention d'intimider les foibles & les ignorans.

Mais ce n'est pas là le compte de l'Auteur des Reflexions, le Symbole des Apôtres ne le satisfait pas, voyant qu'il n'attribuë à l'Eglise Chrétienne que deux proprietes, la sainteté & l'universalité, & qu'il se tait de son infaillibilité, qui est pourtant le grand pivot de l'Eglise

Sf ij

Romaine : Joint que dans le Symbole des Apôtres le nom de Romaine n'est pas donné à l'Eglise, & que cette omission imprime dans l'esprit quelque soupçon d'herésie. Le Decalogue ne chagrine pas moins notre Auteur à cause des trois défenses précises & distinctes contenues dans le second Commandement, de faire des Images, de se prosterner devant elles & de les servir, de manière que non seulement l'abus des Images y est interdit, c'est à dire la prosternation & le culte inférieur & relatif à leurs originaux, mais aussi leur fabrique pure & simple, sous prétexte, comme on le prétend, d'aider par leur représentation à la piété des fidèles. Il sent aussi qu'il ne lui est pas possible de parer la force du précepte de travailler six jours de la semaine, au préjudice d'un grand nombre de Fêtes chommables, commandées dans la Communion Romaine sous peine de péché mortel; ny par conséquent de justifier son Eglise du reproche pareil à celui que Jesus-Christ faisoit aux Juifs, *d'abandonner le Commandement de Dieu pour garder leur Tradition*. Il juge de même que l'Oraison Dominicale ne quadre pas avec l'invocation des noms de Jesus & de Marie joints ensemble, ny avec les

Marc 7.
8.

Litanies adressées [absolument & directement aux Bienheureux par les devots Catholiques, afin qu'ils les sauvent du naufrage & de la peste, qu'ils les défendent du Demon, & qu'ils les recoivent à l'heure de leur mort.

Enfin l'Auteur des Réflexions a sans doute trop de pudeur pour vouloir nier que Jesus-Christ & ses Apôtres n'ayent pas célébré comme il faut les Sacremens du Bâême & de la Cene, d'où il s'ensuit que c'est une hardiesse criminelle d'y ajoûter ou d'y diminuer; sur tout la privation du Calice crie vengeance, & les libelles publiez du temps de nos Peres, & en nos jours pour défendre sur ce fait la rebellion déclarée du Concile de Constance contre Jesus-Christ, ne sont pas moins scandaleux que le seroit un manifeste de Sujets rebelles à leur Souverain, qui ne manquent jamais de pretextes, & qui n'ont jamais raison.

Sans donc qu'il soit necessaire de ce long & penible examen où l'on pretend engager les Protestans, il n'y a qu'à ne pas boucher les yeux pour reconnoître que toutes les veritez principales de l'Evangile sont renfermées dans le Symbole des Apôtres, dans le Decalogue, dans l'Oraison Dominicale, & qu'il faut parti-

Sf iij

ciper autant qu'il se peut aux Sacremens du Bâteme & de l'Eucharistie, où il ne s'agit, toute dispute mise à part, que de parler comme Jesus-Christ a parlé, que de faire comme il a fait, & sur tout d'être persuadé que les paroles prononcées dans le Sacrement de l'Eucharistie par le Fils de Dieu, qui est la verité même, sont tres-veritables, sans écouter là-dessus les gloses que *les hommes vainement enflent des pensées de leur chair*, ont accoutumé d'y apporter. Il est donc constant qu'une telle Theologie purement Evangelique, & sans que l'Ecole y mêle aucune chose du sien, n'est pas hors de la portée des plus simples Artisans.

Colof. 2.
18.

SEPTIEME REMARQUE.

L'Auteur trouve trois sens dans nôtre doctrine, touchant ce qu'il suffit à un Chrétien de savoir pour être dans la veritable foy.

pag. 36. Voicy son premier sens: *Nous avons dans nôtre Religion Reformée tout ce qui est nécessaire pour être sauvé; la Religion Romaine n'a fait qu'ajouter beaucoup de choses superflues, contraires mêmes au salut.* Nous approuvons ce sens, mais les raisons alleguées dans les precedentes

remarques , prouvent invinciblement que nous n'avons pas besoin d'un long & difficile examen pour embrasser les veritez positives de la foy revelées dans l'Ecriture.

Son second sens est celui-cy , *L'une & l'autre Religion ont ce qui est necessaire au salut.* pag. 37.
Mais nous nous tenons à la nôtre parce qu'elle est plus simple & plus pure. Ce second sens merite explication. Il est vray qu'une partie considerable de la doctrine Romaine est orthodoxe, mais il nous paroît qu'elle est tellement corrompuë par l'adition de plusieurs Traditions humaines évidemment contraires au salut , que nous sommes necessitez d'y renoncer , de même qu'on s'abstient de goûter d'un bon aliment s'il est mêlé de poison. Il en est comme de cette racine du nouveau Monde appelée *Cassave* , qui contient un suc ressemblant à du lait , mais tres-mortel , lequel après être séparé, laisse un marc dont les Ameriquains font du pain pour leur nourriture ordinaire. Repurgez la Religion Romaine des Créances specieuses & belles en apparence qui empoisonnent l'Evangile de Jesus-Christ , il en restera une saine doctrine comprise en racourci dans le Symbole des Apôtres , & suffisante pour la vie spirituelle des fidèles.

Eph. 5.
27.

Je ne suis pas surpris que l'Auteur des Réflexions entêté de sa Religion, n'y remarque pas les erreurs capitales que les Reformez y découvrent ; mais je suis étonné au dernier point que sa prévention soit assez forte pour affirmer qu'il n'y a aucune erreur legere, & s'il faut ainsi dire, veniele dans son Eglise, vû le grand nombre de devotions basses & superstitieuses qui y ont vogue, desquelles les Catholiques honnêtes gens & sinceres ont honte & qu'ils tâchent d'excuser, en disant que ce sont des amusemens pour le menu Peuple. L'Eglise dont parle S. Paul, *glorieuse, sans tache, sans ride & sans rien de semblable, que Jesus-Christ fera un jour comparoitre devant luy*, ne peut être que l'Eglise Triomphante, qui lors du dernier Jugement paroitra en sa presence entierement sainte, & nettoyée de ce grand nombre de reprouvez dont elle étoit mêlée dans le monde Et partant c'est se joüer tout ouvertement de l'Ecriture que de donner icy bas ces qualitez magnifiques à l'Eglise Romaine, qu'on avouë être composée de bons & de mauvais, à dessein de luy attribuer par là une domination despotique sur les consciences, sans qu'il soit permis aux Chrétiens de raisonner sur le principe de la Parole de Dieu.

L'Auteur

L'Auteur dans cette même vûë se sert d'un autre passage de S. Matthieu, *Si vous ne devenez semblables aux petits enfans, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux.* Mais il est manifeste qu'il est parlé dans ce Texte des mœurs innocentes des enfans, que les fidèles sont obligez d'imiter, & non pas de leur manque de connoissance & de raison, comme si Jesus-Christ entendoit que les fidèles parvenus à l'âge de discernement, sans s'enquérir de la Revelation, se laissassent mener comme des idiots & des niais par des Ecclesiastiques bien souvent moins éclairés que ceux qu'ils entreprennent de conduire. L'explication de ce passage de S. Matthieu est formelle dans S. Paul: *Freres, dit-il, quant à l'intelligence soyez des hommes faits, & non de petits enfans, mais à l'égard de la malice comportez-vous comme des enfans.* Ch. 18.
1. Cor. 14. 20.

Le troisiéme sens que l'Auteur nous impute est, *qu'on se peut sauver dans l'Eglise Romaine, mais difficilement & comme par miracle, de même qu'on peut conserver sa santé en un lieu où est la peste, d'où il vaut pourtant mieux se retirer. Cette Religion peut sauver par une grande miséricorde de Dieu ceux qui la croient de bonne foy, mais elle ne nous sauveroit pas nous qui ne la pou-* pag. 40.

T t

vons croire, & à qui Dieu a fait connoître par sa grace un culte plus pur & plus conforme à sa volonté. C'est si peu là nôtre sentiment, que nous avons toujours déclaré qu'il a été de tout temps, & qu'il fera toujours absolument impossible de se sauver dans une communion, quoy que Chrétienne, où la creature est souverainement adorée. Mais est-il croyable, dit-on, que tous les Catholiques Romains des derniers Siecles avant la Reformation, ayent été privez du salut? Je répons qu'il en faut excepter quelques fidèles, *secrets toutefois par la crainte* des persecutions, lesquels jusqu'au temps de la Reformation se sont preservez du mieux qu'il leur a été possible des Cultes de l'Eglise Romaine, en attendant la delivrance après laquelle ils aspiroient impatiemment, comme jadis les Israélites de sortir d'Egypte & de Babylone.

L'Auteur nous objecte qu'il a paru avant la Reformation un grand nombre de Saints ardents zelateurs de la Religion Romaine; mais pour bien juger de cette sorte de Beats canonisez par le Pape, il n'y a qu'à lire leurs vies écrites par les Historiens leurs contemporains & de leur Religion.

HUITIEME REMARQUE.

Après avoir fait voir à l'Auteur des Réflexions que la discussion des Points fondamentaux du Christianisme n'est, selon nos principes, ny longue, ny obscure, retorquons son argument contre luy-même, en montrant que le fondement sur lequel est bâti l'édifice de sa Religion, a besoin d'être examiné par chaque particulier qu'on s'efforce d'attirer dans la créance Romaine, & que l'examen en est difficile, incertain, & d'une prolixité immense, ou plutôt qu'il est tout à fait impossible. Le principe des Catholiques est que leur Eglise ne peut errer, & partant qu'il l'en faut croire sur sa parole. Tombons d'accord par complaisance de cette proposition, quoy que des plus erronées; il est nécessaire avant toutes choses que cette Eglise soit connue pour ce qu'elle se dit être, & cela par les témoignages de l'Ecriture & de la Tradition. Ainsi le Theologien Catholique est obligé de produire avant toutes choses les titres de son Eglise tirez de l'Ecriture, par exemple que *l'Eglise est la colonne & le soutien de la vérité; que les portes d'Enfer ne prevaudront point contr'elle: Di-le à l'Eglise, &*

1. Tim.
3. 13.
Matth.
16. 18.
Matth.
18. 17.

T t ij

tels autres Textes semblables. Or les Protestans ne conviennent pas du sens que les Catholiques donnent à ces passages, de maniere que celuy qui cherche la vraye Eglise & qui ne la discerne pas encore, est en droit & même en necessité de peser les raisons des parties. D'ailleurs si on accorde à un particulier le privilege d'examiner en pleine liberté les Textes de l'Ecriture employez pour preuve de l'infailibilité de l'Eglise, comment pourra-t'on luy refuser de juger par la même Ecriture, sans l'intervention d'aucune autorité humaine, de tous les autres dogmes de la foy ?

L'autre voye pour reconnoître la vraye Eglise, sçavoir par la Tradition, est encore plus embarrassée mille fois que la voye de l'Ecriture. On dit que la veritable Eglise doit avoir de son côté la succession non interrompue des Chaires & de la Doctrine depuis les temps Apostoliques jusqu'à present. Bon Dieu ! quelle multitude de Conciles, de Peres & d'Historiens n'est-il pas necessaire de lire dans cette recherche ? De plus les Catholiques & les Reformez expliquans diversement les Auteurs Ecclesiastiques, le perquisiteur de la vraye Eglise sera tenu de prêter l'oreille aux raisons de part & d'autre, & d'examiner avec soin

toutes les pieces du procès: Et lorsqu'il lira dans l'Histoire de l'Eglise que plusieurs Papes à la fois se sont fait la guerre, & se sont excommuniés les uns les autres; comment distinguera-t'il le Pape legitime d'avec l'usurpateur? ce qui est néanmoins necessairement requis pour être assuré de la succession non interrompue de la Chaire de Saint Pierre. De plus comment discernera-t'il les Livres veritables des Peres, d'avec les supposés? Se peut-il donc concevoir plus de confusion & plus de longueur qu'il s'en rencontre dans cette methode de découvrir la vraie Eglise par le moyen de la Tradition? *Que feront* ^{pag 82. & 83.} *par consequent*, pour me servir des propres paroles de nôtre Auteur, *ce grand nombre de gens qui ne savent ny lire, ny écrire? cet autre grand nombre qui sont un peu plus instruits, mais dont les lumieres sont fort bornées? Que fera le Sexe feminin qui compose la moitié de la Republique & de l'Eglise?*

NEUVIEME REMARQUE.

Nôtre Auteur propose un remede contre ^{p. 128. & 129.} ces difficultez, qui est d'en croire le plus grand nombre de Savans, de même qu'un

T t iij

p. 131.

132.1
139.

client & qu'un malade, lorsqu'ils consultent leurs Avocats & leurs Medecins se rendent à la pluralité des voix, & qu'au Palais on compte les suffrages des opinans dans toutes les causes civiles & criminelles. Il ajoûte qu'il faut être persuadé de la blancheur de la neige, quoy que six Ictériques dans Paris la croient jaune, parce que six cent mille personnes assurent qu'elle est blanche; Il dit même *que ce qu'il y a de moins incertain dans les Sciences, c'est ce qui est le plus generalement reçu & approuvé.*

Répondons à ces raisons dans l'ordre qu'elles sont déduites. Des Empereurs avec leur Cour, & plusieurs centaines d'Evêques assemblez legitimement en Concile & empestez de l'Arrianisme devoient donc anciennement être suivis, d'autant plus que les Arriens soutenoient que leur doctrine avoit été la Foy perpetuelle de l'Eglise, qu'ils se glorifioient de la succession des Chaires, & qu'ils accusoient les Orthodoxes d'être eux mêmes les innovateurs. Quelles bevûes ne font point tous les jours dans leurs consultations les Avocats & les Medecins avec toute leur capacité, leur experience & leur esprit, aussi bien que les plus sages Magistrats dans leurs juge-

mens ? témoin la condamnation de Socrate. La neige est blanche parce que la Nature l'a fait telle, & non parce que six cent mille personnes qui ont les yeux sains déposent contre six Ictériques qui la croient jaune ; & quand tous les hommes auroient de la bile répandue dans les yeux, la neige n'en seroit pas moins blanche ; car la vérité, quoy qu'on en pense, est toujours elle même, & ne cesse jamais de demeurer vérité. De plus l'Auteur n'a pas considéré que dans le monde il se rencontre à la vérité six cent mille personnes dont les yeux ne sont pas malades, contre six Ictériques ; mais que c'est le contraire dans la Religion, où il se trouve six cent mille Reprouvez, contre six Elûs éclairés de la Grace, & partant plus croyables que les Reprouvez qui les surpassent infiniment quant au nombre. A l'égard des Sciences, lesquels je vous prie avoient raison, ou des Astronomes persuadés de tout temps du Systeme de Ptolomée, ou de Copernic seul lorsqu'il commença à produire le sien ? Les Naturalistes Anciens & Modernes étoient-ils mieux fondez de s'imaginer que les Comètes n'étoient que des Meteores formés des exhalaisons qui s'élèvent & s'enflamment à une certaine distance de la

Terre, que nos derniers Philosophes qui prétendent avoir démontré qu'elles sont de véritables Etoilles situées au dessus des Planetes ? Qui fait si avec le temps il ne s'élèvera pas quelque nouvelle opinion touchant ces Phœnomenes plus probable que les precedentes ? Car il faut avoüer qu'à bon droit Platon dans son Dialogue intitulé Phœdon, où il fait une description pathetique de la mort de Socrate, l'introduit comparant les raisonnemens humains, à cause de leur incertitude, à la Mer Euripe qui est dans un perpetuel mouvement, *Multa cecidere cadentque quæ nunc sunt in honore dogmata.*

pag. 145.

L'Auteur enfin allegue nôtre acquiescement au Synode de Dordrecht, pour faire voir que nous nous en sommes par fois rapportez au plus grand nombre de Savans. Mais les décisions de ce Synode n'ont été reçues que par ceux qui les ont jugées Orthodoxes, & aucun particulier n'a été contraint de les admettre, *propter solam auctoritatem dicentis.* Cette Assemblée elle-même quoy que savante & nombreuse, a été si éloignée de vouloir regner souverainement sur les esprits, qu'elle déclara que ses Decrets n'étoient recevables qu'autant qu'ils seroient trouvez conformes à
la

la Parole de Dieu. Il ne faut pourtant pas de cette maniere modeste & vrayement Evangelique des Protestans inferer que leur convocation soit inutile. Car il est naturel qu'une multitude d'hommes savans ait plus de lumiere que quelques particuliers, & les prejugez doivent être plus forts pour le plus grand nombre que pour le plus petit : mais après tout ce ne sont que des prejugez qui peuvent être faux, comme l'experience ne l'a que trop souvent montré; de sorte qu'en matiere de Religion où il y va du salut, & où chacun y est pour soy, le plus seur est d'être toujours sur ses gardes, & de ne se rendre qu'à la force des raisons appuyées sur l'autorité Divine. A ce sujet sont remarquables & dignes d'être écrites en lettres d'or ces belles paroles de S. Paul, qui établissent si fortement le droit & la liberté de chaque Chrétien, *Si Gal. 18. nous-même ou un Ange du Ciel vous évangélisons outre ce que nous avons évangélisé, qu'il soit anatheme.* Il faut icy observer que l'Apôtre pour donner plus de force à son discours, fait une supposition impossible, car ny luy qui avoit été ravi au troisième Ciel, ny un Ange confirmé en grace n'étoient pas capables d'annoncer quelque doctrine non contenue dans

l'enceinte de l'Evangile. Cependant le cas arrivant, quoy que l'autorité d'un Ange ou d'un Apôtre soit infiniment preferable à celles des Papes & des Conciles Oecumeniques, S. Paul revêt les simples particuliers du pouvoir d'anathematiser les Anges & luy-même, puisqu'il adresse son Epître generalement à tous les freres des Eglises de la Galatie. Je citois un jour ce passage à un Theologien Romain, qui me dit que cette raison étoit pitoyable, auquel je répondis froidement qu'il paroissoit avoir moins étudié S. Paul que Quintilien, puisqu'il en pratiquoit les maximes si à propos, *quæ dicendo refellere non possumus, quasi fastidiendo calcemus.*

Liv. 5.
c. 13.

DIXIEME REMARQUE.

L'Auteur des Réflexions nous introduit raisonnans d'une maniere la plus inouïe & la plus ridicule qui fût jamais. *L'Eglise*, nous fait-il dire, *n'est pas infallible, mais moy je suis infallible*, comme si c'étoit une absolüe necessité ou que l'Eglise en general, ou que chaque particulier de ceux qui la composent ne puisse tomber dans l'erreur. Cependant l'Eglise n'est pas infallible, puisque l'Ecriture

p. 109.

n'en dit rien, que l'expérience nous apprend le contraire, & que les seuls Apôtres par le moyen de leur communication immédiate avec le S. Esprit n'ont pû errer en la foy. A plus forte raison n'y a-t'il point de personne privée, à moins que d'avoir l'esprit renversé, qui puisse se vanter d'être infaillible; d'où il s'en suit que l'infailibilité, comme les Poètes ont dit de leur Astrée, s'est retirée dans les Cieux avec les Saints Apôtres, & qu'elle ne se trouve plus sur la Terre, ny quant à la revelation d'une nouvelle Doctrine, ny quant à l'exposition d'une Doctrine déjà revelée.

La difference donc est extrême entre ces deux propositions, l'une, je suis certain qu'en telle & telle rencontre je ne me trompe pas; & l'autre, il n'est pas possible que je me puisse jamais tromper. Un homme qui se porte bien ne revoque point en doute sa santé; peut-il inferer de là qu'il ne luy puisse survenir de maladie? Dieu de sa pure grace sans le secours de l'interpretation prétendue infaillible du Clergé Romain, & sans son attache, donne à un predestiné de croire tres-fermement tous les articles du Symbole des Apôtres, qui est la foy Chrétienne en petit, mais complete & achevée. Cet homme dont la raison pos-

V u ij

seede naturellement la faculté de réfléchir sur ses actions, se trouve le cœur tellement pénétré du vif sentiment de ce don Celeste, qu'il n'en peut nullement douter; y a-t'il en cela lieu de l'accuser d'être un visionnaire s'arrogeant le privilege de l'infailibilité? Au contraire il n'ignore pas que Dieu pour l'humilier ne puisse l'abandonner à sa foiblesse naturelle, & suspendre pour quelque temps les effets de la Grace; en sorte qu'il tombe dans l'erreur aussi bien que dans le vice; c'est pourquoy le fidèle doit être toujours sur ses gardes contre les seductions du monde, & sur tout se défier de ses forces, en travaillant à son salut avec crainte & tremblement, & en affermissant de plus en plus dans son cœur son election & sa vocation par l'exercice des bonnes œuvres; mais cela n'empêche pas que la Grace qu'il a une fois reçüe & ressentie, laquelle au fond est irrevocable, ne l'assure que sa chute pouvant arriver, elle ne sauroit être finale, & que Dieu tôt ou tard ne manqueroit pas de l'en relever par sa misericorde. Il est vray que durant tout le temps de sa chute, les effets de la Grace en son cœur sont éclipez, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le tirer de cette syncope spirituelle.

Phil. 2.
12.

ONZIEME REMARQUE.

L'Auteur en parlant de la puissance excommunicative nous fournit l'occasion d'en faire icy une remarque. L'excommunication usitée dans l'Eglise est double, l'une positive, & l'autre simplement déclarative. La premiere est un droit de chaque Eglise particuliere, qui luy est commun avec toutes les Societez civiles, lesquelles ont le pouvoir de retrancher de leur Corps ceux qu'ils jugent indignes d'y être soufferts, se reservant la liberté de les rétablir dans la suite s'ils rentrent dans leur devoir.

p. 56. &
suiv.

L'autre est une déclaration autentique faite par l'Eglise de la part de Dieu aux heretiques obstinez, ou aux pécheurs impenitens, qu'ils sont hors de la Communion de Jesus-Christ. Ce n'est pourtant pas proprement & formellement cette excommunication considérée en elle-même, mais ce sont les erreurs ou les vices qui leur ferment en effet la porte du Ciel; car un heretique ou un pecheur, quoy que non excommunié suivant la regle de la Discipline, n'en est pas pour cela moins égaré de la voye du salut; & au contraire une excommunication mal fondée ne sauroit prejudicier à un

Vu iij

homme de bien, elle retombe plutôt comme par une espece de repercussion sur la tête de ceux qui l'ont lancée injustement. Or ce pouvoir d'excommunier a été donné à l'Eglise non pour perdre l'heretique, ou le pecheur, mais plutôt pour le sauver en le réveillant de sa lethargie par la honte de son état, & sur tout par la terreur des jugemens de Dieu. Aussi ne doit-elle jamais être employée que pour des raisons importantes. Et je ne comprends pas comment l'Auteur des Réflexions peut approuver les premiers Chrétiens, qui pleins d'eux-mêmes & jaloux de leur propre sentiment, s'entr'excommunioient sur la celebration de la Pâque le quatorzième jour du premier Mois, ou le premier Dimanche après la pleine Lune de ce premier Mois: Car outre que ce different est de petite ou de nulle consideration, il avoit été terminé par l'Apôtre écrivant aux Colossiens; *Que nul ne vous condamne en distinction d'un jour de Fête, ou de nouvelle Lune, ou de Sabbats.* Ce procedé des Eglises primitives, pour le dire en passant, quoy que d'autre part saintes & Orthodoxes, fait assez voir qu'elles n'ont pas laissé d'avoir leurs défauts, & par consequent qu'on n'étoit pas absolument obligé d'avoir pour elles une

p. 73.

Ch. 2.
v. 26.

déférence aveugle.

J'omets icy une troisiéme espece d'excommunication extraordinaire, miraculeuse & propre aux Apôtres, qui par fois livroient, d'autorité Apostolique, un pecheur à Satan, lequel tourmentoit le corps de ce misérable, jusqu'à ce qu'il fût revenu à résipiscence, comme nous lisons que S. Paul en a usé envers l'incestueux de Corinthe, & envers deux autres particuliers, qu'il nomme Hyménée & Alexandre. ^{1. Cor. 5. 5. 1. Tim. 1. 20.}

DOUZIEME REMARQUE.

Afin de ne rien omettre répondons à trois reproches que nous fait l'Auteur. p. 48.

1. Il nous accuse d'avoir aboli le vœu de virginité. Mais autant que nous faisons cas d'une vierge douée du don de continence, qui au lieu de s'embarasser des soins & des suites du mariage, s'adonne entierement à servir Dieu & à vaquer aux œuvres de la charité envers le prochain; d'autant plus mesestimons-nous le vœu irrevocable de Celibat d'une vierge à peine parvenue à l'âge de puberté, avant qu'elle sache si Dieu la gratifiera du don de continence, ou non. Nous soutenons même

que si elle s'en sent privée à l'avenir, que son vœu ayant été fait temerairement, elle est obligée en conscience conformément à l'ordre de S. Paul, *de se marier plutôt que de brûler*, 1. Cor. 7. *car la vierge, dit-il, doit être sainte non seulement de corps, mais aussi d'esprit.*

pag. 49. 2. Il nous reprend de la rareté de nos jeûnes publics. Nous les celebrons pourtant toutes les fois qu'ils sont jugez nécessaires: Et à l'égard des jeûnes particuliers il faut que l'Auteur ait oublié nos pratiques, en affirmant si positivement, *qu'ils ne nous sont jamais recommandez par nos Pasteurs.* Car il n'y a rien de plus vray qu'ils nous y exhortent souvent, & que c'est chez nous un peché que de les négliger, *quos saturitas*, dit S. Hierôme, *paradis expulit, reducat esuries.* A la verité nous croyons les jeûnes des dietes medicinales plutôt que des aides à la pieté, à moins qu'ils ne soient sanctifiez par la priere, puisque l'Ecriture n'ordonne jamais au fidèle de jeûner, qu'elle ne luy commande en même temps de prier.

3. Il se plaint enfin que nous tournons en risée la pauvreté volontaire conseillée dans l'Evangile. Jesus-Christ n'en a parlé qu'en une seule rencontre, à dessein de rabattre la presumption

LUC 18.
22.

presomption d'un homme qui se glorifioit fierement d'avoir accompli la Loy. C'est pourquoy sans nous railler de ceux qui ont du goût pour la condition Monacale, quoy que peu estimée des honnêtes gens, nous sommes persuadez qu'une personne à qui Dieu a donné du bien, fait plus prudemment & plus saintement d'en retenir une partie pour sa subsistance, & du restant en nourrir & en vêtir les vrais pauvres, que d'abandonner tout son patrimoine à des parens opulens, & de se jeter dans un Convent riche en commun, quoy que chaque particulier n'y possède rien en propre.

TREIZIEME REMARQUE.

Il est étrange que le savant & judicieux Auteur des Réflexions, au lieu de se distinguer d'un tas de petits Missionnaires, ait voulu suivre leur exemple en nous rebattant comme eux de certains passages triviaux tirez des Sts Peres touchant l'Eucharistie, & en passant comme eux sous un artificieux silence les réponses solides que les Theologiens Protestans y ont fait une infinité de fois. Ceux-cy ont aussi montré en general, que le genie

X x

de la plûpart des Anciens Docteurs de l'Eglise a été, en parlant de l'Eucharistie & même du Bâtême, d'user d'allegories, d'hyperboles, de metaphores & de semblables figures de Rethorique pour émouvoir l'attention & le respect de leurs auditeurs, & de leurs lecteurs: De maniere que c'est faire tort au bon sens de ces saints Personnages, que de prendre à la rigueur leurs sublimes & hardies expressions, qui ne tendent au fond, qu'à donner de grandes idées de ces deux Sacremens,

L.8. c 6 *mentitur hyperbole*, dit Quintilien, *sed non ita, ut mendacio velit fallere.* C'est dans cette vûë que S. Jean sur la fin de son Evangile assure que si toutes les choses que Jesus-Christ a faites étoient rapportées en détail, le monde même ne seroit pas capable de contenir les Livres qu'on en écriroit.

Voila la premiere clef, pour parler en stile de nôtre Auteur, capable d'ouvrir la doctrine des Peres sur l'Eucharistie. Voicy la seconde. Ce Sacrement est composé de deux parties, l'une visible & materielle, l'autre invisible & spirituelle; car tout Sacrement n'est-il pas

pag. 172. *un signe visible d'une grace invisible?* Quand il s'agit de la partie sensible du Sacrement, les Peres la nomment par son nom propre & na-

turel de signe, de figure, de symbole, de type, d'antitype & de memorial; lorsqu'il est question de la partie du Sacrement qui est cachée à nos sens, savoir de la grace signifiée & exhibée par les symboles, ils employent des termes relevez & magnifiques, & c'est les entendre à contre sens, que d'attribuer aux élemens corporels les benedictions celestes qu'ils nous representent & qu'ils nous communiquent. Avec ces deux clefs il est aisé de déchiffrer la veritable croyance des Peres de l'Eglise touchant l'Eucharistie, & de les accorder avec l'Ecriture Sainte, & entr'eux-mêmes lorsqu'ils semblent se contrarier.

Mais examinons plus particulièrement les textes des quatre Docteurs de l'Eglise citez par nôtre Auteur dans son discours sur l'Eucharistie. Afin d'être court, nous nous abstiendrons de faire voir que les manieres de s'exprimer de S. Ambroise sur l'Eucharistie conviennent parfaitement avec nôtre créance, savoir que le pain & le vin Eucharistiques sont élevez par la vertu Divine à la dignité d'être mystiquement & sacramentellement le corps & le sang de Jesus-Christ, & que nous mangeons & buvons interieurement par la foy sa vraye chair & son vray sang, de maniere qu'u-

ne telle communion pour être spirituelle n'en est pas moins réelle & véritable, ce mystère étant tout ensemble & *esprit & vérité*. Cela paroît évidemment en ce que S. Ambroise venant de parler de nôtre regeneration par les eaux du Bâême, a usé de termes ou semblables ou équivalens à ceux dont il s'est servi en expliquant dans la suite la vie & la nourriture de nos ames, par le pain & par le vin sacré de la Cene du Seigneur.

Ainsi nous nous contenterons de faire quelques observations sur les passages des trois autres Peres, qui sont S. Cyrille de Jerusalem, S. Gregoire de Nisse, & S. Gaudence Evêque de Bresse. Or quoy que la *Catéchese Mystagogique de S. Cyrille*, de l'aveu des Savans, ne soit pas d'un moins faux alloy que le Livre de *Cæna Domini* attribué à S. Cyprien, nous voulons bien par complaisance pour nôtre Auteur la recevoir comme valable.

pag. 6.

Le Corps & le Sang de nôtre Seigneur Jesus-Christ étant distribuez dans nos membres, nous devenons, pour ainsi dire, PORTE-CHRISTS, selon S. Cyrille de Jerusalem. Ce discours est peu compatible avec l'hypothese Romaine, que presqu'au moment que l'Hostie est reçûe dans l'estomach du communiant, les especes

du pain y font consumées, & partant que le Corps de Jesus-Christ qu'elles enveloppoient, cesse aussi d'y être present, de sorte que cette *Christophorie* ne sauroit être que momentanée. Pour ne pas dire qu'une Hostie petite & mince n'a pas assez de matiere pour suffire à une distribution si ample & si étendue. Enfin il s'ensuit du raisonnement de S. Cyrille pris à la lettre, que ceux qui communient indignement doivent aussi bien que les fideles être cez **PORTE-CHRISTS**, ce qui est insoutenable & contraire à l'intention de ce Pere. C'est pourquoy il n'y a que certains menus Officiers de Paroisses portant l'Hostie aux malades, qui soient aujourd'huy qualifiez **PORTE-DIEUX**.

Voyons comment S. Cyrille expose ces pag. 32. paroles de l'Oraison Dominicale, *Donnez-nous aujourd'huy nôtre pain quotidien*, ainsi que tourne la vulgate dans S. Luc, ou bien *nôtre pain supersubstantiel*, selon la même vulgate dans S. Matthieu.

Il est manifeste que par le *pain quotidien* Jesus-Christ entend nôtre nourriture ordinaire & corporelle, sous laquelle il comprend toutes les autres necessitez de la vie: Mais ce n'est pas là le sentiment de ce Saint; *Le pain com-*
X x iij

mun, dit-il, n'est pas *super substantiel*, mais ce pain, savoir l'Eucharistique, est un véritable pain *super substantiel* puisqu'il fortifie la substance de l'ame. L'interpretation forcée de ce Docteur ne doit pas surprendre après celle qu'il avoit donnée un peu auparavant à ces paroles, *Nôtre Pere qui êtes aux Cieux*, entendant par les Cieux ceux qui portent en eux l'image du Pere Celeste, & dans lesquels il habite. Le même S. Cyrille ordonne aux communians, pendant que leurs levres sont encore un peu mouillées du vin Eucharistique, d'en consacrer de la main leur front, leurs yeux & les autres organes de leurs sens. Mais aujourd'huy qu'on croit la presence substantielle du sang adorable de Jesus-Christ, une telle pratique seroit condamnée comme profane.

Quant à la *transélémentation* mentionnée dans S. Gregoire de Nisse, dont les Docteurs Romains tâchent de se prevaloir en faveur de leur Transsubstantiation, elle l'abat de fond en comble. Aristote enseigne que les quatre Elemens se transforment les uns aux autres; par exemple, que l'eau devient air, lorsque perdant sa forme substantielle & ses qualitez, sa matiere acquiert la forme substantielle & les qualitez de l'air; de sorte que la matiere de l'eau nonobstant son

changement de forme & de qualité, ou bien son changement de modification, pour parler à la mode, demeure constamment la même. L'Ecole appelle ce passage d'un Element à un autre, *transselementation*. Or qui ne voit que ce genre de mutation differe du blanc au noir de la Transsubstantiation Romaine, dans laquelle la substance du pain est aneantie, pendant que ses accidens subsistent, bien loin que la matiere du pain transsubstantié demeure dépouillée de ses qualitez, pour être revêtuë des proprietéz naturelles du corps de Christ. Par là aussi est détruite la comparaison si fort vantée par nos adversaires, du changement de la verge de Moyse en un Serpent, & de l'eau en vin par Jesus-Christ, d'autant que la matiere de cette verge & de cette eau qui persistoit toujours, ne fit que quitter sa premiere forme pour en prendre une nouvelle, comme il arrive dans toutes les generations Physiques, avec cette difference neanmoins que les changemens d'une verge en un Serpent, & de l'eau en vin ont été subits, sans aucune disposition préalable de la matiere, & par conséquent miraculeux & extraordinaires; au lieu que les generations Physiques se font petit à petit, qu'elles requierent dans le sujet cer-

taines preparations, & qu'elles sont naturelles & ordinaires. Le suc de la terre, par exemple, est filtré lentement au travers des racines, du sep & des sarments de la vigne, & y est cuit peu à peu par la chaleur du Soleil, pour devenir vin après l'espace de plusieurs mois.

Putrescens in ligni cortice lympba.

Au lieu que Jesus-Christ qui est le Maître de la nature & qui n'est pas attaché à ses loix, changea en un moment de l'eau commune, en un vin tres-excellent.

Jacob peu avant sa mort prophetisant de l'abondance qui devoit arriver au temps de l'avènement du Messie dit, *qu'il laverait dans le vin sa robe, & dans le sang de la grappe son manteau.* Cette espece d'exaggeration est tres-commune chez les Hebreux, comme lors que Job disoit, *Il ne verra point les ruisseaux, les fleuves, les torrens de miel & de beure.* Et peu après: *Je l'avois mes pieds au beure, & les rochers verssoient auprès de moy des ruisseaux d'huile.*

Cependant nôtre Auteur pour prouver la transsubstantiation du vin Eucharistique au sang de nôtre Seigneur, recourt à l'autorité de

de S. Gaudence , allegoriseur outré , lequel assure que la prophetie susdite de Jacob , signifie que Jesus-Christ *par son sang devoit un jour laver nos corps qui sont comme les vêtements de nos ames.* Mais par malheur Jacob predit que le Messie devoit un jour laver sa robe & son manteau , & non pas les habits des fidèles dans le vin & dans le sang de la grappe ; joint que le sang de Jesus-Christ lave nos ames & non pas nos corps.

Le même S. Gaudence allegorisant la manducation de l'Agneau Paschal, remarque 1. qu'il étoit défendu d'en manger la chair crüe , *c'est à dire , selon l'imagination de ce Pere , qu'il ne faut pas prendre superficiellement & à la lettre les paroles de Jesus-Christ dans l'Eucharistie.* 2. Qu'il n'étoit pourtant pas permis de faire bouillir cette chair dans l'eau , mais que le tout devoit être roti au feu ; *Cela signifie , dit-il , qu'il ne faut pas prendre les paroles de Jesus-Christ amollies ou affoiblies par de vains discours , mais qu'elles doivent être enflâmées & animées par l'Esprit Divin.* 3. Qu'on étoit obligé d'en manger la tête , les pieds & les entrailles ; *que la tête marque la Divinité de Jesus-Christ , les pieds son Incarnation arrivée sur la fin des temps , car les pieds sont les dernières parties du*

p. 151.
& suiv.

Y y

corps, & que les entrailles désignent les mysteres secrets de sa doctrine. 4. Qu'aucun de ses os ne devoit être brisé, pour nous apprendre qu'il ne faut pas affoiblir ny ébranler ce que l'Ecriture a de plus constant & de plus solide. 5. Enfin que les Israélites en mangeant la Paque devoient porter une ceinture sur les reins, & pre-supposant que cette ceinture étoit de cuir comme celle de S. Jean-Baptiste, il dit qu'elle dénotoit la mortification & l'aneantissement des vices, comme le cuir dont nous nous servons est toujours tiré d'une bête morte.

1. Cor.
13. 14.

Le bon S. Gaudence étoit assûrement bien intentionné, & son grand zele doit suppléer au peu de justesse de ses conceptions. Cependant parce que des indevots, privez de la charité qui est benigne, pourroient en parler desobligeamment, il semble qu'il eût été plus prudent à nôtre Auteur de ne les pas étaler icy, & qu'en laissant à part S. Gaudence, *ac operiendo verenda patris*, il eût rendu plus de service à son parti, s'il se fût appliqué à répondre entr'autres passages des Peres, à ceux de Tertullien, d'Origene, de Theodoret, de S. Augustin, & de Facundus qui fulminent l'Eucharistie Romaine, & ausquels les Docteurs Romains avec tout leur effort d'esprit n'ont opposé jusqu'à present

que des réponses misérables & frivoles. Concluons enfin en rendant priere pour priere à nôtre Auteur.

Veuillez, Seigneur, par vôtre miséricorde infinie donner à connoître vos veritez, non seulement aux simples & aux petits, mais aussi aux sages & aux prudens de la terre. Humiliez l'orgueil plus que Pharisaïque de ces Conducteurs infailibles, de ces Seigneurs de la foy de vôtre Eglise. Guerissez ces aveugles nais, afin qu'ils puissent être touchez des vives & brillantes lumieres de vôtre divine Parole, sur laquelle ils ont la hardiesse de rejeter leurs naturelles & malheureuses tenebres.



REMARQUES

TOUCHANT UN LIVRE INTITULÉ

Réflexions sur les differens de Religion.

SECONDE PARTIE.

LA premiere partie de ces Réflexions est écrite avec quelque moderation. La seconde est pleine d'emportement & de venin.

L'Auteur s'y est proposé de faire la cour à de certaines gens puissans & mal intentionnez contre nous, auxquels par politique il s'est dévoué. Ce dévouement est tellement absolu qu'il s'étend non seulement sur les matieres de Morale & de Theologie, mais même sur la Physique, comme lors qu'il écrit: *L'opinion qui fait mouvoir la Terre autour du Soleil a plû d'abord à ceux qui aiment la nouveauté; mais l'ancienne opinion a prevalu. Aristote prevaut dans les Ecoles; mais Descartes commence a prevaloir parmi ceux qui ont, ou qui croient avoir plus d'esprit que les autres.* Cependant l'opi-

nion du mouvement de la Terre autour du Soleil est aujourd'huy approuvée des plus habiles Astronomes, & quoy que la Physique de Descartes ait ses difficultez, elle est pourtant à tout prendre plus probable que celle d'Aristote. L'Auteur est trop connoissant des choses naturelles pour douter de ces veritez; néanmoins sachant qu'elles déplaisent à ses bons amis, il veut paroître suivre leur sentiment en toute chose, *horumque depascitur* ^{Lucrece.} *aurea dicta.*

Il ne faut donc pas s'étonner si dans la conjoncture des affaires presentes, afin de leur témoigner l'ardeur de son zele, il a trouvé à propos d'assurer, que posé les hypotheses de ^{p. 234.} la Religion des Protestans, leur fidelité doit être suspecte non seulement au Roy, mais aussi aux Etats Etrangers qui reçoivent chez eux charitablement les Refugiez de France: cela s'appelle en un mot sonner le tocsin contre nous dedans & dehors le Royaume. Néanmoins afin de nous consoler par de tendres adoucissements, il nous honore du nom de ses *tres-chers freres*, & de fois à autre lance vers le Ciel pour nôtre conversion quelques prieres *éjaculatoires* avec une devotion affectée; aussi ne manquerons-nous pas de luy en don-

Y y iij

ner des marques de nôtre reconnoissance à la fin de cet Ecrit.

Nous ne toucherons point aux Réflexions contenuës dans la premiere partie qui sont repetées dans celle-cy, sur lesquelles nous avons par le passé fait quelques remarques; il nous suffira de considerer brièvement ce que l'Auteur produit de nouveau dans cette seconde partie.

P R E M I E R E R E M A R Q U E
sur l'Election, des fideles & de l'Eglise.

Il nous parle de deux especes d'Elections, l'une particuliere de quelque peu de personnes, par la pure misericorde de Dieu, mises à part de toute éternité de la masse corrompue du genre humain, desquelles le salut est inmanquable.

L'autre generale, d'un Peuple entier ou d'une Eglise toujours visible, hors de laquelle il n'est pas possible à un Chrétien de se sauver, quelque repentance, quelque foy, & quelque charité qu'il ait d'ailleurs, & où par conséquent se trouvent de necessité tous les Elûs, quoy qu'en nombre infiniment moindre que celui des Reprouvez.

Un Elû peut même après être converti, commettre par foiblesse de tres-grands pechez, & tomber dans des heresies dont il se repent tôt ou tard avec le secours de la Grace, l'effet de laquelle peut pour quelque temps être suspendu, mais non pas luy manquer finalement, d'autant que le Decret de Dieu ne peut être enfreint. Mais l'Eglise élûe, dit nôtre Auteur, encore que l'ivroye y soit sans comparaison plus abondante que le bon grain, a la prerogative de ne pouvoir jamais participer à la moindre erreur. C'est à luy d'accorder son Evangile avec celui des Missionnaires, qui prêchent tous les jours aux Protestans, en voulant les réunir, qu'il y a deux genres de créance Romaine, l'une pour les honnêtes gens, qui ne comprennent que les doctrines solides & convenables aux personnes de bon sens; l'autre pour amuser le menu Peuple, fourmillante de superstitions basses & pueriles, qu'on promet d'abolir avec le temps, & qu'on n'abolira pourtant jamais : comme sont les Chapelets, principalement lorsqu'ils ont été frottez contre la Chasse d'un Saint ou d'une Sainte pour en tirer quelque vertu; les Rosaires qui sont des Chapelets quadruples; les signes de Croix pour se préserver du ton-

nerre & du Demon; l'Eau benite jettée sur la biere ou sur la fosse du mort avec une petite branche de boüis consacré dans toutes les formes le Dimanche des Rameaux; les Scapulaires, les Processions, les Confrairies, les Pelerinages, les Encensemens, les Chandelles allumées en plein midi proche l'Image de quelque Saint, celles qui restent après la Procession de la Chandeleur, qu'on garde avec soin pour les faire brûler devotement devant les malades agonisâns, & telles autres menuës merceries qui Judaïsent & Paganisent le Christianisme.

Lipse ce grand Critique du temps de nos Peres se trouvant durant les plus excessives rigueurs de l'hyver, malade à l'extremité sans avoir pourtant perdu la raison, s'avisa de se faire ôter une robe de chambre doublée de marte qui le couvroit, & de l'envoyer à une Image de Nôtre-Dame. Les Prêtres fort civils ne manquerent pas de recevoir le présent avec joye, & d'assurer le Donateur des remerciemens de la bonne Vierge. Ce devot Grammairien mourut peu d'heures après, ravi des honnêtetez de Nôtre-Dame. Quelques-uns ajoutent que près d'expirer il prononça ces paroles, *Nunc dimittis servum tuum, Domina.* Bel exemple à imiter par l'Auteur des Réflexions,

xions, luy qui approuve, ou du moins qui par politique fait semblant d'approuver les plus pitoyables abus de sa Religion.

Pour revenir aux élections proposées par nôtre Auteur, nous admettons la premiere d'autant qu'elle nous est revelée par S. Paul dans son Épître aux Romains; nous rejettons la seconde, comme étant inouïe dans les saintes Ecritures. Il est vray que la Nation des Juifs, quoy que les vrais fidèles y fussent ordinairement assez rares, est qualifiée en quantité d'endroits du Nouveau Testament du nom de *Peuple élu*, d'autant que Dieu aux yeux du Ciel & de la Terre se l'étoit appropriée, à l'exclusion des Gentils; ce choix pourtant ne la rendoit pas infaillible, selon que l'experience ne l'a que trop souvent montré. Mais le Nouveau Testament ne fait mention d'aucune Assemblée Chrétienne subsistante visiblement dans le monde, qui soit élue spécialement, & revêtuë par privilege du don d'infailibilité, & les qualitez de *Race* ^{1. Ep. 2. 9} *choisie, de Sacrificature Royale, & de Nation Sainte*, dont parle S. Pierre, ne peuvent convenir au total d'un corps d'Eglise composé de bons & de mauvais, & où ceux-cy le plus souvent predominant sur les gens de bien, mais

Z z

seulement à la partie pure & saine de ce corps là. Et quand même elles appartiendroient en general à toute une Eglise visible, il est pourtant évident que dans ces titres magnifiques rapportez par l'Apôtre S. Pierre, le droit d'infailibilité n'y est nullement compris.

Enfin peut-on sans temerité décider magistralement que cette prétendue Eglise élue, toujours visible & seule dépositaire de la foy des Chrétiens est la Romaine, plutôt que la Corinthienne, la Colossienne, ou la Philippienne, qui toutes, de même que la Romaine, étoient autrefois des Eglises particulieres, independantes les unes des autres, auxquelles les Epîtres de S. Paul étoient adressées. C'est pourquoy les premiers Chrétiens en parlant de l'Eglise luy donnent les qualitez de Catholique & d'Apostolique mentionnées dans le Symbole, c'est à dire dispersée par tout le monde & croyant la doctrine des Apôtres, sans y ajouter jamais le nom de Romaine. Mais l'Eglise de Rome des derniers Siecles se voyant gorgée de richesses & comblée d'honneurs, s'est enorgueillie au point que de regarder de haut en bas les Eglises Orientales & Meridionales ses aînées, qui n'ont jamais

reconnu sa superiorité, & que de presumer que la sortie des Protestans hors de son sein, est une sortie hors de l'Eglise Universelle; quoy que cette separation arrivée dans l'Occident du temps de nos Peres, ne soit pas plus considerable à l'égard du Christianisme en general, qu'un Schisme qui se feroit dans le Midy, s'il arrivoit que l'Eglise Abissine fut infectée d'erreurs capitales, & que bien loin de s'en corriger, elle voulût contraindre les Peuples d'adhérer à ses faux Dogmes sous peine d'anatheme; de maniere qu'une partie des Abissins instruite dans la verité, se sentît obligée pour faire son salut, d'abandonner cette Communion Abissine, & de suivre la foy pure des Apôtres.

SECONDE REMARQUE
touchant la Grace d'entendre le sens de l'Ecriture accordée aux Elûs & déniée aux Reprouvez.

Si les fidèles qui sentent vivement en eux les douces delices de la Grace de Jesus-Christ sans être *Phanatiques ou Enthousiastes*, comme l'Auteur leur reproche, entreprennent par là de s'ériger en Arbitres souverains de la

Zz ij

Religion, & d'obliger les autres à les en croire sur leur simple déposition, il n'y a nul doute qu'en ce cas ils seroient tenus de donner au dehors, comme ont fait les Apôtres en leur temps, des preuves sensibles & incontestables de leur Grace interieure. Mais ils sont fort éloignez d'une pensée si presomptueuse, ils se contentent de garder dans leur cœur, sans en tirer vanité, ce dépôt sacré de la Grace, par laquelle Dieu leur a donné à connoître le vray sens de sa Parole sur les matieres du salut, & cependant ne negligent pas dans toutes les occasions, d'éclairer autant qu'il leur est possible, ceux *qui sont tenebres*, comme parle S. Paul, *afin qu'ils deviennent lumiere au Seigneur.*

Ephes.
5. 8.

Mais, dit nôtre Auteur, les Anabaptistes, les Trembleurs, & les Sociniens allegueront aussi leur Grace. J'avouë que personne ne peut empêcher ces sortes de gens de se séduire eux-mêmes; cependant il a plu à Dieu que le discernement de la veritable Grace des uns, d'avec la Grace imaginaire des autres, fût réservée au Jugement dernier.

Ibid.

Quelqu'un objectera: Si d'un côté la Grace de chaque Elû particulier est cachée au dedans de luy, & par consequent ne peut rien

prouver aux autres ; & si d'autre part il n'y a point d'Assemblée visible de Chrétiens qui soit en possession du droit d'infailibilité, à quoy donc faudra-t'il s'en tenir ? & quel moyen restera-t'il pour embrasser le bon parti ? Je dis qu'il n'y a qu'à renverser la méthode erronée de nôtre Auteur, lequel pretend qu'on juge de la Doctrine par l'Eglise, & non pas de l'Eglise par la Doctrine, vû qu'au contraire il faut reconnoître l'Eglise par son Orthodoxie, & s'assurer de son Orthodoxie par le témoignage de l'Ecriture. Or afin de réussir dans cette recherche, il est nécessaire de demander à Dieu le don de la bien entendre, ce qu'il accorde toujours à ses bien-amez Elûs, de même qu'il a la liberté de refuser son *Esprit de sapience* aux Reprouvez, ausquels il ^{Ephes. 1. 17.} ne doit rien que des peines pour leurs pechez.

La chicane en Theologie depuis quelque années sembloit un peu diminuée, mais nôtre Auteur la réveille aujourd'huy en raisonnant à la mode du feu P. Veron, & de deux Artisans ses Disciples, l'un Coutelier & l'autre Mercier. Il veut que nous *luy montrions dans* ^{p. 55.} *l'Ecriture Sainte en termes formels, quiconque lira ce Livre avec humilité & devotion il rencon-*

trera infailliblement le veritable sens de tous les passages par sa seule lumiere & sa seule grace. Où est à noter que par tous les passages on ne peut entendre que ceux qui contiennent les choses nécessaires pour être sauvé. J. Christ dans S. Jean
 5. 39. *disoit aux Juifs, Enquerez-vous diligemment des Ecritures, voila un commandement exprés. Et en S. Luc il ajoûte la promesse au commande-*
 11. 9. *ment, Demandez, & il vous sera donné; cherchez, & vous trouverez; frappez à la porte & on vous ouvrira. Si l'Auteur ne comprend pas ces paroles de Jesus-Christ plus claires que le Soleil en plein midi, sur lesquelles nôtre créance est fondée, il faut qu'il ait des yeux sans*
 Rom. 11. 8. *voir, & des oreilles sans oïr, & qu'il soit du nombre de ces miserables dont parle S. Paul,*
 2. Cor. 4. 3 & 4. *si nôtre Evangile est couvert, il ne l'est qu'à ceux qui perissent, auxquels le Dieu de ce siecle a aveuglé les entendemens.*

M. Nicole dans son Traité de l'Unité de l'Eglise contre M. Jurieu, est de nôtre opinion: Si, dit-il, *on demandoit à Dieu comme il faut la lumiere qui nous est nécessaire pour juger des matieres de la foy, & si l'on étoit aussi humble qu'on le devoit être, on ne manqueroit jamais d'obtenir la lumiere nécessaire pour trouver la verité.*

Et non seulement M. Nicole, mais en general tous les autres Theologiens Catholiques tombent dans nôtre sentiment sans y penser, lorsqu'ils enseignent, quoy que leur Eglise porte avec elle des marques sensibles & convaincantes de son infailibilité, neanmoins que l'heretique & l'infidèle ne sont pas capables de la discerner, à moins que le Pere des lumieres ne leur communique son Esprit.

Ainsi ces Messieurs ont le même interêt que nous à rebuter cet Esprit particulier que le susdit P. Veron & consors nous attribuoient fausement, au nombre desquels l'Auteur n'a point eu honte de se rengler. Nous croyons que le S. Esprit illumine & sanctifie les Elûs, d'où il s'ensuit à la verité qu'un chacun d'eux a sa lumiere & sa sainteté particuliere, mais non pas qu'il ait un Esprit particulier. Car le S. Esprit seul & unique en soy, est le principe commun de l'illumination & de la sanctification de tous les Elûs. Lorsque le Roy distribue ses bienfaits à plusieurs de ses Sujets, ne seroit-il pas ridicule de dire que chacun d'eux a son Roy à part.

TROISIEME REMARQUE
 sur le Texte de S. Matthieu chap. dernier
 vers. 19. & 20.

L'infailibilité de l'Eglise seroit tellement commode pour assoupir tout d'un coup les differens de Religion, que si les Ecrivains Sacrez en eussent été persuadez, il étoit de leur devoir d'en parler aussi distinctement qu'ils ont fait de la Naissance, de la Mort, & de la Resurrection du Fils de Dieu. Voyons donc si les cinq textes de l'Ecriture citez par nôtre Auteur, autorisent clairement un dogme qui est de la derniere importance. Le premier passage qu'il allegue est de S. Matthieu :
 P. 71. *Allez, dit nôtre Seigneur à ses Apôtres, instruisez toutes les Nations, les bâtissant au Nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit, les enseignant d'observer toutes les choses que je vous ay commandées, & voicy je suis avec vous jusques à la fin du monde.* Il est évident que les Apôtres ne devant pas vivre jusqu'à la fin des siècles, cette promesse regarde non leur personnes propres, mais celles de leurs successeurs au Ministère de la parole. Sur cela je demande, si
 P. 72. chaque Evêque en particulier se disant *par une substitution*

substitution graduelle, Successeur des Apôtres, ne peut pas errer, ou s'il peut errer? Sil ne peut pas errer, l'infailibilité n'est donc pas attachée uniquement au Concile, ou au Pape, ou à tous les deux ensemble, ce qui sappe le Systeme de la Religion Romaine par le fondement. S'il peut errer, & qu'il erre en effet, peut-on dire sans impieté que Jesus-Christ est avec un Evêque heretique? L'Auteur luy-même proteste que *notre Seigneur* p. 73. *n'est point en ce monde avec ceux qui errent en la foy.* Et partant il faut de toute necessité entendre conditionnellement cette promesse du Fils de Dieu, que jusqu'au dernier jour il accompagnera de sa benediction & de sa grace les Pasteurs de l'Eglise, pourvû que la doctrine qu'ils enseigneront soit Evangelique; de même qu'il avoit auparavant promis aux simples fideles, qu'*où il y en auroit deux ou trois as-* Matth. 18. 20. *semblez en son Nom*, en l'absence même de leurs Pasteurs, *il seroit au milieu d'eux.* Cette exposition est tres-conforme au genie de l'Evangile, bien loin de *faire pitié*, & *de ne pouvoir* p. 74. *être imaginée qu'avec des efforts extrêmes*, comme parle notre Auteur.

QUATRIÈME REMARQUE
sur un texte de S. Matthieu, chap. 18.
vers. 15. & suivans.

p. 75.

Si ton frere a peché contre toy, va & le reprends entre toy & luy seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frere; mais s'il ne t'écoute pas, prends encore avec toy une ou deux personnes, afin qu'en la bouche de deux ou de trois témoins toute parole soit ferme. Que s'il ne daigne les écouter, di-le à l'Eglise: & s'il ne daigne écouter l'Eglise, qu'il te soit comme un Payen & comme un Peager. En verité, en verité je vous dis, que tout ce que vous aurez lié sur la Terre sera lié au Ciel, & que tout ce que vous aurez délié sur la Terre sera délié au Ciel.

En ce texte s'agit-il de quelque point de Doctrine? Rien moins que cela; il y est question de Morale, & encore non d'un doute sur quelque précepte de la Morale, mais simplement d'un fait entre deux particuliers concernant leurs mœurs, savoir de la reconciliation de deux freres broüillez ensemble. Y est-il parlé de l'Eglise Universelle? Point du tout, mais seulement d'une Eglise particuliere quelle quelle soit, nombreuse ou petite. Suppo-

sons donc que deux Païsans de l'Eglise de Vaugirard composée du Curé & de ses Paroissiens (car le Curé seul ne constitue par l'Eglise, il n'est que son *Serviteur pour Jesus*) ayent en-^{2. Cor.} semble un démêlé, & que la partie qui a tort ^{4. 5.} ne veuille pas accepter la paix qui luy est offerte d'abord seul à seul, puis en présence de témoins par la partie offensée, & qu'enfin cet opiniâtre refuse de s'en rapporter à son Eglise, Jesus-Christ ordonne qu'on considere un tel personnage comme un Payen & comme un Peager, & déclare que cela sera approuvé de Dieu dans le Ciel. En conscience lors qu'on voit des hommes d'esprit raisonner d'une maniere assez gauche pour inferer de ce passage que l'Eglise Romaine ne peut errer sur les dogmes de la foy, peut-on s'empêcher de croire que *Dieu leur a envoyé efficace d'er-*^{2. Theff.} *reur pour croire aux mensonges* les plus palpa-^{2. 11.} bles.

CINQUIEME REMARQUE

sur un texte de la premiere à Timothée
chap. 3. vers. 14. & 15.

p. 79.

Je t'écris ces choses, disoit S. Paul à son Disciple Timothée, esperant bien-tôt de venir à

Aaa ij

toy, & si je tarde, afin que tu sçaches converser
en la maison du Dieu vivant, colonne & appui de
la verité.

L'Apôtre ayant établi Timothée pour
Ministre de l'Eglise d'Ephese, il luy apprend,
dans cette Epître la maniere de la bien con-
duire, & afin de donner un plus grand poids
à son exhortation, il relève la dignité de
cette Eglise d'Ephese, en l'appellant la *Mai-
son du Dieu vivant, la colonne & l'appui de la
verité*, parce que l'Evangile planté par Saint
Paul y avoit pris de tres-profondes racines;
& en general toute Eglise saine & ferme en
la foy merite les mêmes éloges. Mais il
ne s'ensuit nullement que l'Eglise d'Ephese,
non plus que les autres Eglises Orthodoxes,
ne puisse avec le temps déchoir de son Or-
thodoxie; Qu'à donc de commun ce dis-
cours de Saint Paul à Timothée avec la pre-
tendue infailibilité de l'Evêque de Rome & de
ses Conciles?

IXIEME REMARQUE p. 81
sur un texte de l'Épître à Tite, chap. 3.
verset 10.

Saint Paul ordonne à Tite, d'éviter l'homme herétique après la première & la seconde admonition; c'est à dire de rompre tout commerce avec luy, par la même raison qu'ailleurs le même Apôtre défendoit aux fidèles de Corinthe, de manger avec celui qui se nommant frère, étoit ^{1. Cor. 5. 11.} ou paillard, ou avaricieux, ou idolatre, ou médisant, ou yvrogne, ou ravisseur. En effet seroit-il juste de refuser à chaque Eglise Chrétienne le même droit dont jouissent les Societez Politiques, de rejeter de leur communauté ceux qu'ils jugent indignes d'y être soufferts? Mais n'est-ce pas se moquer tout ouvertement du monde, que de pretendre montrer par ce commandement de Saint Paul à Tite, l'infailibilité dont se glorifie l'Eglise Romaine.

p. 85. **S E P T I E M E R E M A R Q U E**
sur un texte de S. Matthieu, chapitre 16.
verset 18.

Tu es Pierre, & sur cette Pierre j'édifierai mon Eglise, & les portes de l'Enfer ne pourront rien contr'elle, ou ne la surmonteront pas conformément à l'original, & κατισχυουσιν αὐτης.

Jesus-Christ ayant choisi douze Apôtres sans naissance, sans credit & sans habileté, pour aller annoncer l'Evangile à toutes les Nations & y détruire l'Empire du Diable, afin de fortifier leur courage dans un projet si hardi, & on peut dire si extravagant à en juger par la raison, leur promet que toutes les Puissances de l'Enfer n'empêcheront point l'heureux succès de leur entreprise. C'est pourquoy le Demon eut beau soulever contr'eux l'Empire Romain, qui alors étoit monté au plus haut sommet de l'autorité & de l'orgueil, le Christianisme bien loin d'en être étouffé dès le berceau, se répandit avec une rapidité incroyable par tout l'Univers, sans en excepter la Ville de Rome, non pas même le Palais du détestable Neron.

Les heresies d'autre part, qu'on peut nommer les guerres civiles de l'Eglise, qui osèrent

l'attaquer sous les yeux même des Apôtres, ne purent non plus que les cruautés des Empereurs, ny que la rage forcenée des Peuples, détourner le cours de l'Evangile; de sorte que selon la Prophetie de Jesus-Christ, il triompha glorieusement de toutes les forces infernales qui s'opposèrent à son établissement. Et non seulement l'Eglise dans son enfance, mais ensuite aussi dans ses âges les plus avancez, a toujours été protégée de Jesus-Christ contre toutes les Puissances ennemies. Que si par fois elle est opprimée en un Pays, il ne manque pas de la faire revivre en un autre, & d'en perpétuer ainsi la durée en dépit de ses Persecuteurs. Il faut être aussi prevenu que l'Auteur des Réflexions pour trouver dans ce texte l'infailibilité de l'Eglise Romaine, où il n'y est parlé generalement que de la subsistance perpetuelle des fideles dans le monde.

HUITIEME REMARQUE
*sur les sept mille hommes cachez en Israël qui ^{P. 133.}
n'avoient pas fléchi les genoux devant Babel.*

L'idolatrie des deux Tribus de Juda, de Benjamin, & de leur Roy Roboam, suivit de près celle de Jeroboam & des dix Tribus re-

1. Rois
14. v. 23
& 24.

voltées. Celles-là se bâtirent des hauts lieux, se firent des statues & des bocages sur toute haute coline & sur tout arbre verdoyant ; & pour comble d'abomination, les effeminez étoient tolerez au Pays. Abiam fils & successeur de Roboam

1b. 15. 3.

chemina dans tous les pechez de son pere, de maniere qu'Israël fut un long-temps sans vray Dieu, sans Sacrificateur qui enseignât, & sans Loy, ce qui ne se peut entendre des dix Tribus, puisqu'il est ajoûté, que quand Israël est retourné au Seigneur, & l'a cherché, il l'a trouvé. Or les deux Tribus seules, & non les dix, se sont converties à Dieu.

2. Chro.

5. 3.

Achas encherit par dessus les idolatries de Roboam. Il fit brûler son fils au feu, il obligea Urie Sacrificateur de bâtir un Autel à la Payenne, de le placer dans le Temple, d'y sacrifier aux fausses Divinitez, & luy-même y sacrifia. Il fit ensuite fermer les portes de la maison de Dieu, il se dressa des Autels dans tous les coins de Jerusalem, & dans chaque Ville de Juda pour y encenser à d'autres Dieux.

2. Chro.

28.

2. Rois

16.

2. Rois

21.

Durant l'espace de cinquante-cinq ans que regna Manassés il commit de pareilles impietez, en édifiant des Autels Payens en la maison de Dieu, & y sacrifiant à l'armée du Ciel, en faisant passer son fils par le feu, en consultant l'esprit

prit de Python, & en remplissant Jerusalem de sang innocent. C'est en vain qu'un celebre Cardinal assure que ce sang innocent étoit celui des fidèles qui refusoient d'adhérer aux idolatries du Roy Manassez ; Car l'Ecriture nous apprenant qu'entre les dix Tribus revoltées & idolatres, il y avoit sept mille hommes cachez qui n'avoient point fléchi le genou devant Bahal, auroit-elle omis, pour la gloire de la vraye Eglise, a déclarer qu'il s'étoit trouvé dans les deux autres Tribus idolatres à leur tour, des Martyrs qui auroient souffert la mort, plutôt que de participer à l'idolatrie regnante. Et partant ce sang innocent répandu par Manassés se doit nécessairement entendre ou de celui des enfans que ce Tyran avoit barbarement égorgez par un simple mouvement de cruauté, ou de celui des personnes adultes, quoy que consentantes à l'idolatrie publique, tuées par le pur caprice de ce Roy sanguinaire, de même que Neron sans autre motif que celui de satisfaire à son genie scelerat & inhumain, fit mettre autrefois le feu dans la Ville de Rome ; car l'assassin d'un homme infidèle est censé avec raison répandre le sang innocent. De plus il est à observer qu'il n'est parlé de sang innocent répandu dans Jerusalem, que sous le regne de Manassés, & nul-

B b b

lement sous les trois Rois idolâtres Roboam, Abiam & Ahas ses Predecesseurs.

Il eût falu un Microscope bien fin pour remarquer la moindre trace de l'Eglise de Dieu au milieu d'une corruption si épouventable & si generale. Où étoit alors, je vous prie, sa visibilité? Où étoit le plus grand nombre de ceux qui doivent la composer? Elle avoit en revanche de son petit nombre, pour marque éminente & sensible de son élection, dit nôtre

p. 138. Auteur, la succession des Chaires & des Pasteurs non interrompue. Mais cette Chaire

pl. 1. n'étoit-elle pas devenuë *une Chaire de pestilence* occupée par le Demon, & ses Pasteurs n'étoient-ils pas changez en loups ravissans? Elle étoit en possession, dit-il, du Temple de Salomon: Mais on en avoit fait un Temple d'Idoles, & une caverne de brigands. La presence de l'Arche de l'Alliance dans le Temple, ne faisoit aussi qu'aggraver le crime de ces prophanes; & Dieu cessoit alors de parler à eux par Urim & par Thumin. Enfin croira-t'on qu'Urie eût conservé la qualité de Sacrificateur du vrai Dieu pendant qu'il étoit un Sacrificateur impie & idolâtre? d'autant moins que l'être de raison, ou plutôt l'être sans raison du caractere indelebile des Prêtres, n'est qu'une chimere

des Scholastiques modernes.

Du moins parmi les dix Tribus y avoit-il jusqu'à sept mille hommes qui n'étoient connus que de Dieu seul, lesquels n'avoient point adoré Bahal, selon que Dieu le revela à Elie qui pensoit être demeuré seul : Mais parmi les deux Tribus si horriblement idolatres, l'histoire Sainte ne nous apprend pas qu'aucun particulier eût été exempt de cette contagion publique ; de sorte que pendant ces temps calamiteux de l'idolatrie generale de tous les Juifs, la petite & invisible Eglise des Elûs se trouvoit mêlée secretement plutôt avec les dix Tribus, qu'avec celle de Juda & de Benjamin. De ces deux Peuples criminels, l'un savoir les dix Tribus, persévera jusqu'au bout dans son peché nonobstant les exhortations & les miracles des Prophetes que Dieu leur envoyoit pour les convertir : Au lieu que par intervalles l'autre Peuple, savoir Juda, se relevoit à la verité de ses chutes, mais y retomboit peu de temps après, servant ainsi alternativement tantôt le Dieu de Jacob, & tantôt les Idoles des Gentils. De tous ces evenemens il paroît que la visibilité, aussi bien que le plus grand ou le plus petit nombre, n'est point une propriété essentielle à l'Eglise, mais seulement une de ses qualitez ac-

B b b ij

cidentelles , qui varie selon les diverses occurrences réglées par la Providence Divine.

NEUVIEME REMARQUE
sur l'exemple de ceux de Berée.

p. 136.

Ce ne pouvoit être par défiance que les fidèles de Berée conféroient la Predication de S. Paul avec les Ecritures , pour voir *s'il en étoit ainsi.* Car il n'étoit pas possible qu'ils eussent des soupçons si désavantageux d'un Apôtre qui avoit été ravi au troisiéme Ciel , & qui accompagnoit de miracles si éclatans le *Conseil de Dieu* qu'il leur annonçoit. Assurement que ces fidèles n'avoient point d'autre but que de s'instruire de plus en plus , & de se confirmer par ce moyen dans la foy qu'ils avoient embrassée.

Act. 17.
11.

Act. 20.
27.

En cecy l'Auteur & nous sommes d'accord , avec cette difference néanmoins , que selon nos hypotheses , ceux de Berée avoient la liberté de prononcer anathème contre S. Paul , & même contre un Ange du Ciel , s'il fût arrivé à l'un ou à l'autre d'évangéliser quelque Doctrine opposée au véritable Evangile. Saint Paul avoit conféré ce privilege à tous les freres des Eglises de la Galatie auxquels il adressoit son Epître , &

en leurs personnes il l'a aussi accordée à tous les fidèles des siècles suivans.

Si l'on objecte qu'il sembloit inutile de conferer une puissance excommunicative contre un Ange & contre un Apôtre, qu'on savoit être incapables d'errer. Je réponds premièrement que cette objection porte coup contre le Maître & non contre ses Disciples, contre S. Paul & non contre les fidèles. Je dis en second lieu, qu'en cela même consiste la force du discours de l'Apôtre; car c'est comme s'il eût dit à tous les fidèles Galates, je vous mets en droit de juger des dogmes qui vous sont prêchez, en les comparant avec les Ecritures; & vos Pasteurs ordinaires ne doivent pas trouver étrange si en cas d'herésie vous les anathématisez, puisqu'un Ange & moy au même cas sommes soumis à la même peine.

A la vérité l'Auteur nous permet, & même nous prie de consulter les Ecritures pour voir si les instructions & les Sermons des Docteurs & des Predicateurs Catholiques sont conformes à la Parole de Dieu, mais pourvu qu'ensuite de cette perquisition, persuadez ou non persuadez que leurs Doctrines soient Evangeliques, nous y adherions servilement; sinon il traite cet examen *d'audacieux & d'insolent*, arrachant par ^{p. 194.} *Ibid.*

ce moyen, autant qu'en luy est, à tout le Peuple Chrétien un pouvoir legitime qu'il tient de Jesus-Christ par le Ministère de son Apôtre.

DIXIEME REMARQUE
sur l'étendue & le grand nombre que l'Auteur reconnoît comme les caracteres naturels de la vraye Eglise.

107. L'Auteur en équivoquant sur le terme de fondement, assure par une espece de raillerie, touchant la distinction posée par les Protestans entre les erreurs fondamentales & non fondamentales de la Religion, dit *qu'il faudra des Experts pour savoir si le fondement de l'Eglise est ruiné ou non.* Mais en revanche nous pouvons dire icy sérieusement & sans équivoque, que pour ne se point tromper sur l'étendue de l'Eglise, il est besoin qu'un Arpenteur mesure, la toise à la main, les Regions qui obeïssent au Pape, & celles des autres Chrétiens qui ne luy obeïssent pas. Sur quoy on luy avoit soutenu que les Eglises Orientales, Meridionales & Protestantes jointes ensemble, occupoient plus de terrain que la Romaine.

Au lieu de répondre à propos, voicy ce

qu'il repliche, C'est, dit-il, comme si pour ^{p. 199.}
méconnoître l'Océan, on nous disoit que toutes les ^{& 200.}
petites Mers, tous les grands Lacs, tous les E-
tangs, tous les Fleuves, toutes les Rivières (l'on
 ne conçoit pas bien la difference que pose cet
 Academicien entre un Fleuve & une Riviere)
tous les Ruiffeaux, toutes les Fontaines, tous les
Puits, toutes les Citernes crevassées, ou autres,
 (il pouvoit se passer d'y mettre les *Citernes cre-*
vassées puisqu'elles ne contiennent point d'eau)
tous les Marais, & tous les Bourbiers ensemble
n'ont pas moins d'eau que l'Océan. Ainsi il tâ-
 che à se sauver, comme on dit, *par les marais,*
 & ce qui est assez plaisant, en comparant sa Me-
 re Ste Eglise à la Mer, il nous en donne le ta-
 bleau au naturel. Car cet Element est [*ava-* Horace.
rum] *avare*, parce qu'il engloutit tout; [*infi-* Lucrece.
dum] *perfide*, auquel il n'y a nulle feureté; [*se-*
vum] *impitoyable*, de là vient qu'un Poëte
 Grec parlant d'un homme cruel, dit que *la Mer*
l'a engendré, [*belluosum*] *nourissant dans son* Homere]
sein quantité de puissans & formidables ani-
maux. On ne pretend pas disputer à l'Auteur
 la justesse de sa comparaison, car c'est assu-
 rement l'endroit le plus judicieux de son Ou-
 vrage.

Je ne puis omettre icy que l'Auteur nous ^{p. 93.}

fait dire une chose à laquelle nous n'avons jamais pensé, que *la Religion Chrétienne ne s'est étendue que quand elle étoit déjà corrompue*, contre le témoignage de S. Paul, que de son temps, auquel l'Eglise se trouvoit en une parfaite sainteté de doctrine, *l'Evangile étoit déjà parvenu par tout le monde.*

Col. 1.6.

A l'égard du grand nombre, l'Auteur prétend qu'il est toujours préférable au moindre, & que *si le petit nombre l'emporte quelquefois sur le grand en matière de certitude, ce n'est jamais à armes égales*; c'est à dire comme on parle dans les Ecoles, *cæteris paribus*. Cependant

p. 23. &
118. l'Ordre des Dominiquains ne luy passera jamais cette maxime, eux qui dogmatisent hautement que la Ste Vierge est conçue en péché originel, contre le reste des Catholiques Romains qui soutiennent que sa Conception est immaculée, & qui en celebrent la Fête. Les Jansenistes ne s'en accommoderont pas mieux, puisqu'ils enseignent la Grace efficace par elle-même, contre la Grace suffisante des Molinistes, & qu'il se rencontre plus de cinq cens Sectateurs de Molina, contre un Disciple de Jansenius. Les Jesuites qui veulent que la seule attrition, sans aucun acte d'amour de Dieu, suffise pour obtenir la remission des pechez & le salut

salut, *oderunt peccare mali formidine pœnæ*, ne le cederont pas aussi au plus grand nombre des autres Theologiens Catholiques qui défendent l'opinion contraire, *oderunt peccare boni virtutis amore*.

Les Parlemens & les Ecclesiastiques Secliers du Royaume n'en croiront pas moins fortement que le Pape est inferieur au Concile & qu'il n'a nul pouvoir sur le temporel des Rois, encore que l'Empereur, quelques Princes, Electeurs, & autres professans la Religion Romaine, comme l'Espagne avec ses dépendances, l'Italie (à la reserve de Venise) & des legions de Moines, esclaves attachez au Siege de Rome, de même que la lepre des Juifs aux parois de leurs maisons, soient du sentiment opposé. Tous ces conflicts, pour parler avec l'Auteur, étant à *armes égales*, il luy est libre de maintenir du mieux qu'il pourra sa maxime, en faveur du grand nombre, contre les Thomistes, les Jansenistes, & les Jesuites; mais on ne doit pas souffrir que son paradoxe prejudice aux droits de l'Eglise Gallicane, ny à l'indépendance de la Couronne de nos Rois, qui perdroient leur cause si on comptoit les suffrages de tous les Catholiques en general.

Nôtre Auteur est donc icy abandonné par

C c c

les plus celebres Communautéz Religieuses de son parti, & même par tous les François fidèles à leur Roy ; Et de plus il est constant que cette proposition universelle qu'il avance si hardiment, *le petit nombre à armes égales n'est jamais preferable au plus grand nombre*, est notoirement fausse.

N'arrive-t'il pas dans les Conseils de guerre, aussi bien que dans les Assemblées Politiques & de Magistrature, après que les matieres y ont été agitées avec la derniere exactitude, qu'un seul Juge opine souvent plus juste que tous les autres ensemble, de maniere qu'ils sont contrainsts de revenir à son avis, ou s'ils ne s'y rengent pas, que le succès fait voir qu'ils ont eu tort de n'y avoir pas acquiescé.

J'avouë pourtant que la coûtume communement établie, veut que dans les deliberations des Compagnies les choses s'y passent, soit à vray, soit à faux, à la pluralité des voix, pour éviter le desordre qui s'en ensuivroit si l'on y procedoit autrement, & qu'on pretendît y pezer les suffrages plutôt que de les nombrer. Mais il n'en est pas de même dans les choses de Religion, chacun y est pour son compte, & à moins que d'avoir perdu le sens, on ne doit jamais mettre son salut en

compromis. La raison est que les hommes les plus clairvoyans sont naturellement plongez dans des tenebres plus que Cimmeriennes, en ce qui concerne la foy, & par conséquent qu'un Chrétien prudent est obligé, sans s'en fier à personne, de prendre luy-même connoissance du fond de ses affaires spirituelles, & de suivre les lumieres qu'il a puisées dans l'Evangile avec l'assistance de la grace de Jesus-Christ, bien loin de se laisser entraîner par le torrent d'une multitude aveugle, ou de s'en rapporter à son Evêque, qui peut être sans pieté ou du moins sans érudition. Nous avons vû & connu un Evêque portant la qualité de Pair de France, que ses Confreres avoient surnommé *Palatin*, parce qu'il n'entendoit pas le Latin; En bonne foy eût-il été juste qu'un Scaliger, un Casaubon, un Saumaise, un Grotius, s'ils se fussent trouvez dans le ressort de son Diocèse, eussent sur l'intelligence de l'Ecriture & de la Tradition, suivi les décisions de ce Reverendissime & Ignorantissime Prelat.

PLUSIEURS REMARQUES
sur quelques matieres contenues dans la Se-
ction 18. & derniere du Livre des Réflé-
xions.

I.

Il a été répondu mille fois aux passages des Peres qui paroissent favoriser la créance Romaine sur l'Eucharistie ; l'Auteur cependant ne se lasse pas de les rebattre tout de nouveau , & de nous payer de Repetitions au lieu de Refutations.

2.

Il passe ensuite aux loüanges du Roy. Celly-là seroit bien neuf dans les choses du monde , lequel ignoreroit que toute la terre est informée de son merite extraordinaire. Mais Sa Majesté est à plaindre de se voir accablée en temps & hors temps des loüanges outrées de Courtisans & de Poëtes, auxquels elle distribue liberalement des dignitez , & du pain. Le vray Panegyrique d'un Grand Prince comme luy , est son histoire simple & fidèle consignée à nos Neveux ; comme la Posterité est desintéressée , elle ne manque guere à rendre justice à la

memoire des Princes défunts, sans s'arrêter aux Eloges dont on a crû les relever pendant leur vie.

Des flatteurs infames oferent dire autrefois, que le Peuple Romain avoit lieu de se consoler des horreurs des Guerres Civiles, puisqu'elles luy avoient procuré un Empereur aussi aimable que Neron.

Scelera ipsa nefasque
Hâc mercede placent.

Lucain.

Le bruit couroit dans la Cour de Domitien, qu'il étoit fils de Pallas, & que c'étoit l'accomplissement de la prediâtion, qu'un Roy lequel regneroit sur tous les Peuples, devoit naître d'une Vierge. Mais laissons-là ces deux monstres de Princes, & parlons d'Empereurs véritablement vertueux qui se railloient de ces lâches flateries. On avoit beau rompre la tête à Vespasien qu'il étoit le Messie, à cause de deux miracles pretendus que des adulateurs impudens luy attribuoient, l'un qu'en frotant avec sa salive les yeux d'un Aveugle, il luy avoit rendu la vûë; l'autre qu'en marchant sur le corps d'un homme impotent d'une main, il l'avoit guéri sur le champ. Ce Prince sage &

C c c iij

honnête homme, quelque complaisance que des raisons d'Etat l'obligeassent d'avoir pour ses Courtisans, ne faisoit au fond non plus de cas de leurs contes fabuleux, que l'Empereur Tite son fils des Apotheoses du Senat Romain, lorsque proche de la mort il disoit en plaisantant qu'il se sentoit devenir Dieu.

Entre tant de paroles judicieuses prononcées par le Roy, il y en a une tres remarquable. Un bel Esprit de profession luy ayant lû un discours où il le louoit demesurement, Sa Majesté luy dit d'un grand sang froid, *je vous louerois davantage si vous m'aviez moins loué.* Il est juste pour la gloire de nôtre Monarque, qu'une réponse qui marque tant de modestie & de sincerité, soit sçûe des siecles à venir, car elle ne sera pas la moins belle partie de sa reputation immortelle. Dans nôtre siecle même, quoy que corrompu, il ne laisse pas de s'y trouver quelques particuliers qui fuyent l'éclat & qui s'envelopent de leur vertu, lesquels ont sagement jugé qu'il y a sans comparaison plus de bon sens dans ce peu de paroles de Sa Majesté, que dans l'écrit guindé & enflé de ce miserable Panegyriste.

Mais à quoy bon cette affectation de placer

icy hors de son rang les loüanges de Sa Majesté ? S'ensuit-il des belles & admirables qualitez du Roy , que ses Sujets poussez aux dernières extrémités , soient tenus , comme le pretend nôtre Auteur , de se rengler de gré ou de force à la Religion de leur Prince , à laquelle ils ne croient pas , plutôt que de *souffrir avec* ^{Heb. 10. 34.} *joye* , à l'exemple des fidèles Hebreux , *la perte de leurs biens* , en se retirant dans les Pays Estrangers , resolus de vivre avec incommodité , selon le commandement de Jesus-Christ à ses Disciples , *lorsqu'ils seroient persecutez dans une* ^{Matt. 10. 23.} *Ville , de fuir dans une autre* . Si nôtre Auteur eût vécu sous les Regnes de Trajan , ou de Marc-Aurele , qui étoient de grands Empereurs chers de leurs Peuples , son humeur courtoisane luy auroit fait assûrement regarder la Religion dominante , comme la meilleure & la plus digne d'être suivie.

3.

L'Auteur parle avec mépris de nos Martyrs , parce que le mensonge aussi bien que la verité a eu quelquefois les siens : mais il ne s'ensuit nullement qu'il ne s'en rencontre point de véritables , quoy que la distinction des vrais & des faux Martyrs ne doive être mise en vûe qu'au

1. Cor.
4. 5.

jour de l'avenement de Jesus-Christ, *qui fera paroître ce qui est caché dans les tenebres, & decouvrira les pensées des cœurs*; Car dans le present siecle tout y est confondu, le bon grain & l'ivroye, la sincerité & l'hypocrisie, la foy vivante & la foy morte, les vrais Martyrs & les faux Martyrs:

Osée 11.
4.Matt. 7.
16. & 20

Mais il y a une chose sur laquelle on peut prononcer hardiment, c'est que toute Eglise persecutrice des Chrétiens & même des Infidèles par des voyes de fait, au sujet de la Religion, est assurément fausse, & tres-fausse, comme directement contraire à la Morale de Jesus-Christ, qui est la douceur & la bonté même, & qui n'attire à foy les hommes que *in funiculis Adam, in vinculis charitatis, par des cordeaux d'humanité & par des liens de charité*; de sorte qu'une telle Eglise cruelle, violente, & par conséquent antipode de celle du Fils de Dieu, doit être fuie, comme on dit, à voiles & à rames par ceux qui n'en sont pas, & abandonnée sans delai de ceux qui s'y trouvent malheureusement engagez, *ex fructibus eorum cognoscetis eos*, vous les connoîtrez par leurs fruits.

L'Edit

L'Edit de Nantes fut autrefois appelé le *Baume de l'Etat* par un Avocat Catholique de grande reputation, dans un Plaidoyer qu'il prononça au Parlement. Mais aujourd'huy *la liberté de conscience* est traitée de *funeste* par un Ecrivain seditieux, disciple du Jesuite Ribera, lequel a osé écrire que le *Tribunal de l'Inquisition* étoit le *sacré Senat de la Foy*: il auroit parlé plus juste s'il eût dit le *Siege infernal de l'impiété*. Nôtre Auteur néanmoins consentiroit volontiers qu'on subrogeât en France la *Sainte Inquisition*, en la place de cette *funeste liberté de conscience*, laquelle aussi bien, n'a été obtenue, à ce qu'assure cet ennemi juré de la tranquillité publique, *que par des Edits arrachés par force de la main du Souverain*. Ce fait a été pleinement convaincu de faux par nos Apologistes, & les Catholiques Romains, gens d'honneur, pour peu qu'ils soient versez dans nôtre Histoire, en tombent eux-mêmes d'accord.

Ce qui est de remarquable, la même Société qui a inspiré en France l'abolition de la *liberté de conscience*, accordée aux seuls Protestans par plusieurs Edits solennels, jurée par nos Rois

D d d

à leur Sacre, & pratiquée depuis près d'un Siecle, soutient aujourd'huy en Angleterre, qu'il est juste de l'accorder à toutes sortes de Sectes, comme si la Religion ressembloit à la Medecine, dans laquelle, selon le precepte d'Hypocrate, *dandum aliquid tempori atque regioni.*

Après de telles fourberies, n'ouvrira-t'on jamais les yeux pour voir qu'un Loyoliste comme tel, n'a au fond ny foy, ny loy, & que l'interêt & le credit de son Ordre luy tiennent lieu de Religion, *ad majorem Dei hujus seculi gloriam*; de sorte qu'on peut définir un Jesuite *Animal Politicum ad Societatem natum*, en un sens opposé à la pensée d'Aristote considerant l'homme comme Citoyen du monde.

5.

Les raisonnemens de l'Auteur des Réflexions sur la puissance temporelle & Ecclesiastique sont pitoyables. Il est vray que toute puissance est établie de Dieu, & qu'il faut obeir en toutes choses aux Princes, soit bons, soit mauvais, mais cela s'entend sauf l'interêt de celuy qui est le Maître commun des Souverains & des Sujets, & en la presence duquel le Sceptre n'est pas plus privilegié que la houlet.

te : Pourquoi donc ne fera-t'il pas licite à des Chrétiens qui ne cherchent que leur salut , de résister à un tas de gens d'Eglise , lorsque pour servir à leur avarice , à leur orgueil & à leur vanité , ils ruinent la vraye Religion , en l'empestant de leurs traditions qui ne sont que commandemens d'hommes ? Si ces misérables se damnent , les Peuples sont-ils tenus par respect de les suivre dans les Enfers ? Il est vray que Jesus-Christ renvoyoit les Juifs à leurs Docteurs assis dans la Chaire de Moyse ; mais c'étoit à condition qu'ils suivissent les ordonnances de leur Législateur , & non pas qu'ils les renversassent par leurs traditions , comme le Fils de Dieu le leur reproche fort souvent ; car l'infailibilité de l'ancien Clergé Juif , si d'avanture il y eût prétendu , n'eût pas été moins visionnaire que celle que le Clergé Romain s'attribue aujourd'huy.

6.

Nôtre Auteur possédé d'un esprit qui n'est pas de Dieu , & ne gardant plus ny borne , ny mesure , fait les derniers efforts pour lâcher les Etats Etrangers contre nous : *Vous n'êtes pas Catholiques* , dit-il , *& par conséquent toutes les fois qu'il vous plaira , vous ne serez ny bons*

D d d ij

235. Citoyens, ny bons Sujets. S'il appartient au particulier & au petit nombre de reformer l'Eglise, pourquoy non de reformer l'Etat? Et quel Prince si mal conseillé, quelle Republique si mal gouvernée, quelle Terre, & quel Pays si barbare vous recevra avec de pareils sentimens? p. 234. Mais par la grace de Dieu ces fureurs enragées ne font point d'effet sur les esprits des Souverains Etrangers soit Romains, soit Protestans. Ils tendent leurs bras aux innocens affligés, ils les honorent de leur protection, & ils les secourent dans leurs besoins, assurez qu'ils sont de leur reconnoissance, de leur obeissance, & de leur inviolable fidélité.

Si nous voulions retorquer contre la Religion de l'Auteur, ce qu'il ose avancer contre la nôtre, il seroit aisé de faire voir que les principes de la Religion Romaine sont pernicieux aux Etats Catholiques, aussi bien qu'aux Protestans, sans épargner les Royaumes des Infidèles, comme il paroît par ceux du Mexique & du Perou. Mais parce que cette matiere nous mèneroit trop loin, je me contenterai d'alleguer deux exemples sur ce sujet. Lorsque le Duc de Montmorenci soulevoit le Languedoc contre le feu Roy de glorieuse memoire, & que l'Evêque de Nîmes d'alors susci-

toit le Peuple à la rebellion, un Ministre de la même Ville le maintint dans l'obeissance, & les seules Villes se revolterent où les Catholiques se trouverent les plus forts.

On fait le service important que rendirent au Roy dans les derniers troubles, les Protestans de Montauban, & la reconnoissance publique que leur en témoigna feu Monsieur le Comte d'Harcourt, qui leur dit en termes formels, *la Couronne du Roy étoit ébranlée par ses ennemis, & vous l'avez raffermie.* Ce sont des faits que l'Auteur, qui est de ce Pais-là, ne peut ignorer; par où on peut juger lesquels sont les plus fidèles à leur Roy, ou les Catholiques Romains, ou les Protestans.

7.

Après de tels raisonnemens, l'Auteur agréera, s'il luy plaît, que nous fassions peu de cas de l'Oraison Tartufique par laquelle il finit son Ouvrage. Il devroit apprehender en se joüant si publiquement de Dieu & des hommes, d'amasser des charbons de feu sur sa tête: *Quid detur tibi, aut quid apponatur tibi ad linguam dolosam? Sagittæ potentis acutæ, cum carbonibus desolatoriis.* pc. 120.
3. & 4.

L'Apôtre S. Jean ne veut pas que les fidèles

D d d iij

1. Jean 5.
26.

prient pour ceux qui ont peché contre le S. Esprit, néanmoins parce que nous n'avons pas une entière certitude que nôtre Auteur soit du nombre de ces malheureux-là, nous hazarderons de prier Dieu qu'il luy pardonne tous les maux qu'il fait à nos freres, & sur tout cette malignité acharnée de les poursuivre jusques dans les retraites les plus éloignées où la Providence les a conduits, pour y vivre & mourir en liberté de conscience à l'abri de leurs ennemis, qui les ont dépouillez de leurs biens.



DISCOURS

*SUR LA MANIERE USITEE A
présent pour réünir à l'Eglise Romaine les
Protestans de France.*

LE peché est sans doute la chose du monde la plus atroce & la plus déplaisante à Dieu; mais le comble d'impiété est de vouloir l'ériger en loy, & d'entreprendre de placer ce monstre sur le Tribunal de la Justice. C'est pourtant ce qu'à fait le venerable Concile de Constance, qu'on traite d'Oecumenique & d'infailible, par son Decret solennel de ne point tenir la foy aux Heretiques, & ce que pratiquent aujourd'huy certains Ecclesiastiques de ce Royaume, lesquels avec une audace pareille à celle du Demon, lorsqu'il abusoit de l'Ecriture en tentant le Fils de Dieu, osent soutenir hautement dans leurs Harangues, dans leurs Sermons & dans leurs Ecrits, que les injustices criantes & les cruautéz énormes employées, sans avoir aucun égard à la foy publique, contre les Protestans de France dans la pensée de les réunir à l'Eglise Romaine, sont conformes, 1. au pre-

^{LUC 14.}
^{23.}
^{ACT 9. 4.} cepte de Jesus-Christ dans la parabole du souper Evangelique, *contrains-les*, dit-il, *d'y entrer*. 2. A la maniere dont il s'est servi dans la conversion de S. Paul. 3. Au procedé des Israélites envers les Tribus de Ruben, de Gad, & de la demi Tribu de Manassé mentionnée dans l'Histoire de Josué. ^{C. 22.} Quoy que de telles preuves soient plus dignes de détestation que de refutation, ne laissons pas de les examiner les unes après les autres.

Commençons par celle qui est tirée de la Parabole du banquet Evangelique. S. Luc raconte que le Maître du festin, au refus des conviez, envoya son Serviteur aux places publiques de la Ville, & sur les grands chemins de la campagne, pour *contraindre* les passans d'entrer dans sa maison & de se rendre à son festin. Les Auteurs de la nouvelle Methode de convertir ceux qu'ils qualifient Heretiques, entendent par le mot de *contraindre*, user de violence effective, & de voye de fait. Il est étonnant que l'esprit de domination & d'orgueil leur fasse oublier le genie de l'Evangile, qui ne prêche que la douceur & la paix, & qui n'use jamais d'autre moyen que de celui de la persuasion pour amener les Incrédulés captifs à l'obeïssance de Jesus-Christ, *Religio*, dit Lactance, *sua-*
detur.

detur non imperatur. C'est pourquoy dans la même parabole rapportée par S. Mathieu, le Roy du banquet, tout Roy qu'il étoit, ne donne point d'autre ordre à ses Serviteurs que celui de *convier* simplement aux nêces de son fils ceux qu'ils rencontreroient en leur chemin.

Il est vray que cette Metode violente de faire des Profelites étoit ordinaire aux Juifs, selon le rapport d'Horace dans l'une de ses satyres.

Veluti te

Judei cogemus in hanc concedere turbam.

Saint Ambroise fait sur cela leur tableau, qui ne ressemble pas mal aux Cagots de nôtre siecle. *Ils s'insinuent, dit-il, adroitement dans les esprits, ils se fourrent dans les maisons, ils se presentent aux Tribunaux, ils lâssent les oreilles des Juges, ils fatiguent le public, & tant plus ils payent d'impudence, tant mieux les choses leur réüssissent.*

Les manieres de Jesus-Christ pour toucher les cœurs sont diamétralement opposées à celles de ces sortes de gens; car le Seigneur se dit luy-même, *debonnaire & humble de cœur, &* Matth. 12. 29. *met les debonnaires au nombre des bienheureux; &* Matt. 5. 5 *& dans la Theologie de S. Paul, la charité est* 1. Cor. 13. 4.

E e e

Rom. 2. 4. *benigne, & la benignité de Dieu nous invite à repentance, sans nous gêner. Selon cette maxime de la Morale Chrétienne, le même Apôtre ordonne à son Disciple Timothée, d'enseigner avec douceur ceux qui ont un sentiment contraire, pour essayer si Dieu leur donnera repentance, afin de connoître la vérité. Sur quoy sont remarquables ces belles paroles de S. Augustin, *quid fortius manu hâc quæ mundum vincit, non ferrô armata, sed ferrô transfixa*. Mais les Convertisseurs modernes tout fiers de leur grandeur & de leur credit, recourent aux armes charnelles, se sentant destituez des armes de Dieu, & sur tout de l'épée de l'Esprit qui est la Parole.*

2. Cor. 10. 4. *armes charnelles, se sentant destituez des armes de Dieu, & sur tout de l'épée de l'Esprit qui est la Parole.*

Ephes. 6. 11. & 17. *la Parole.*

Pour ce qui regarde le mot de *contraindre* ou de *forcer*, il faut être novice au dernier point dans le stile de l'Ecriture pour ignorer qu'il signifie, *persuader par de vives & de pressantes raisons*: Ce fut par cette espece de violence douce & insinuante que les deux Disciples allant à Emaüs, *forcerent* Jesus Christ, lequel ils méconnoissoient, à demeurer avec eux, & que Lydie après avoir reçu le Bâtême, *contrainit* S. Paul à sejourner chez elle, auquel sens aussi l'Apôtre dit avoir été *contraint* d'en appeler à Cesar; où est à noter que S. Luc em-

ploye dans ce passage des Actes, le même ver-
 be *ἀναγκάζειν*, qui signifie proprement *nécessi-* Act. 28.
19.
ter, dont il s'étoit servi dans son Evangile en
 recitant la parabole du festin. Ainsi Saint
 Paul reprochant en face à Saint Pierre qu'il
forçoit les Gentils nouvellement convertis à
 Judaïser, se sert aussi du terme *ἀναγκάσειν*. Gal. 2.
14.
 Est-ce que Saint Pierre, à force de persécu-
 tions en leurs personnes, en leurs biens & en
 leurs libertez, les *contraignoit* bon gré mal-
 gré d'observer les Ceremonies Legales? Qui
 ne voit plutôt, qu'il leur alleguoit des raisons
 specieuses & plausibles, quoy que fausses au
 fond, pour les induire à faire un mélange du
 Judaïsme & du Christianisme? Le langage
 de l'Ecriture s'accorde en cecy parfaitement
 avec celui du monde; car un Orateur est
 censé *violenter* &, comme on parle, *enlever*
 ses auditeurs, lorsqu'il les persuade de quitter
 leur sentiment pour suivre le sien: Et nous
 lisons que Ciceron par la force de son élo-
 quence, & par l'adresse de ses raisonnemens,
contraignit Cesar à pardonner au Roy De-
 jotarus, dont il avoit résolu la perte. Le
 Comique Grec disoit de Pericles, que dans
 ses Harangues *il éclairoit, il tonnoit, & trou-*
bloit toute la Grece.

Ἡσραπὶς ἐβροντᾷ, ξυνεκύνει, τὴν ἐλλάδα.

Il faudroit avoir le sens renversé pour prendre à la lettre ces expressions du Poëte.

Le second moyen de ces Messieurs pour justifier leur conduite, est emprunté de la maniere *forcée*, à ce qu'ils prétendent, dont S. Paul fut converti. Il faut considérer deux choses dans cette histoire, sçavoir le crime de Saul, & ensuite sa conversion. Après le Deicide abominable commis par la Synagogue en la personne du Fils de Dieu, il est certain que le plus horrible de tous les pechez est celui de persecuter l'Eglise de Jesus-Christ, qui est son corps mystique; c'est cependant ce que S. Paul pratiquoit avec une passion forcenée, car il fut présent & consentant à la mort de S. Etienne, & ensuite il partit pour Damas, *en ne respirant que menaces & que meurtres*, avec intention d'y arrêter les Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, & de les amener liés à Jerusalem. C'étoit donc à bon droit qu'après sa conversion il s'accusoit luy-même d'être *le premier*, c'est à dire le plus grand *des pecheurs*. Jesus-Christ pour châtier cet ennemi furieux qui ravageoit son Eglise, le renversa subitement par terre sur le chemin de Damas, & l'aveugle durant l'espace de

Act. 22.

2. Tim. i.
v. 15.

trois jours , par l'éclat d'une lumière excessive , qui resplendit du Ciel tout à coup ; mais le changement surprenant & inopiné qui s'en ensuivit de Saul persecuteur , en Paul fidèle Apôtre , fut proprement l'effet de la voix de Jesus-Christ , qui luy cria , *Saul , Saul pourquoy me persecutes-tu ? Je suis Jesus le quel tu persecutes ;* car alors cet esprit rebelle & envenimé fut convaincu que ce Jesus qu'il maltraitoit , étoit ressuscité & monté au Ciel , selon le témoignage des Apôtres , dont il s'étoit moqué jusqu'alors ; C'est pourquoy il crut à l'instant même , non par force , mais en se soumettant volontairement au joug de Jesus-Christ , & en luy disant , *Seigneur que veux-tu que je fasse ?* Il faut être étrangement préoccupé , pour s'imaginer quelque ressemblance entre cette maniere miraculeuse dont J. Christ toucha le cœur de S. Paul , & celle dont on se sert aujourd'huy pour convertir les Protestans. A quoy nous pouvons ajouter , posé même que Jesus-Christ en cette occasion ait usé de violence , qu'en qualité de Maître Souverain du monde , il est au dessus des Loix & naturelles & morales qu'il a luy-même établies , au lieu que les hommes y sont necessairement astraits. Dieu commanda jadis aux Israélites d'emprunter des Egyptiens

leurs vaisseaux d'or & d'argent, avec leurs vêtements, & de les emporter en quittant leur Pays: mais quel Législateur d'entre les hommes seroit assez hardi pour ordonner, sous quelque prétexte que ce soit, le vol & l'infidélité, contre le commandement exprès de Dieu de ne point dérober, & de tenir sa parole, au préjudice même de ses propres intérêts.

La troisième preuve que nos adversaires tirent de l'histoire racontée par Josué, est pitoyable. Voici le fait. Les Tribus de Ruben & de Gad, & une demie Tribu de Manassé dressèrent un Autel, regardant le Pays de Canaan, proche du Jordain; les autres Tribus qui étoient au delà de ce Fleuve, en ayant appris la nouvelle, résolurent de leur faire la guerre comme à des revoltés contre le service du vray Dieu, craignant même que la punition n'en rejaillît sur eux, comme il étoit arrivé peu auparavant au sujet de l'interdit d'Hacan, *qui ne mourut pas seul pour son iniquité*. Cependant les Israélites comme gens équitables & bien sensez, avant que de marcher contre leurs frères, leur envoyèrent Phinéas fils d'Eleazar Sacrificateur, accompagné de dix des principaux du Peuple, pour s'informer de la vérité & pour les entendre dans leurs défenses. Les deux Tribus &

Josué
22. 20.

demi protesterent aux Envoyez qu'ils n'avoient jamais eu dessein de construire un Autel particulier pour y sacrifier, qu'ils ne reconnoissoient uniquement que l'Autel qui étoit devant le Tabernacle du Seigneur, & qu'ils n'avoient pretendu autre chose que de laisser un monument à la posterité qu'ils faisoient partie de la Republique d'Israël, quoy qu'ils habitassent au delà du Jordain, separez par ce Fleuve des autres Tribus. L'Assemblée des Israélites ayant été satisfaite du rapport de ses Députez, l'émotion fut apaisée aussi-tôt.

Il est évident par ce recit de Josué, que les Israélites crurent d'abord ces deux Tribus & demi idolatres & infraçteurs publics de la premiere Table de la Loy, & partant dignes de mort, à plus forte raison que ce miserable qui fut lapidé pour avoir amassé en secret du bois au Desert un jour de Sabat. Il sembloit aussi y avoir du crime d'Etat dans cette affaire, en ce que ces deux Tribus & demi paroissoient vouloir se rebeller contre Josué, établi de Dieu Chef & Gouverneur de tout le Peuple après la mort de Moyse. En conscience qu'y a-t'il dans tout ce narré, de commun avec les démêlez d'entre les Catholiques Romains, & les Protestans, pour ne pas dire que c'est outra-

ger l'Evangile que de comparer sa charité & sa douceur, avec les rigueurs inexorables des Ordonnances de Moïse. Ce furent pourtant là les moyens dont se servit un certain Prelat pour corrompre l'esprit du Duc de Richemont, dans un Sermon qu'il eut l'audace de prononcer en présence de Sa Majesté, dont ce jeune Seigneur reconnut tôt après l'imposture par son retour dans la vraie Eglise.

Mais laissons ces trois exemples citez de l'Ecriture si malignement pour palier un zele rien moins que Chrétien, & passons à la raison alléguée pour l'autoriser.

Ces Messieurs nous disent avec une tendresse affectée & insultante, que l'Eglise est une bonne mere, & qu'en cette qualité elle est en droit de punir comme il luy plaît ses enfans desobeissans, afin de les réveiller de leur léthargie, & de les obliger à faire de justes réflexions sur les erreurs où ils sont engagez.

Premierement il s'agit d'un petit nombre d'Ecclesiastiques de Cour auteurs & instigateurs de tous ces desordres. Secondement il n'est jamais licite d'en venir à ces sortes de châtimens, si ce n'est pour la correction des mœurs, parce qu'un méchant homme à qui on fait honte de ses crimes, & pour lesquels on le punit,

nit, est libre de les abandonner ou de ne les abandonner pas : Mais ce sont les instructions, & nullement les punitions qui éclairent l'entendement, & celles-cy par consequent sont incapables de le persuader. J'avouë que les souffrances peuvent porter un incrédule à faire des réflexions, mais c'est seulement pour luy faire horreur du procédé impitoyable & irrégulier qu'on tient contre luy, & pour l'éloigner de plus en plus des sentimens que la violence s'efforce de luy inspirer.

Enfin on fait grande parade de l'autorité de S. Augustin, qui souleva la puissance de l'Empereur Honorius contre les Donatistes, pour les proscrire, pour les condamner à de grosses & de ruineuses amendes, & même pour confisquer généralement tous leurs biens, dans la vûe de les faire par là rentrer en dépit d'eux dans le sein de l'Eglise, dont ces Schismatiques s'étoient separez.

Mais avec tout le respect dû à un si grand Docteur que S. Augustin, sa doctrine en cela choque la droite raison, & tout ensemble la nature de l'Evangile, comme nous l'avons montré cy-dessus, de maniere qu'elle peut être comparée à tant de nouveaux monstres dont l'Afrique a été tres-feconde de tout temps.

Fff

C'est pourquoy de même que S. Augustin présuma charitablement que S. Cyprien, quoy qu'il n'en paroisse rien dans ses Ecrits, est néanmoins revenu de son erreur touchant la nécessité de rebâtifier ceux qui avoient été bâtisez par les heretiques ; nous devons aussi croire pieusement, que Dieu a fait la grace à S. Augustin de se repentir de sa morale erronée & scandaleuse. Nôtre sentiment sur cela est d'autant plus probable, que ce même Augustin jugeant dans la suite que les peines des Donatistes étoient par trop excessives, sollicita en leur faveur les Gouverneurs & les Magistrats, & fit par cette charité, quoy que trop tardive, une espece de retractation de sa conduite precedente, sans lequel repentir, au lieu de reconnoître cet Evêque pour un Saint, il y auroit lieu de douter de son salut.

Or de là nous inferons invinciblement, qu'il ne faut pas ajoûter foy à S. Augustin, ny aux autres Peres de l'Eglise, sur la Morale non plus que sur la Religion, qu'après l'examen de leur créance par la parole de Dieu, qui en est comme la pierre de touche. En effet, Dieu sous la nouvelle alliance n'a jamais conféré qu'aux Evangelistes & aux Apôtres, le don de revelation immediate, & d'infailibilité, & nous n'en

prenons pour témoin que S. Augustin luy-même : Voicy ses propres paroles dans son Epître à Vincent, en parlant de S. Cyprien & d'Agrippin son Successeur à l'Evêché de Carthage. *Ily a une grande difference, dit-il, entre l'autorité des Livres Canoniques & celle de ces Auteurs, & il ne faut pas croire que ce qu'on en lit, ou ce qu'on en cite nous doive tenir lieu de loy, & qu'il ne soit pas permis d'être d'un autre sentiment sur des choses où ils pourroient en avoir eu de contraires à la verité. Car nous ne faisons point de difficulté de nous appliquer à nous-même cette parole de l'Apôtre : Si nous avons quelque sentiment qui ne soit pas conforme à la verité,* ^{Phil. 3. 15.} *Dieu nous éclairera sur ce sujet.*

Concluons donc que les duretez Affriquaines & barbares de cet Evêque d'Hippone contre les Donatistes, sont des taches dans sa vie tout à fait inexcusables, à moins qu'il n'ait entendu parler des *Circoncillions*, qui rasoient & brûloient les maisons des particuliers, sans épargner les Temples, jettoient dans le feu les Livres sacrez, crevoient les yeux aux uns, coupoient la langue & les mains aux autres, battoient, voloient, massacroient jusqu'aux Evêques aux pieds des Autels, & qui tournoient souvent contr'eux mêmes leur fureur, en se

Fff ij

procurant la mort. Les loix des Empereurs ne pouvoient être trop séveres contre de tels enragez ; mais c'étoit la plus grande des inhumanitez que de les faire valoir contre les simples & moderez Donatistes, qui suivoient de bonne foy le Schisme dans lequel ils étoient nais. Si on nous objecte que ceux-cy ont été ramenez à force de tourmens dans l'unité de l'Eglise, nous répondrons, posé qu'ils y fussent rentrez de bonne foy & non pas qu'ils fussent des hypocrites, qu'en ce cas les hommes ont fait le mal, & que Dieu par sa sagesse la fait réussir en bien, comme du crucifiement de Jesus-Christ par les Juifs il en a tiré le salut du genre humain, sans pour cela qu'il soit jamais permis de se départir, sous quelque pretexte que ce soit, de la règle générale de S. Paul, *non sunt facienda mala, ut veniant bona.*

Rom. 3.
8.

S. Augustin auroit donc plus sagement fait, si au lieu de se laisser corrompre par l'exemple & par les sollicitations de ces *animaux Lybiques*, je veux dire des Evêques Affriquains ses Confreres, il s'en fût tenu à ses premiers sentimens, *de ne forcer personne pour revenir à l'unité de Jesus-Christ, & de n'employer pour cela d'autres armes que les discours & les raisons,*
CRAINTE QUE DES HERETIQUES DE-

Ep. à
Vinc.

CLAREZ NE DEVINSENT DES CATHOLIQUE DE'GUISEZ.

Les Approbateurs des barbaries énormes, dont on s'est servi dans nôtre siecle pour faire rentrer dans l'Eglise Romaine ceux qui l'ont abandonnée, voyant que les loix Divines leur étoient entierement contraires, tâchent de les appuyer par certaines Constitutions Imperiales contenuës dans le Code Theodosien : Mais il n'y a pas plus de raison de se servir de l'autorité de l'Empereur Theodose pour établir la cruauté & l'injustice, que de l'exemple & du credit de l'Empereur Constance pour rengler les Peuples à l'Arrianisme. Ces deux Princes ne doivent pas être le modèle ny de la conduite, ny de la créance des veritables Chrétiens. Ils étoient tous deux possédez par leur Clergé corrompu, qu'ils croyoient idiotement comme des Oracles, le premier à l'égard de la Morale, le second en ce qui regardoit la Foy, sans consulter les Ecritures qui sont les Oracles du Ciel. Sur quoy il est bon de remarquer, qu'il y a tel renversement de mœurs plus pernicieux que certaines erreurs dans la Foy, puisque la fin est necessairement plus excellente que les moyens, & que le but principal de l'Evangile est de corriger la perversité de la volonté de l'homme,

Fff iij

en éclairant son entendement; *Je vous écris ces choses*, disoit S. Jean, *afin que vous ne pechiez point*. De maniere que tout considéré, les loix tyranniques & anti-Evangéliques lesquelles sappent le Christianisme par son fondement, qui est la charité du cœur, sont assurément plus opposées au salut que quelques heresies qui se terminent à la seule contemplation. C'est pour cette raison que dans l'Ecriture les doctrines Morales sont plus évidentes & plus intelligibles que les dogmes purement speculatifs.

Au reste il ne faut pas s'étonner des duretez inhumaines de Theodose, après les cruantez épouvantables qu'il fit exercer dans la Ville de Theffalonique, par lesquelles il merita les anathemes de S. Ambroise. On objecte qu'il ne paroît pas que personne ait réclamé contre la rigueur de ces Ordonnances. J'avouë qu'elles peuvent avoir été approuvées par quelques lâches Courtisans esclaves de la faveur, & même que la peur a pû fermer la bouche à plusieurs gens de bien, qui se contentoient de les détester en secret; mais la posterité est en droit d'abhorrer hautement des loix qui ruinent celles de l'humanité & de la Religion, & qui ont terni pour jamais la gloire de cet Empereur.

Un certain chetif Auteur, lequel a vendu & vend encore tous les jours pour du pain sa conscience & son honneur, se persuade avoir bien rencontré en écrivant que la severité des loix de Theodose contre les heretiques, avoit heureusement empêché *que les portes d'Enfer ne prévalussent contre l'Eglise.* A ce compte c'étoit fait de l'Epouse de Jesus-Christ sans ce bien-heureux secours des Puissances Infernales, & le Demon en se proposant d'une part la destruction de l'Eglise, & de l'autre en inspirant aux hommes des moyens opposez à ce dessein, savoir d'en venir aux voyes de fait pour convertir immanquablement les Heretiques, se trouvoit divisé contre luy-même, ce qui ne s'accorde ny avec le raisonnement de Jesus-Christ dans l'Evangile touchant le Royaume de Satan, ny avec l'habileté de cet ennemi de Dieu & des hommes, appelé dans l'Ecriture à cause de sa prudence & de sa ruse, non simplement *un Serpent*, mais *le Serpent Ancien.*

Matth. 5
16. & 18

Matt. 12.

Apoc. 12
9.

Remarquons en dernier lieu que de tels procedes tyranniques & ferores, renversent également la politique & les bonnes mœurs; car qui ne voit que si les Princes Catholiques en usent ainsi envers leurs Sujets Protestans, qu'en revenge les Princes Protestans sont en droit

de faire un pareil traitement à leurs Sujets Catholiques, ce qui seroit mettre tous les Etats partagez en différentes Religions, dans une combustion épouventable, dont les premiers boutefeux auroient été une petite poignée de Prêtres malhonnêtes gens & fort emportez. Ils répondent que l'Eglise Romaine en qualité de Mere commune des Chrétiens, possède seule le privilege d'employer le bras séculier, & l'autorité temporelle pour contraindre de vive force les Peuples à suivre sa Religion. Mais quand ce droit prétendu de leur Eglise seroit aussi sacré & incontestable, qu'il est impie & chimerique, tant y a que tous les Reformez étant persuadés du contraire, les Catholiques résidans dans les Etats Protestans, ne seroient pas moins exposez que les Protestans qui habitent les Pays Catholiques, aux malheurs d'une desolation funeste.

Tantum Religio potuit suadere malorum.

FORMU-

FORMULAIRE

D'ABJURATION POUR LES

*Pretendus Reformez qui voudront embrasser
la Religion Romaine, conformément à l'Ex-
position de la Doctrine de l'Eglise Catholique
sur les matieres de Controverses, faite par
Monsieur l'Evêque de Condom aujourd'huy
Evêque de Meaux.*

AVERTISSEMENT.

IL est sans doute fort douloureux à Monsieur
l'Evêque de Meaux, de ce que ny Monsieur
l'Archevêque de Paris son Metropolitain, ny
la Faculté de Sorbonne, n'ayent pas voulu don-
ner leur approbation à son Exposition de la
Doctrine de l'Eglise Catholique sur les matie-
res de Controverses; mais ce qui est principa-
lement à remarquer, de ce que plusieurs savans
Theologiens de la R. Romaine, tant Seculiers
que Reguliers, se déclarent ouvertement con-

G g g

tre cet Ouvrage, qu'ils prétendent n'être qu'un déguisement de la créance de leur Eglise, comme si M. de Meaux avoit honte de la Foy Catholique sincere & toute nuë.

En effet quelques-uns de la Religion Pre-tendue Reformée ayant offert de se faire Catholiques si on vouloit se contenter de leur simple acquiescement au Livre de Monsieur de Meaux, on a refusé de les recevoir à cette condition. Je ne desespere pourtant pas, non-obstant toutes ces contradictions, que les Officiers importants de Sa Sainteté, nommement le Maître du Sacré Palais, & le Gardien de la Bibliothèque Vaticane, *C'est à dire les premiers Hommes de Rome en pieté & en savoir*, que les Evêques, & Archevêques François & Etrangers, que les DOCTES ET SAINTS Cardinaux, & que le Pape luy-même qui ont soufcrit le Livre de ce Prelat, n'agrément aussi le present Formulaire d'abjuration qui en est fidèlement extrait, & de plus qui s'accommode, selon la rencontre des temps & des lieux, à la Theologie Politique de delà les Alpes, sur le point de l'infailibilité, afin qu'étant authentiquement approuvé, il puisse en quelque façon contribuer à faire rentrer adroitement & sans violence, les Calvinistes dans le giron

de Monsieur Menjot. II. Part. 419
de l'Eglise, avec laquelle ils ont fait schisme
pour n'avoir pas bien compris sa Doctrine
dans le fond, & pour s'être laissez séduire
par de faux prejugez.

FORMULAIRE D'ABJURATION

*pour les Pretendus Reformez qui voudront
embrasser la Religion Romaine, conformément
à l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise Ca-
tholique sur les matieres de Controverses, fai-
te par Monsieur l'Evêque de Condom aujourd' - Page 6.
d'uy Evêque de Meaux.*

I.

JE croy qu'il faut adorer un seul Dieu Pere,
Fils & S. Esprit, & qu'il faut se CONFIER
EN LUY SEUL par son Fils incarné, crucifié,
& ressuscité pour nous: Et partant je renonce
absolument à toute confiance aux Creatures,
sans avoir égard aux adoucissements qu'on pre-
tendrait y apporter.

2.

Je croy que l'adoration qui est dûe à Dieu,
consiste principalement à croire qu'il est le Crea-
teur & le Seigneur de toute chose, & à nous
ATTACHER A LUY de toutes les puissances

Ggg ij

de nôtre ame par la foy, par l'esperance, & par la charité. Ainsi je rejette toute attache Religieuse à quelque Creature que ce soit, & sous quelque pretexte que ce soit. Car si outre cette attache à Dieu, il étoit aussi permis de s'attacher aux Creatures, il n'est pas à presumer que Monsieur de Meaux, exact & fidèle interprete de la Doctrine Catholique, eût manqué d'en avertir icy les fidèles, autrement il leur auroit soustrait une partie considerable du *Conseil de Dieu*.

3.

Je croy que le *Sacrifice ne peut être offert qu'à DIEU SEUL*, & je promets de n'offrir qu'à luy seul le *Sacrifice de mes louanges*, c'est à dire le fruit de mes levres, sans luy associer jamais ny Saint, ny Sainte, non pas même la Vierge Marie en disant, *loüé soit Dieu & la Sainte Vierge*, mais me contentant de dire avec l'Apôtre au commencement de ses Epîtres, *loüé soit Dieu qui est le Pere de nôtre Seigneur Jesus-Christ*. Je promets aussi de ne donner l'aumône & de ne faire des charitez, qui sont des *Sacrifices de bonne odeur devant luy*, qu'uniquement en son nom; Et de ne presenter qu'à luy seul mon corps en *Sacrifice vivant*, comme étant le *Service saint & raisonnable* auquel il

Act. 20.
27.

Pag. 14.

Heb. 13.
15.Philip. 4
18.Rom. 12
1.

prend plaisir ; bien loin de me consacrer aux Creatures pour saintes & excellentes qu'elles puissent être , quelque distinction ou quelque excuse apparente qu'on s'efforce de m'alleguer au contraire.

4.

Je reconnois que *tout culte Religieux se doit* ^{p. 14. 15.} *terminer à Dieu comme à sa fin nécessaire, & que si l'honneur rendu à la Sainte Vierge & aux Saints peut être appelé Religieux, ce n'est qu'à cause qu'il se rapporte nécessairement à Dieu.* Je croy donc qu'il est libre de n'invoquer que Dieu seul au nom de son Fils Jesus-Christ, sans l'intervention d'aucun Saint, non pas à la vérité aux Prêtres (lesquels autrement ne pourroient célébrer la Messe, où il y a plusieurs prieres adressées aux Saints) mais seulement aux Laïques ; auquel cas ils sont obligez, lorsqu'ils assistent à la Messe, d'interrompre le cours de leur devotion à tous les endroits du Service ou les Bienheureux sont invoquez. Je ^{p. 19 20} confesse que s'il n'est pas absolument nécessaire qu'il est du moins *utile de prier les Saints selon l'ordre de la société fraternelle, qui nous porte à demander le secours de nos freres vivans sur la terre.* Ce principe posé, il est évident que les invocations adressées aux Bienheureux & mê-

G g g iij

me à la Sainte Vierge dans le Ciel, qui choquent si fort les Pretendus Reformez, sont au fond de même genre que *les prieres que nous faisons à nos freres vivans sur la terre*, & qu'elles meritent également le nom de Dulie Religieuse, puis *qu'elles se rapportent toutes deux nécessairement à Dieu comme à leur fin nécessaire*. Je croy que ces prieres étant de même espece, peuvent être faites indifferemment tant aux Saints, qu'aux fidèles, & partant qu'il est licite *selon l'ordre de la société fraternelle*, de dire à *nos freres vivans sur la terre*, les mêmes Litanies qu'aux Saints recueillis dans le Ciel, & de demander également aux uns & aux autres, *qu'ils nous sauvent du naufrage & de la peste, qu'ils nous défendent du Demon, & qu'ils nous reçoivent à l'heure de nôtre mort*; parce qu'encore que dans le langage ordinaire, ces demandes paroissent absolues, elles ne signifient pourtant autre chose dans la doctrine de l'Eglise Catholique, expliquée par Monsieur l'Evêque de Meaux, sinon que nous demandons soit aux Saints de Paradis, soit à *nos freres vivans sur la terre*, qu'ils veuillent en qualité de nos Mediateurs d'Intercession, prier Dieu qu'il nous garantisse des malheurs dont nous sommes menacez. Je croy sur cette même

hypothese, qu'on peut celebrer des Messes en l'honneur de *nos freres vivans sur la terre*, de même qu'on en celebre en l'honneur des Bienheureux regnans dans le Ciel, d'autant que *l'honneur que nous rendons à ceux-cy dans l'action du Sacrifice, ne consiste qu'à les nommer* p. 25. *comme de fideles serviteurs de Dieu dans les prieres que nous luy faisons, qu'à luy rendre graces des victoires qu'ils ont remportées, & qu'à les prier humblement qu'il se laisse fléchir en nôtre faveur par leurs intercessions.* Lesquelles considerations ne conviennent pas seulement aux Bienheureux regnans dans le Ciel, mais aussi à *nos freres vivans sur la terre, qui ont remporté & remportent encore tous les jours des victoires* sur les vices & sur les erreurs qui ont vogué dans le monde. Mais j'estime qu'on peut sur tout celebrer des Messes en l'honneur de ceux de *nos freres vivans sur la terre* qui ont le bonheur d'être, sinon les Martyrs, du moins les Confesseurs de Jesus-Christ comme souffrans, ou ayant souffert constamment pour son Nom toutes sortes de peines & de flétrissures, savoir les prisons, les bannissemens, la confiscation de leurs biens, les amendes honorables, les Galeres, & telles autres calamitez à l'exception de la mort.

5.

p. 30. 31

Je croy que *les Saints par eux-mêmes ne con-*
noissent pas nos besoins, ny même les desirs pour
lesquels nous leur faisons de secretes prieres,
 mais que plusieurs milliers d'Anges en qualité
 de Messagers prompts & fidèles, partent incessamment de tous les coins de la Terre, & traversent les espaces immenses des Spheres Celestes, pour se rendre en diligence au Ciel Empirée, afin de donner avis aux Bienheureux de nos necessitez & de leur porter nos prieres : Ou plutôt d'autant que les Anges qui nous environnent en cette vie ne peuvent penetrer dans le fond de nos cœurs pour en faire un juste rapport, j'avouë qu'il est permis de deviner que Dieu dans le Ciel communique aux Saints *nos desirs par une revelation particuliere*, si ce n'est qu'ils les apperçoivent d'eux-mêmes dans la contemplation de *l'Essence Divine, qui est infinie & où toute verité est comprise*, puisqu'aussi bien, selon quelques Philosophes modernes & foy disant grands devots, l'Etre pensant qui est immateriel & spirituel, ne sauroit même en ce monde connoître autrement qu'en Dieu les objets materiels & corporels.

6.

p. 25.

Je croy que *les Images n'ont aucune vertu*
 que

que celle d'exciter en nous le souvenir des Originaux, & par conséquent que pour se ressouvenir de la mort du Fils de Dieu, ceux-là n'ont pas besoin du secours d'un Crucifix, qui lisent ou qui se font lire soigneusement l'histoire de l'Evangile, où Jesus-Christ est *portrait devant* Gal. 3. 21. *leurs yeux*, comme s'il étoit *crucifié en leur présence*. Je croy par cette même raison, que c'est l'effet d'une prudence pieuse, de voiler au temps du saint Carême les Images qui sont les livres des ignorans, à cause des Sermons fréquens qui sont alors en usage. Je croy aussi, quoi que les Images consacrées par les Evêques & élevées dans les Eglises, non plus que les Statuës de Henry le Grand & de Louys le Juste, placées au Pont-neuf & à la Place Royale, n'ayent aucune vertu que d'exciter en nous le souvenir des Originaux, & partant qu'elles ne soient dignes d'aucun culte, non pas même inférieur & relatif, conformément à la protestation solennelle de M. de Meaux, *Nous ne servons pas*, dit-il, *les Images, à Dieu ne plaise*. Avertiss. p. 62. Je croy, dis-je, qu'il est néanmoins salutaire au Peuple Chrétien de faire toucher ses Chapetelets aux Images, ou même aux Châsses qui les contiennent, sur tout lorsqu'elles sont portées pompeusement en Procession, puisque

H h h

l'Eglise ne s'oppose pas à une telle coutume, pratiquée publiquement par les enfans en présence de leur Curé & de leur Evêque, nonobstant que cette sorte de devotion ne soit pas du goût dépravé de nos heretiques, lesquels entreprenans par un esprit de contradiction & de vanité de raffiner sur la Religion, n'admettent qu'un Evangile entierement spirituel dans toutes les parties, tel qu'il étoit aux temps Apostoliques, du moins à ce qu'ils assurent; comme si on vouloit nous réduire aujourd'huy à vivre de gland, parce que ç'a été, selon quelques Historiens, la nourriture des premiers hommes qui ont vécu sur la terre.

7.

Je croy qu'il est bon de rendre honneur aux Reliques des Saints, par l'affection que nous avons pour les personnes dont elles sont les restes, & qu'il faut être persuadé sur la parole de Monsieur de Meaux, que cet honneur rendu aux Reliques relatif à la personne du Saint, a sa source en Dieu même, & qu'il y retourne, d'autant plus que par sa Toute-Puissance les Saintes Reliques sont preservées de corruption; par exemple, que le bois de la vraye Croix depuis une longue suite d'années est exempt de vermoulure & de pourriture, & que le lait étant natu-

p. 39. 40

p. 41.

rellement la liqueur du monde la plus prompte à se gâter, on garde toutefois depuis tantôt dix-sept siècles du lait de la Sainte Vierge, pendant que Dieu refuse par des raisons à nous inconnues, la même prerogative d'incorruption au Pain & au Vin Eucharistiques, qui sont le vrai Corps & le vrai Sang de son Fils.

8.

Je croy que nos pechez nous sont remis gratuitement par la miséricorde Divine, à cause de Jesus-Christ, & que nos œuvres ne peuvent MERITER cette grace: Et cela sans prétendre m'opposer à l'usage pratiqué par certaines Communautés Religieuses, principalement par les Reverends Peres Jésuites, d'expédier des Lettres d'association à quelques particuliers de tout âge, de tout sexe & de toute condition, par lesquelles ils sont rendus participans des Mérites de l'Ordre. Mais principalement sans préjudicier à trois endroits du Canon de la Sainte Messe, le premier où le Prêtre dit à Dieu, *Oramus te Domine per MERITA Sanctorum tuorum quorum reliquiae hic sunt, & omnium Sanctorum ut indulgere digneris omnia peccata mea.* Nous te prions, Seigneur, par les MERITES de tes Saints dont les Reliques sont icy, & de tous les Saints, que tu daignes me par-

H h h ij

donner tous mes pechez. Le second, *Quorum MERITIS* precibusque rogamus ut in omnibus protectionis tue muniamur auxiliô. Par les MERITES & les prieres desquels (savoir des Saints dont le Prêtre avoit fait le dénombrement) nous te prions qu'en toutes choses nous soyons munis du secours de ta protection. Le troisiéme, *Ut Christiana plebs sub tanto Pontifice credulitatis suæ MERITIS augeatur.* Afin que le Peuple Chrétien sous un si grand Pontife (il entend le Pape) soit augmenté par les MERITES de sa credulité. Et si d'avanture quelque chicaneur s'avisoit d'objecter que les trois textes sus-alleguez de la Liturgie de la Messe, semblent ne pas s'accorder avec la doctrine de ce Prelat sur le NON MERITE des œuvres, j'estime que pour toute réponse il n'y a qu'à repliquer à ce téméraire contredisant, qu'il faut être extravagant au dernier point, pour s'imaginer qu'un grand Evêque ignore les sentimens de son Eglise, & sur tout les Mysteres de la Messe qu'il celebre tous les jours, ou qu'il soit capable de les déguiser, quelque intention qu'il puisse d'ailleurs pretexter, d'attirer par cette espece d'amorce plus facilement les heretiques, & de devenir pescheur d'hommes, puis qu'il n'est jamais permis pour la plus grande

Avert.
p. 1.

Marc 1.
17.

gloire de Dieu de l'offenser en dissimulant la
 verité, ne faisons jamais de maux, dit S. Paul,
 dans l'esperance qu'il en reviendra des biens :
Nunquid Deus indiget vestro mendacio & pro Rom. 3.
8.
Iob. 13. 7
illò loquamini dolos ? Je croy pour sauver la sain-
 re Messe de contradiction contre l'injuste accu-
 sation des Heretiques, qu'un autre quatrième
 passage où le Prêtre Missifant dit à Dieu, *In-*
tra quorum nos consortium non estimator MERI-
TI, sed venie, quesumus, largitor admitte :
En la compagnie desquels (s'entend des Saints
 & des Saintes dont il venoit de parler) *nous te*
prions de nous recevoir, en ne regardant pas au
MERITE, mais en nous donnant la Grace. Je
 croy, dis-je, que ce texte n'est nullement con-
 traire aux trois autres cy-devant citez. Mais
 qu'il est évident que le nom de MERITE se
 prend icy en une signification opposée pour
 DEMERITE ; de maniere que voicy le sens ve-
 ritable & naturel de ce texte de la Sainte Messe,
n'ayant point égard aux peines que MERI-
TENT nos pechez, mais en nous en accordant le
pardon.

9.
 ¶ J'avouë que la mort de Jesus-Christ *pleige* Heb. 7.
32.
1. Tim.
2. 6.
de la nouvelle Alliance, & qui s'est donné soy-
même en rançon pour tous, a parfaitement satis-

H h h iij

Matth.
18. 22.
7. 1. 602

p 64. &
iuv.

fait à la justice Divine, & qu'elle luy a payé à toute rigueur les dettes des pecheurs repen-
tans, retombassent-ils dans le peché *jusqu'à sept fois septante fois.* Mais qu'il ne plaît pas à Dieu d'accepter le prix infini de la Passion de son Fils dans toute sa valeur, si ce n'est à l'égard des pechez precedens leur Bâteme, dont il efface la coulpe, & tout ensemble leur en remet pleinement la peine; au lieu que pour les pechez que les hommes commettent après avoir été lavez par les eaux Baptismales, Dieu y étant forcé en quelque maniere par l'ingratitude de ceux qui ont abusé de ses premiers dons, en ôte à la verité la coulpe moyennant leur repentance, mais quant à la peine il ne leur en accorde pas un pardon absolu & sans reserve, mais que se rendant plus difficile envers eux, il se contente de commuer la peine éternelle qu'ils ont meritée, en une peine temporelle, laquelle ils sont tenus de subir soit en cette vie par des niacerations corporelles, soit après la mort par les tourmens du Purgatoire, d'où leurs ames ne sortent point qu'elles n'ayent payé, ou que quelque personne charitable par ses œuvres penibles & laborieuses, n'ait payé pour elles jusqu'au dernier quadrain; selon que les Princes mondains ont de coutume d'en user a-

vec leurs Sujets rebelles, sur tout s'ils ont recidivé, auxquels ils accordent une abolition incomplete en leur donnant la vie sauve, mais en les punissant d'autre part tres-grièvement en leurs libertez & en leurs biens. Or encore que cette doctrine forme dans mon esprit une idée basse de la misericorde Divine, & qu'elle me paroisse formellement opposée aux richesses infinies des compassions de Dieu vantées si magnifiquement dans les Livres Sacrez, même dans le Vieux Testament avant la venue de Jesus-Christ; & quoy que les peines que Dieu envoie icy bas à ses Elûs ne soient, ou que pour édifier son Eglise par de bons exemples en mettant en vûe la patience de ses fidèles, ou que pour éprouver leur foy comme *l'or est éprouvé par le feu*, ainsi qu'il paroît par l'exemple de Job; ou que pour la fortifier, de même que les exercices rendent les parties du corps plus robustes, *virtus duritiâ extruitur, molitiâ destruitur*; ou enfin quoy que ces peines soient simplement *castigatoires* & pour leur amendement comme celle d'un pere qui par amour châtie ses enfans, & nullement *satisfatoires* comme celles d'un Juge qui punit un criminel non pour le corriger mais pour venger l'infraction de la Loy, jusques-là que la mort même

Iaq. 1. 12

Apoc. 2. 10.

1. Picr. 1. 7.

Tertull. ad Mart.

n'est plus un supplice aux fidèles, mais une faveur, & que de porte de l'Enfer qu'elle étoit, Iesus-Christ l'a comme transportée de ses gonds pour leur être la porte du Ciel. Nonobstant, dis-je toutes ces belles moralitez, le joug m'étant imposé de m'en rapporter aux lumières infailibles de l'Eglise Catholique plutôt que d'en croire mes foibles raisonnemens, je mets le doigt sur la bouche & souscris aveuglement à ce qu'elle a décidé sur l'article des satisfactions, aussi bien que sur tous les autres points de la foy; & cela sans m'inquieter du texte de S. Paul, *Il n'y a maintenant nulle condamnation à ceux qui sont en Jesus-Christ*, au lieu que les heretiques presomptueux expliquans l'Ecriture selon leur sens reprouvé, & pretendans que qui dit *nulle* n'excepte rien, osent étendre cette maxime de l'Apôtre sur la condamnation temporelle & éternelle également.

Rom. 8.

11.

12.

13.

14.

15.

10.

J'ay crû cy-devant que l'Eglise Catholique enseignoit que les *Indulgences* regardoient la Justice Divine qui ne relâchoit rien de ses droits, & qu'elles émanoient, comme de leur source, des satisfactions surabondantes des Saints, en ce qu'après avoir exactement com-
pté

pté avec Dieu tant des pechez par eux commis depuis leur Batême, que des mortifications par eux volontairement souffertes depuis ce temps-là, le tout mis en balance, il y avoit du revenant bon, qui étoit mis à part & accumulé dans le Tresor de l'Eglise, puis de temps en temps distribué par le Pape aux fidèles, en déduction des peines temporelles dont ils sont redevables pour leurs pechez à la Justice Divine, & qu'ils sont tenus d'endurer, ou pendant cette vie, ou après leur mort. Mais à présent étant plus éclairé que par le passé, je reconnois conformément à la pensée de Monsieur l'Evêque de Meaux, que les *Indulgences* usitées aujourd'hui dans l'Eglise Romaine, sont de même ordre que celles de l'ancienne Eglise, laquelle suivant la règle de sa Discipline, après avoir imposé aux pecheurs publics seulement des peines qu'elle appelloit *Canoniques*, non en payement de la Justice de Dieu, mais en réparation des scandales par eux commis contre leurs freres, diminuoit par fois pour bonnes considerations, ou même revoquoit à pur & à plein ces sortes de peines, ce qu'elle nommoit *Indulgences*, sans toutefois presumer qu'elles dûssent s'étendre plus loin que la vie des pecheurs, & sans que la dispensation s'en fît par

l'Evêque de Rome seulement, & en certains temps réglez, mais par chaque Eglise particuliere en tout temps indifferemment, selon que les occasions s'en presentoient.

I I.

p. 80.

Je confesse qu'outre les sept Sacremens de l'Eglise on en pourroit reconnoître un plus grand nombre; par exemple, que la Predication de la Parole auroit autant ou plus de droit que le Mariage d'être mise au rang des Sacremens, si c'eût été le bon plaisir de l'Eglise d'élever, par son pouvoir Souverain, la Predication de l'Evangile à cette haute dignité: Et cela d'autant plus que le mariage censé Sacrement à l'égard des Laïques, est réputé à l'égard des Clercs un sacrilege plus punissable que l'adultere même.

I 2.

p. 81.

Je croy que les *enfans morts sans Batême ne participent en aucune sorte à la grace de la Redemption, & qu'ainsi mourans en Adam ils n'ont nulle part avec Jesus-Christ*; & je ne puis concevoir qu'il répugne à la bonté de Dieu de punir éternellement de pauvres enfans nais dans son Eglise, qui est sa famille, s'il leur arrive par la négligence de leurs parens, ou par quelque autre malheur, de mourir sans être

batisez. Je m'étonne plutôt de la force d'esprit de Messieurs les Religionnaires, qui sous ombre de l'Alliance Evangelique, en vertu de laquelle *les enfans des fidèles sont saints*, & en cette qualité ont droit à *l'heritage des Saints*, se consolent si tranquillement de la mort de leurs enfans décedez sans Batême, lorsqu'ils n'ont rien omis de leur part pour leur faire conferer ce Sacrement par un Pasteur legitime.

13.

De tous les Dogmes controversez entre les Chrétiens, celui de l'Eucharistie, comme étant un des plus sublimes & des plus incroyables, nécessite principalement les fidèles à s'assujettir humblement aux décisions souveraines de l'Eglise. Je croy donc, appuyé sur sa simple autorité, que le verbe *est*, dans les paroles sacramentales, signifie *est transsubstantié*, notwithstanding la nouveauté d'une telle signification tout à fait inouïe dans le langage Divin & humain; & que voicy le sens clair & net de ces paroles, *cecy est mon Corps. Ce pain que je viens de prendre & de rompre en vôtre presence, & que je vous donne, n'est pas substantiellement du pain, mais je l'ay transsubstantié par ma Toute-Puissance en mon veritable Corps, lequel est caché sous les apparences trompeuses du pain.*

Iii ij

14.

p. 140.
& suiv.

Je croy partant que l'interieur & par maniere de dire la moëlle de l'Eucharistie, est le véritable Corps de Iesus-Christ, apparemment & non réellement mort, auquel *nous n'hésitons pas de porter nos adorations*, encore que nous n'en ayons dans l'Ecriture ny precepte, ny exemple; Et qu'à l'égard de son exterieur ou de son *écorce*, savoir de la couleur, de l'odeur, de la saveur, & des autres especes de la matiere du pain qui est aneantie, & s'il m'est permis d'user de ce mot, *désubstantiée*, encore, dis-je, que ces accidens sans sujet n'ayent en effet aucun rapport ny de prés, ny de loin avec le corps de Iesus-Christ qu'ils dérobent à nos sens, ils ne laissent pourtant pas, selon le bon plaisir de l'Eglise, de nous le représenter tres-parfaitement; & qu'ainsi *la masse ou le volume* entier du Sacrement, considéré *intus & in cute*, est tout ensemble & réalité, & figure.

15.

p. 150.

Je croy que dans la consecration, ces deux propositions *cecy est mon Corps, cecy est mon Sang*, étant prononcées separément à dessein de nous faire comme un tableau de la mort du Fils de Dieu, *la parole & le glaive* sortant de la bouche du Prêtre (à peu prés comme de celle

du fidèle & du véritable mentionné dans l'Apo-
calypse) lequel en separant mystiquement le
Corps & le Sang du Seigneur, luy ôte la vie my-
stiquement. Cap. 19.

16.

Je reconnois que de cette separation du
Corps & du Sang du Seigneur, & par consé-
quent de sa mort par le glaive oral du Prêtre Sa-
crificateur, quoy que tout cela ne se passe qu'en
mystere, il en résulte néanmoins un Sacrifice
non simplement mystique & representatif, mais
effectif & réel, sans qu'il soit besoin que les
proprietez essentielles de tout Sacrifice effectif
& réel s'y rencontrent, savoir la mort actuelle
& sanglante de la victime, & l'excellence du
Sacrificateur au dessus de la chose offerte; Si p. 146.
bien que rien ne manque à l'Eucharistie pour être p. 150.
un Sacrifice véritable, & même très-véritable, p. 145.
& tout ensemble propitiatoire pour la remission
des pechez des vivans & des morts. Arriere
donc l'erreur des heretiques qui ne regardent
ce Sacrement que comme un Sacrifice de com-
memoration & d'action de grace pour le bene-
fice de nôtre Redemption par la mort de Jesus-
Christ, selon la signification du terme d'Eucha-
ristie, & qui rejettent toute autre oblation pour Heb. 10.
des pechez que celle qui a été une fois faite du 10. & 12.

Iii iij

p. 151.
& 152.

Corps de Jesus-Christ en la Croix, dont la vertu salutaire est, à ce qu'ils disent, communiquée aux fidèles par une sérieuse repentance & par une vraie foy, sans l'aide du Sacrifice réel non sanglant de l'Autel, applicatif de la vertu de celui de la Croix. Lequel Sacrifice Auguste de l'Autel n'est, à ce que s'imaginent ces pauvres aveuglez, qu'une invention humaine tres-utile aux intérêts du Clergé, & tout à fait inutile au salut des fidèles; de sorte qu'ils osent traiter de verbiage embrouillé, & de visions Scholastiques éloignées des expressions & des dogmes de l'Ecriture, les discours étudiez & les raisons transcendentes de nos Docteurs, subtils & seraphiques, lorsque combatans *pro aris & focis*, ils font les derniers efforts d'esprit pour leur prouver la nature, l'excellence, & la nécessité du Sacrifice de la Messe.

17.

Je croy que le Corps de Jesus-Christ n'a pas été une fois seulement envelopé après sa mort dans un linceul net, puis couché dans le monument par les soins charitables & respectueux de Joseph d'Arimathée, mais aussi que par le ministère des Prêtres, le Corps glorieux de Jesus-Christ, à présent qu'il jouit d'une vie immortelle dans le Ciel, se trouve encore tous

les jours sur les Autels & dans les Ciboires, gisant actuellement *sous le tombeau mystique des envelopes sacrées*, sans sentiment, sans mouvement, & sans donner aucune marque de vie, non plus que s'il étoit frappé d'apoplexie ou de syncope.

18.

Je croy que la consommation des especes, ou plutôt, pour ne me pas départir des expressions nouvelles & élégantes de mon Docteur Monsieur de Meaux, que le développement des *envelopes sacrées* qui se fait dans l'estomach du communiant, est comme le roulement de la pierre arriere de la porte qui fermoit le sepulchre de Iesus-Christ; de maniere que l'obstacle de ses *envelopes* étant une fois levé, le Corps du Sauveur sort de son *tombeau mystique*, & qu'après cette resurrection invisible, il remonte *mystiquement* à la droite du Pere Celeste. Cependant ô *Altitudo* des merveilles incomprehensibles de la Ste Messe, quoy que les especes de l'Hostie consacrée ne sejournerent qu'un instant dans l'estomac du Communiant, il ne faut pourtant pas douter que Dieu n'exauce le Prêtre, lorsqu'après la communion il prie le Seigneur que son Corps qu'il vient de prendre, & que son sang qu'il vient de boire demeurent atta-

P. 92.

Je reconnois encore que quoy que les effets, soit sur nos ames, soit sur nos corps, de la manducation orale de la sacrée chair de Iesus-Christ, qui touche physiquement & pour un moment la langue, le palais, le gosier, l'œsophage & la membrane interieure de l'estomac du communiant, ne nous soient pas revelez dans l'Ecriture, que le fidèle est obligé neanmoins de manger de la bouche du corps la chair veritable du Fils de Dieu, puisque comme me l'apprend Monsieur de Meaux, cette espece de manducation a plus de convenance avec la manducation des victimes de l'ancienne Loy, que la manducation par la foy de la chair de Iesus-Christ admise par les Pretendus Reformez, quelque réelle qu'ils la conçoivent. Ainsi j'estime que nos Sectaires raisonnent de travers, lorsqu'ils enseignent que la manducation de la chair du Fils de Dieu sous l'Evangile, bien loin de devoir être corporelle par la nécessité d'une plus parfaite analogie avec la manducation charnelle des victimes Judaïques, comme le pretend Monsieur de Meaux, qu'au contraire elle doit luy être opposée, & par conséquent être entierement spirituelle; d'autant,

d'autant, disent-ils, que sous l'Evangile tout y est nouveau, tout y est celeste, les Chrétiens étant l'Israël de Dieu selon l'esprit, & les Juifs n'ayant été *l'Israël de Dieu que selon la chair*. ^{1. Cor. 10. 18.} Il en est, si l'on en croit nos Novateurs, comme de la Circoncision, celle des Juifs étoit *au dehors en la chair*, au lieu que celle des Chrétiens *est du cœur, en esprit, en secret & non point en lettre*. ^{Rom. 2. 28. & 29} Messieurs les Pretendus Reformez dont les paralogismes n'ont point de fin, ajoutent de plus, que posé cette conformité établie par Monsieur l'Evêque de Meaux entre les deux especes de manducation, l'une de la chair des victimes sous la Loy, & l'autre de la chair de Jesus-Christ sous l'Evangile, il s'en ensuivroit necessairement que le Corps de I. Christ devroit être mangé non entierement & tout à coup, comme l'enseigne l'Eglise Catholique, mais *frustatim* & par morceaux, à l'imitation des Sacrifices de Moysé, selon l'imagination grossiere des Capernaïtes. Pour-moy sans m'alembiquer le cerveau de toutes ces difficultez qui sentent la nouveauté & l'heresie, je m'en tiens docilement au jugement de Monsieur l'Evêque de Meaux mon souverain Patron en matiere de foy, *lequel m'a engendré*, comme un autre Onesime, non pas *dans ses liens*, mais dans ^{Phil. 10.}

K k k

son éclat & dans sa pompe.

20.

Or pour montrer icy ma parfaite & aveugle soumission aux oracles de Monsieur de Meaux, quoy que je ne sois pas moins fortement que luy, & que Messieurs les Jansenistes ses très-chers confreres, attaché au Cartesienisme, & qu'ainsi je ne doute nullement que par tout où il se trouve de la matiere il n'y ait nécessairement de l'extension, & que par tout où il y a de l'extension il est absolument impossible qu'il ne s'y rencontre aussi de la matiere, puisque selon les Principes de cette Philosophie il n'y a aucune difference entre la matiere & l'extension, mais qu'elles sont essentiellement une seule & même chose: Je ne laisse pas, dis-je, nonobstant ces hypotheses de Monsieur Descartes, de croire pieusement que l'extension du pain continuë d'exister, quoy que par la consecration la matiere ait été réduite à neant pour faire place au Corps de Iesus-Christ. Pareillement encore que chez les Cartistes la matiere & les accidens ne passent point pour des entitez essentiellement differentes les unes des autres, mais que les accidens ne soient au fond que des modes de la matiere, dépendans des divers mouvemens & des differentes figures de

ses parties ; j'estime néanmoins que dans la sainte Hostie, les modes de la matiere annihilée du pain, subsistent sans matiere modifiée, qu'ils servent *d'envelopes sacrées* au corps de Iesus-Christ, & que l'estomac du communiant les ayant une fois reçûs, il les digere subitement par sa faculté concoctrice. Je croy de plus que la matiere du corps de Iesus-Christ caché sous les modes du pain, non seulement y a perdu son extension & qu'elle y est indivisible, mais aussi qu'elle n'y peut souffrir aucune modification pour pouvoir frapper les sens extérieurs. Je suis en un mot, par respect à Monsieur l'Evêque de Meaux, persuadé de tous ces dogmes, quelques étranges qu'ils paroissent à la raison, en attendant qu'il s'élève un nouveau Docteur Angelique professant la Secte Cartesienne, lequel nous développe toutes ces difficultez, que quelques esprits rempans & railleurs regardent comme des contradictions burlesques.

21.

J'avouë que Iesus-Christ en celebrant la Cene commanda à tous les communians de boire le Calice, & *qu'ils en burent tous*; qu'en suite Saint Paul a expressement ordonné que *l'homme après s'être éprouvé soy-même, eût à manger de ce pain & à boire de cette coupe.* Je

Matt. 26.

27.

Marc 14.

23.

1. Cor.

11. 28.

K k k ij

Act. 15.
28.

confesse aussi que l'Eglise primitive a obeï à ces preceptes, & a imité ces exemples, encore qu'il soit moralement impossible que la concomitance, les inconveniens fâcheux qui s'en peuvent ensuivre si fortement aujourd'huy exagerez, & generalement tous les autres raisonnemens dont on a de coûtume d'appuyer le retranchement du Calice, luy ayent été inconnus; Cependant puisqu'en ces derniers & heureux siècles, *il a semblé bon au S. Esprit* & au sacré Concile Romain tenu à Constance, entre plusieurs Decrets inconnus jusqu'alors, comme de manquer de foy aux Heretiques, d'ôter aussi la Coupe aux Laïques, & même aux Clercs, à l'exception du Prêtre consacrant; je croy qu'il est défendu à tous les Chrétiens, sous peine de damnation éternelle, de s'inscrire contre une si sainte, quoy que nouvelle ordonnance, bien loin de la qualifier, comme font nos heretiques emportez, du nom de Theomachie.

22.

J'avois cy-devant été assez simple pour m'imaginer qu'une véritable Eglise, en quelque Climat du monde qu'elle fût, pouvoit être discernée par la pureté de sa doctrine, de ses Sacremens, & de son Culte, & que cela suf-

fisoit pour se renger dans la Communion. Mais étant à présent mieux instruit que par le passé, je reconnois qu'aucune Eglise particuliere, quelque saine que soit sa foy, ne doit être reconnüe pour veritablement Chrétienne, dans laquelle on puisse faire son salut, à moins qu'elle ne soit dépendante du Siege Romain. Jusques à présent aussi les Assemblées nombreuses des plus habiles Theologiens, n'avoient produit dans mon esprit que des prejugez en faveur de leurs opinions, sans les reverer comme des décisions aussi souveraines & aussi incontestables que si elles étoient prononcées du Ciel; mais aujourd'huy je suis persuadé qu'un bon Chrétien & bien soumis, doit avoir moins d'horreur d'aquiescer à des erreurs universellement reçûes, que de se singulariser par des sentimens non communs, quoy qu'orthodoxes: p. 190.
Et par complaisance pour Monsieur de Meaux, je renonce à la liberté accordée à tous les fidèles par l'Apôtre S. Paul, *si nous-même ou un* Gal. 1.
Ange du Ciel vous évangélisoit au delà de ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème.

23.

Je croy que toute l'Ecriture divinement inspirée, est utile pour enseigner, pour convaincre, 1. Tim. 3 15. & 16.

Kkk iij

pour corriger, & pour instruire dans la justice, & encore que ces saintes Lettres soient capables de nous rendre assés savans pour parvenir au salut, qu'il est toutefois necessaire si nous voulons être sauvez, d'affocier à cette tradition divine deux autres traditions humaines (sans le secours desquelles un méchant plaissant a dit autrefois, que les Protestans seront quelque jour bien surpris de se trouver damnez leur Ecriture sainte au col) l'une non écrite, qui est comme une espece de *passé-parole* portée de bouche en bouche, sans s'alterer depuis les Apôtres, jusques aux Prêtres de l'Eglise Romaine de tous les siècles suivans, à l'exclusion des Prêtres Grecs, Coptes, Abissins, &c. L'autre est une tradition écrite par les Historiens Ecclesiastiques, & principalement par les Saints Peres; Ou plutôt sans m'enquerir ny de l'Ecriture, ny de la Tradition, je croy que celle-là par ses obscuritez impenetrables à chaque fidèle en particulier, & celle-cy par ses prolixitez presque infinies, & par ses contradictions, quand même elles ne seroient qu'apparentes, ne faisant qu'embarasser les esprits, & causer mille disputes, le plus court est de consulter simplement l'Eglise de son siècle *interieurement dirigée par le S. Esprit qui luy est donné pour Docteur*; c'est

à dire d'en croire bonnement son Evêque, & même son simple Curé, quelque ignorans qu'ils soient dans l'Ecriture & dans la Tradition, puis qu'il n'est pas possible que l'Eglise demeure continuellement assemblée en Concile pour ordonner à tout moment des choses de la Religion.

A présent que je me trouve dans l'enceinte de l'Eglise Gallicane, voila ce que je confesse touchant la question de l'infailibilité, sur laquelle roulent tous les articles de la foy. Mais si j'étois delà les Monts, je ne manquerois pas de changer de créance, & sans m'arrêter aux Conciles Oecuméniques qui ne sont pas toujours uniformes, & où fort souvent les cabales regnent plutôt que le S. Esprit, jusqu'à s'injurier, se battre à coups de poings & s'arracher la barbe, comme il arriva au Concile de Trente, au rapport du Cardinal Palavicini fidèle Historien de ce Concile; & sans consulter mon Evêque, & encore moins mon Curé, je déclarerois avec la permission du Clergé de France, qu'il n'y a point d'autre seureté que de s'adresser sans tant de façon à la personne du Pape vivant, lequel en cette qualité ne peut non plus errer que Iesus-Christ son Maître, dont il est Plenipotentiaire. Je ferois donc alors profes-

fion de croire qu'il est du devoir indispensable
 d'un veritable Catholique, après avoir protesté
 1. Cor. qu'il *emmene toutes ses pensées captives à l'obeis-*
 10. 5. *sance* de sa Sainteté, de luy dire en baissant
 Sam. 3. 9 humblement ses pieds Apostoliques, *Parlez,*
 Act 9 6 *Seigneur, car vôtres serviteur écoute. Seigneur*
que voulez-vous que je fasse? Car de même que
 Dieu le Pere sur le sujet de Iesus-Christ, a crié
 Matt. 17 du Ciel, *celuy-cy est mon Fils bien-aimé auquel*
 5. *j'ay pris mon bon plaisir, écoutez-le,* aussi le Fils
 de Dieu après sa Resurrection, avant que de
 monter au Ciel, ayant dit jusqu'à trois fois à
 S. Pierre, & par conséquent aux Papes ses Suc-
 Jean 21. cesseurs, *pais mes Brebis,* c'est comme s'il a-
 25. *voit prononcé cet oracle, Mon bon plaisir a été*
de choisir celuy-cy pour tenir ma place en mon
absence, en qualité de mon grand Vicaire & de
mon Lieutenant General; & j'ordonne à mes
Brebis de l'écouter, & de le suivre en tout & par
tout. Mais si d'avanture le Pape étoit décedé,
 & qu'il y eût un Interregne, en ce cas j'aurois
 recours au Sacré College des Cardinaux, au-
 quel, quoy que la création n'en soit que des
 derniers siecles, bien loin d'être Divine, il
 faut pourtant croire que réside par entrepos,
 jusqu'à l'élection d'un nouveau Pape, le droit
 d'infailibilité, laquelle ne peut souffrir aucu-
 ne

ne interruption, autrement il n'y auroit plus d'Eglise pendant un certain temps, ce qui est incompatible avec la promesse du Fils de Dieu à son Epouse.

24.

Il y a plusieurs autres créances Romaines que Monsieur l'Evêque de Meaux n'a point touchées dans son Exposition de la Doctrine Catholique, que je ne laisse pourtant pas de croire par avance, en attendant qu'il luy plaise de les adoucir avec cette même subtilité par laquelle il a fait déjà couler finement dans quelques esprits les principaux dogmes de l'Eglise; Ainsi je croy le Libre-arbitre de l'homme sans avoir égard au passage de S. Paul, *C'est Dieu qui opere efficacement en nous & le vouloir, & le parfaire selon son bon plaisir.* Je croy les pelerinages d'un tres-grand & tres-saint usage pour la pieté, quoy que Iesus-Christ dans son entretien avec la femme Samaritaine, ait détaché la devotion des fideles de toutes sortes de lieux, en déclarant qu'à l'avenir les veritables adorateurs sans aller à Garizim ou à Jerusalem, adoreroient le Pere en esprit & en verité. Les défenses précises de S. Paul, *ne soyez point serfs des hommes, & que nul ne vous maîtrise à son plaisir en humilité d'esprit,* ne m'empêchent

Philip. 2.
13.

Ican 4.

1. Cor. 7
23.Col. 2.
18.

L II

pas d'approuver l'autorité despotique des Supérieurs sur leurs Moines, & le vœu d'obéissance aveugle des Moines à leurs Supérieurs. Je croy que le quatrième precepte du Decalogue n'est nullement une raison pour ne pas observer pendant le cours de l'année plusieurs Fêtes chommables, outre le Dimanche, sous peine de peché mortel. Je croy sans m'arrêter au dernier Commandement de la Loy, que la convoiïe non accompagnée d'une volonté ferme de la mettre à execution, ne merite pas proprement le nom de peché. Je croy que le Service Divin se doit faire en langue Latine inconnüe au Peuple, encore que selon S. Paul

1 Cor. 14. une telle priere soit *sans fruit*. J'espere que Monsieur l'Evêque de Meaux en continuant sa charité Pastorale, ne refusera pas d'instruire

Lettre du Card. Bona. *con Metodo per così dire Geometrica*, le Peuple Chrétien sur ces matieres contestées avec tant de chaleur entre les Catholiques, & les separez de l'Eglise, pour confirmer ceux-là dans les voyes du salut, & pour y ramener ceux-cy, lesquels s'en sont malheureusement détournés.

Je..... promets de persister jusqu'au bout en cette foy Catholique exposée par Monsieur de Meaux, que je reconnoîtrai toute ma vie

pour mon Pasteur, lequel d'ailleurs par ses
soins officieux me fait reposer doucement *dans* ^{Ps. 12.}
les pâturages gras & excellens de nôtre Mere
Sainte Eglise, & *étanche ma soif par la frai-* ^{Prov. 25. 25.}
cheur de ses eaux. De sorte que je me sens o-
bligé de confiderer cy-après comme des Do-
cteurs de mensonge, tous les autres Theolo-
giens de cette même Eglise, lesquels ont sur
les matieres de Religion des sentimens non
conformes à ceux de ce savant & venerable
Prelat.

F I N.

pour mon Pasteur, lequel d'ailleurs par les
 soins officieux me fait respecter d'autant plus
 les honneurs que le Cardinal de Noailles m'a
 fait. Et c'est pourquoy je suis si fort
 attaché à son service. De sorte que je me sens ob-
 ligé de continuer cy-après comme des Do-
 ctors de menologe, tous les autres Theolo-
 gues de cette même Eglise, lesquels ont sur
 les manieres de Religion des sentimens non
 conformes à ceux de ce saint & venerable
 Pasteur. Et pour ce faire, j'ay voulu que
 ces deux volumes soient imprimés ensemble
 sous le titre de l'Esprit de Monsieur de Noailles
 sur les points de la Religion. Et pour que
 les Lecteurs ne soient point trompés, j'ay
 mis au commencement de ces deux volumes
 une Préface, où j'ay exposé les raisons qui
 m'ont porté à faire cette édition. Et pour
 que les Lecteurs ne soient point trompés
 par les titres, j'ay mis au commencement
 de ces deux volumes une Préface, où j'ay
 exposé les raisons qui m'ont porté à faire
 cette édition. Et pour que les Lecteurs
 ne soient point trompés par les titres, j'ay
 mis au commencement de ces deux volumes
 une Préface, où j'ay exposé les raisons
 qui m'ont porté à faire cette édition.

